



Lettres de Jersey.


Vol. XXVII. — N° 1. Avril 1908.



Imprimerie Saint-Augustin,

DESCLÉE, DE BROUWER ET C^{IE},

BRUGES (Belgique).



AVIS

Nos Souscripteurs sont instamment priés de ne pas communiquer ces *Lettres* et de ne pas en publier d'extraits sans une autorisation expresse.

Pour tout ce qui concerne la rédaction, s'adresser à M. l'Éditeur des *Lettres*, Maison Saint-Louis, Saint-Hélier, Jersey (Iles de la Manche).



LETTRES DE JERSEY.

CHINE. — MISSION DU KIANG-NAN.

Autour du Scolasticat.

Décret Impérial en faveur des Chrétiens. — (du P. Guimbretière.)

LE 22^e jour de la 8^e lune. — 29 septembre 1907. — Sa Majesté l'Empereur Koang siu, ou plutôt l'Impératrice Douairière a promulgué un décret sur la protection à accorder aux missionnaires et aux chrétiens.

Malgré tous les traités conclus entre la Chine et les Puissances; malgré tous les édits émanés de Pékin depuis trois siècles, malgré même la récente répression des Boxeurs en 1900, il ne se passe jamais longtemps sans que l'on ait à déplorer, soit dans une province de l'Empire, soit dans une autre, le pillage d'une église, ou le massacre de quelque missionnaire. Jusqu'ici, la cour de Pékin est restée impuissante à conjurer de tels malheurs; les victimes de ces deux dernières années ne le prouvent que trop. Tentant un nouvel effort, elle vient de publier ce nouveau décret en faveur des chrétiens.

Ce décret, tous les journaux chinois, tous les journaux étrangers publiés en Chine, se sont hâtés de le reproduire et de le commenter. Le principal organe protestant de Chang-Hai en attend monts et merveilles. Flatterie, ou manque d'information? Les deux sans doute. Quoi qu'il en soit, un des Nôtres a cru utile de remettre les choses en leur vrai jour. Son article, paru dans l'*Echo de Chine*, disait en substance: « Sans doute, il faut savoir gré au gouvernement chinois de l'acte excellent qu'il vient de faire; mais tant d'autres décrets, aux termes non moins favorables, furent insuffisants à nous protéger! Que pourra celui-ci? l'avenir va le dire. Ne soyons point défiants ni ingrats; mais ne soyons pas non plus des imprudents. Les meilleurs décrets sont les décrets divins qui nous gardent, nous et nos chrétiens. »

Peut-être quelques lecteurs des Lettres de Jersey seront-ils heureux de lire le nouvel édit impérial. Nous leur en offrons ici la version faite sur le texte publié par le Hœi-pao, ou *Journal de Zi-Ka-Wei*. Un des rédacteurs au Hœi-pao, vieux type presque disparu du Chinois Lettré, y a joint un commentaire. C'est du meilleur style chinois. Malheureusement, notre traduction n'en peut donner qu'une faible idée.

DÉCRET IMPÉRIAL (1).

Le 22^e jour, de la 8^e lune, le Conseil impérial a reçu avec respect un décret de l'Empereur conçu en ces termes: Protéger les missionnaires est clause consignée dans les traités avec les Puissances. Par conséquent, tout missionnaire étranger résidant en Chine, a droit et pour sa vie et pour ses biens, à la protection des mandarins locaux. Or, ces dernières années, dans chaque province de l'Empire, des églises ont été dévastées, des missionnaires massacrés. Ces malheurs se renouvellent encore partout. Le gouvernement impérial en est profondément attristé. Il cherche à deviner pourquoi peuple et chrétiens ne peuvent vivre en paix ensemble. La cause, il la trouve dans l'insuffisance administrative des mandarins. Dans le passé, des règlements furent établis pour défendre de maltraiter les missionnaires et les chrétiens paisibles. De plus, il fut statué que s'ils violaient les lois chinoises, ce serait au mandarin d'en juger d'après ces mêmes lois de l'Empire. Tout est donc clairement délimité.

Aussi, la Cour Impériale ordonne à tous les vice-rois et gouverneurs de province, de se hâter de choisir dans les traités sino-étrangers, les articles les plus importants sur la propagande religieuse, de les réunir en un volume imprimé, qu'ils feront parvenir à tous les mandarins sous leurs ordres. Ils les préviendront sévèrement d'en étudier avec soin le contenu. Si, à l'avenir, surgissent des affaires avec les missionnaires étrangers, les traités seront ce sur quoi les mandarins devront se baser pour en juger. Quant au peuple et aux chrétiens, tous sont également les tendres enfants (les bébés roses) de l'Empereur. Tous sont également soumis à son gouvernement. Soit qu'ils violent les lois chinoises, ou fassent appel aux tribunaux, les mandarins doivent absolument garder la neutralité religieuse et juger d'après les lois et la justice. Qu'ils se gardent d'être alors partiaux et de chercher de faux prétextes à leurs jugements; ainsi tous nos sujets obéiront avec joie. En outre, il faut que, selon les circonstances, les mandarins avertissent soigneusement peuple et chrétiens d'avoir à vivre en paix, dans leurs conditions respectives. Si les mandarins veulent agir uniquement selon la justice, alors les chrétiens et ceux qui ne le sont pas, ne se jalouseront, ne se haïront plus. S'il est des vauriens qui répandent de fausses rumeurs et provoquent des troubles, en tout temps, il les faut surveiller de près. Dès qu'une affaire surgit, on doit immédiatement aviser à l'arrêter. S'il est des mandarins locaux qui ne

1. Cf. Hœi-pao, 28^e jour de la 7^e lune = 5 octobre.

connaissent pas les susdits traités, soit qu'ils soient ignorants et partiaux, soit qu'ils soient peureux et routiniers, les affaires fermentent et deviennent graves.

En pareille occurrence, il faut faire une enquête, puis, juger et punir de tels mandarins. Prenez cet édit et faites le connaître dans tout l'Empire. C'est la volonté impériale.

COMMENTAIRE DU DÉCRET IMPÉRIAL, PAR HIANG-SIUE-WONG. (1)

« Le décret impérial dit: protéger les missionnaires est chose écrite dans les traités. Les mandarins doivent protéger la vie et les biens de tous les missionnaires en Chine. Païens et chrétiens sont les tendres enfants de l'Empereur, et tous également sont soumis aux lois de l'Empire. Toutes les affaires doivent être traitées d'après la justice et les lois. Si les mandarins sont peureux et routiniers, ignorants et partiaux, alors les affaires fermentent et s'aggravent. En pareil cas, les mandarins méritent une enquête, et doivent être punis selon leur faute. »

Grandes, certes, sont les paroles de l'Empereur! C'est vraiment l'idéal pour pacifier païens et chrétiens. Maintenant je vois que parmi les mandarins, la moitié craint les affaires et reste routinière; l'autre moitié est ignorante et partiiale. En somme, parce que les règles de propagation religieuse insérées dans les traités, n'ont pas été réunies en volume et résumées, les mandarins les ignorent. Ignorant les décrets, ils ne peuvent juger selon la justice; ne jugeant pas selon la justice, ils sont cause que les affaires surgissent. Une fois la situation grave, les deux partis en différend, y perdent. Si on porte atteinte à la vie et aux biens des chrétiens, on a beau donner des compensations, les missionnaires n'obtiennent pas la réalisation de leurs désirs; si l'on nuit aux païens, ils ont peine à se faire rendre justice. De là, mécontentement de tous les païens. Ainsi naissent des antipathies, des haines, des querelles. Toutes ces calamités viennent de l'indécision des mandarins.

Aujourd'hui, ils ont beau arranger une affaire entre païens et chrétiens, demain une autre surgira. S'ils jugent ici quelques fauteurs de trouble, et là quelques autres, ils le font avec l'impétuosité du vent qui souffle et de l'ouragan qui terrifie. Mais cela n'empêche pas les affaires de recommencer et les fauteurs de trouble de rester les mêmes. Pourquoi païens et chrétiens désireraient-ils être ennemis? La seule raison est dans l'ignorance des mandarins. Maintenant l'Empereur ordonne et hâte la publication des décrets les plus néces-

1. Cf. Hœi-pao, 13^e jour de la 9^e lune — 19 octobre.

saires sur la propagande religieuse, et veut qu'on distribue, à chaque mandarin de l'Empire, un exemplaire du volume publié. Et si à l'avenir surgissent des différends entre païens et chrétiens, ils les régleront d'après les décrets. Ainsi tout le peuple sera naturellement obéissant.

Il me semble que les missionnaires qui connaissent les lois, devraient enseigner aux chrétiens ce qu'ils doivent faire et ne pas faire. Personne alors qui n'obéit aux lois de l'Empire! Donc rien de plus urgent que l'impression de l'ouvrage commandé; on ne saurait attendre.

Les nouveaux missionnaires au collège de Zi-Ka-Wei.

(du P. R. Hamon.)

8 octobre 1907.

Le Dimanche 22 septembre, fête de N.-D. des Sept-Douleurs, nous avons visité à Zi-Ka-Wei le collège St-Ignace et nous y avons été reçus par les 300 élèves, dont une partie païens. Trois discours; l'un en chinois, l'autre en anglais auquel répondit le P. Horan, et le dernier en français, lu par un catéchumène. En voici le texte qui vous montrera les sentiments que sont capables de comprendre ces enfants.

« Mes Révérends Pères. — Chaque année l'arrivée des Missionnaires est une fête pour le collège, et c'est un besoin de nos cœurs de vous remercier.

Il y a un mois, c'était en France la fête des adieux; on vous félicitait, on vous enviait et tout bas peut-être l'on pleurait; il est bien juste que nous vous disions que nous comprenons votre sacrifice.

Nous vous remercions au nom de tant de chrétiens qui vous attendent et ont besoin de votre aide, au nom de tous ceux qui errent en dehors du droit chemin; ceux-là, jamais peut-être ne vous remercieront; ils ne comprendront jamais peut-être le prix de votre venue. Ceux-là vous les avez côtoyés par milliers hier en traversant les rues de Chang-Hai et à peine ont-ils eu un regard d'étonnement pour vos soutanes noires et pas un ne s'est demandé pourquoi vous veniez de si loin. Eh bien, mes Révérends Pères, nous qui, grâce à Dieu, savons ce pourquoi, laissez-nous vous remercier pour eux et pour nous.

Ce sacrifice, mes Révérends Pères, a été partagé par d'autres; et en cette fête de N.-D. des Sept Douleurs, pouvons-nous oublier vos mères! Le rêve longtemps caressé de vous voir monter à l'autel, le désir si légitime de vous avoir près d'elles à leurs derniers mo-

ments, elles ont dû en faire l'holocauste à Dieu. Au moins, mes Révérends Pères, vous leur direz quand vous leur écrirez que les enfants de Zi-Ka-Wei ont pensé à elles, ont prié pour elles et les remercient du fond du cœur.

Et maintenant, mes Révérends Pères, daignez commencer en nous bénissant votre apostolat parmi les Chinois. » —

Le P. Gauchet, notre supérieur de voyage, répondit au nom de tous; puis les trois prêtres donnèrent leur bénédiction à tous les enfants, chrétiens et païens, qui s'étaient mis à genoux.

L'anniversaire de naissance d'un missionnaire. — (du P. R. Hamon.)

Chang-Hai, 8 octobre 1907).

Le jour de notre arrivée à Chang-Hai nous reçûmes l'invitation d'aller en pleine ville chinoise, chez un Père Chinois septuagénaire, le P. Sen, dont les chrétiens, selon la coutume, devaient fêter les 70 ans.

Le lendemain, vers 8 h. $\frac{1}{2}$ nous nous rendions donc au Lao-tié-tsu-dang ou l'Eglise de l'Immaculée-Conception. Ce qu'on appelle la ville chinoise n'est plus que l'ancienne ville, car maintenant la partie habitée par la population chinoise s'étend bien en dehors, même au-delà des concessions étrangères et le faubourg de Tong-ka-dou où nous avons notre église de St-François-Xavier, est à lui seul aussi grand que l'ancienne ville. Celle-ci est entourée d'un canal, c'est-à-dire d'un grand ruisseau d'eau sale, dépotoir public qui baigne les murs de la ville. Nous entrons par la porte du Nord; et maintenant, attention où l'on met le pied, et tâchons d'avoir le cœur solide. Sans se laisser bousculer par le flot de passants, tous chinois, qui grouillent dans ces rues trop étroites, regardons à droite et à gauche les boutiques fort intéressantes où s'étaient les marchandises. Ici c'est le quartier des peintres et dessinateurs; là les sculpteurs, les ébénistes, les marchands d'ivoire, etc., et ainsi pour chaque corps de métier, pour chaque sorte de marchandise. Tous d'ailleurs sont syndiqués et marchent comme un seul homme dans chaque syndicat, syndicats sans lesquels rien ne se fait en Chine et avec lesquels il faut compter.

Mais les figures, non moins curieuses, se font cependant plus aimables à notre passage. Voici un grand garçon en uniforme qui nous sourit, puis d'autres petits, suivis d'autres encore qui montrent leurs dents blanches à notre vue. Tout cela, ce sont des enfants du P. Sen, de bons petits chrétiens dont les plus âgés viennent de faire la Sainte Communion pour le vénéré jubilaire, et que

nous reverrons tous dans quelques instants lors des souhaits de fête et de longue vie.

Nous entrons à l'église où chrétiens et chrétiennes en grand nombre achèvent leur action de grâces. Dans le chœur est le bon P. Sen. Nous prions quelques instants, puis le Père vient vers nous et nous emmène dans la salle de réception toute pavoisée d'inscriptions et de banderoles. Là sont déjà le P. Hermand et le P. Roberfroid, venus de Zi-Ka-Wei la veille au soir pour la fête. Nous saluons aussi le P. Mâ, fort aimable. C'est l'heure de la cérémonie des souhaits. Au fond de la grande cour où les élèves de l'école St-Jean-Berchmans prennent leurs ébats, se dresse une grande estrade sur laquelle se presse déjà une foule de notables en grand habit, ouvriers du syndicat catholique et chrétiens, qui ont pu y prendre place. Pour y parvenir il nous faut passer, à la suite du P. Sen, dont nous formons l'état-major ou la garde d'honneur, entre deux rangées d'élèves en grand uniforme militaire, armés de fusils de bois et présentant les armes; à chaque extrémité, sabre au clair, un jeune officier, vêtu comme tous les soldats à l'euro-péenne. Sous la direction du P. Hermand, la fanfare exécute le salut au drapeau, tandis que des centaines de pétards ébranlent l'air et font savoir au loin que les chrétiens du P. Sen savent fêter splendidement celui qu'ils aiment. Nous voici sur l'estrade, ornée comme la salle de banderoles aux mille couleurs et de belles inscriptions en style — auxquelles d'ailleurs nous ne comprenons rien. Nous nous asseyons aux places d'honneur, de chaque côté du P. Sen, pour écouter les discours et les deux morceaux de musique qu'enlève magnifiquement la fanfare. Tout cela dura environ une vingtaine de minutes, ce fut court et bien. Puis le Père, fort ému se leva pour remercier, et si nous ne comprîmes pas ce qu'il disait, nous en devinâmes la plus grande partie à ses gestes expressifs et à la physionomie de ses auditeurs. D'ailleurs il eut la bonté de nous traduire lui-même ensuite son discours, dont voici la substance: « Je suis extrêmement touché de tout ce que vous avez fait pour moi.... Je vous en remercie de tout cœur. Par ailleurs, qu'ai-je fait pour cela? Rien, absolument rien. Je n'ai qu'un mérite, si mérite il y a, celui d'avoir vécu longtemps. Cela ce n'est pas de ma faute! — Aussi je sais à qui vont vos hommages: c'est à la Sainte Eglise catholique à laquelle vous devez tout. En son nom, je vous remercie. Cette bonne Mère saura vous payer de retour. Elle continuera comme par le passé à veiller sur vous et sur vos enfants, et à vous guider dans la voie qui conduit à la céleste patrie. Moi je suis bien vieux, et vous quitterai un jour; mais

l'Eglise, elle, est immortelle. Voyez, mes successeurs sont là, qui ont traversé les mers pour venir jusqu'à vous. D'autres viendront, et d'autres encore envoyés de la Sainte Eglise catholique notre Mère. » Tous alors se mettent à genoux, la plupart profondément inclinés jusqu'à terre, et le bon Père avec émotion appelle sur ses chers enfants et sur ses frères, les nouveaux missionnaires, la bénédiction divine. Puis il descend de l'estrade, et toujours suivi de son état-major repasse au milieu des deux lignes de soldats au port d'armes, tandis que les pétards font rage et que la fanfare attaque une marche guerrière.

Après avoir pris le thé, en bons Chinois, nous quittons le Père pour lui permettre de recevoir les visites qui affluent de toutes parts. Nous revenons le trouver à midi, comptant sur un repas chinois et décidés à faire bonne contenance, même devant les œufs pourris dont l'on venait à Saint-Joseph de nous faire l'éloge. Au lieu de cela, nous eûmes un superbe dîner européen. Il n'y eut de chinois, si l'on veut appeler cela chinois, que d'énormes crevettes d'eau douce et une excellente tortue que l'on aurait presque prise pour un ragoût de veau. L'un de nous eut bien un instant de joie quand on nous apporta de petits bâtons blancs, piqués droit dans une assiette: « cela, dit-il, à notre hôte, ce sont sans doute de petites tiges de bambou? » Hélas! ce n'était que de vulgaires asperges, très bonnes d'ailleurs, et préparées tout comme en France. Depuis j'ai mangé du bambou qui, sans être mauvais, ne vaut pas l'asperge et des grenouilles rôties, qui, malgré ce que l'on raconte, le cèdent encore au poulet.

Vers deux heures, nous prenions enfin congé du bon P. Sen, et traversions les groupes qui s'étaient formés dans le corridor et jusqu'à la porte de la salle à manger, pour venir voir manger des Européens. Nous repassions devant les grands ateliers du syndicat catholique visité le matin même et nous regagnions St-Joseph de Yang-king-pang.

Visite à Zi-Ka-Wei et lettre de l'Inspecteur des Ecoles.

(du P. E. Beaucé.)

12 décembre 1907).

Il y a dix jours, Zi-Ka-Wei a reçu la visite de Son Excellence Mao-King-Fan, inspecteur des écoles dans le Kiang-sou, le Ti-hiao-che, ou comme on dit ici le Di-ah-ze.

Il a voulu tout voir au collège, les dortoirs, les classes, etc. Il a été content des études de Chinois et a même voulu qu'un élève lui transcrive son devoir, tellement il l'a trouvé bien.

Deux jours après, le grand homme est revenu pour visiter les établissements du Seng-mou-yeu, dont «l'Etoile du matin», où les jeunes dames chinoises étudient les sciences européennes, a fait sur lui la meilleure impression. Tout l'a si vivement intéressé que la visite s'est prolongée plus qu'on ne pensait et qu'il n'est plus resté de temps pour l'Observatoire et T'ou-sé-wé. Alors il s'est lui-même invité à revenir le lendemain, fête de Saint François-Xavier et, pour avoir plus de temps, à arriver à Zi-Ka-Wei dans la matinée.

De fait, il arrivait à 10 heures, visitait le musée, etc. Vers 11 heures, sans qu'il fût attendu, arrivait le Tche-hien, ou sous-préfet de Chang-Hai. Le Préfet lui avait dit qu'il y avait de belles choses à voir à Zi-Ka-Wei, et il venait. Ces grands hommes avec leurs secrétaires dînèrent ici, ce qui empêcha le R. P. Recteur de venir à Tong-ka-dou pour la fête patronale de la paroisse.

Après le dîner, visite de l'Observatoire, puis enfin de T'ou-sé-wé, où il alla d'étonnements en étonnements. Au sortir des ateliers, pour se rendre à la salle où on avait préparé un goûter, la Fanfare se trouva là comme par hasard et joua un ou deux morceaux. Le vieux sous-préfet (62 ans d'âge, 30 ans sous-préfet) fut plus émerveillé que tous les autres; il voulait voir et toucher les instruments; on lui donna un piston et il voulut en faire sortir un son, lui aussi, et avala l'embouchure... Les enfants gardèrent leur sérieux, mais les Pères eurent bien peur de les voir éclater de rire à la face des mandarins.

Au goûter, ces Messieurs, comme pendant toute la visite, se montrèrent très aimables et très satisfaits, au point de demander qu'on acceptât à T'ou-sé-wé des enfants qu'ils enverraient. La demande, pour être aimable et bienveillante, n'en était pas moins embarrassante, car T'ou-sé-wé n'est pas fait pour les enfants païens. Heureusement la maison est pleine, des demandes arrivent tous les jours, auxquelles on ne peut faire droit, etc. Les mandarins comprirent et n'insistèrent plus.

En s'en allant, le vieux sous-préfet dit qu'il avait passé une très bonne journée et qu'il était très content. Son Excellence n'eut également que des éloges et des remerciements.

13 février 1908.

La satisfaction que l'inspecteur général avait fait paraître à sa visite pouvait n'être qu'une forme de politesse. La lettre qu'il vient d'envoyer après deux mois au R. P. Recteur, et les quatre cents dollars qu'il y a joints prouvent qu'il a été véritablement enchanté de nos œuvres. Voici cette lettre.

« Mon Révérend Père. — Venu à Chang-Hai passer l'inspection des écoles, j'ai eu le bonheur d'être reçu à Zi-Ka-Wei par votre Révérence. Sur votre invitation, j'ai eu le plaisir de visiter l'Aurore, le collège St-Ignace, l'école du Ki-Ming (au Seng-Mou-Yeu), l'Observatoire, l'orphelinat et les ateliers de T'ou-sé-wé, et partout j'ai admiré et la grandeur des établissements et leur bonne administration.

Constatant vous-même la baisse des études chinoises, négligées dans la plupart des écoles à tel point que dans dix ans on ne trouvera plus de Chinois vraiment lettré, vous vous êtes dit qu'il ne convenait pas à un étudiant chinois d'ignorer sa belle littérature. Aussi m'avez-vous vivement recommandé de mettre tout mon zèle à relever et à favoriser ces études délaissées.

Votre profonde sagesse, la franchise et la droiture de vos paroles, votre dévouement au-dessus des distinctions de pays, tout cela montre assez ce que vous êtes et ce qu'est votre religion qui vous fait regarder les autres comme vous-mêmes.

Moi, votre petit frère, chargé malgré mon indignité de l'administration des écoles de la Province, j'ai été vraiment touché de votre zèle de promouvoir les bonnes œuvres, de votre ardeur à fonder des écoles. Pour contribuer un peu à vos institutions de bienfaisance, j'ai donc tenu à vous envoyer ces 400 dollars. Ce n'est qu'un faible secours, — une motte de terre pour faire une montagne, une goutte d'eau pour remplir la mer, — mais présentée par M. Lieou-Ling-Tchao, l'examineur des compositions, cette petite offrande vous dira du moins l'intérêt que je vous porte.

Etablie la première à Chang-Hai, votre Société a créé les premières relations entre la Chine et l'Europe, relations qui durent depuis des siècles. Aussi puis-je espérer que vous aurez de plus en plus à cœur de mettre à exécution les idées que vous m'avez exposées au sujet de la littérature chinoise et des vertus morales, afin de les relever. Mettant ainsi tous vos efforts et employant toutes vos ressources à faire comprendre aux étudiants l'importance du fondement de toute éducation, la littérature chinoise, vous multiplierez vos bienfaits envers notre Empire.

Sachant que je puis compter sur votre indulgence et ne pouvant assez exprimer tous les sentiments que j'ai pour vous, je vous prie d'agréer mes humbles respects.

Votre Frère,

MAO KING FAN.

le 13 de la 12^e lune. (16 janvier).

Distribution des Prix au Collège St-Ignace, de Zi-Ka-Wei.

(D'après l'Echo de Chine.)

du 24 janvier 1908).

La distribution ordinaire des prix a eu lieu jeudi matin, 23 janvier. Elle a eu de particulier cette année qu'elle a été présidée par Son Excellence Ou Ting-Fang, ministre de Chine aux Etats-Unis d'Amérique. Son Excellence était accompagnée de M. T'ang, directeur de l'école Polytechnique (Nan-yang College), de M. Wang, chef d'une institution scolaire à Chang-Hai et de M. Tchou, notable de la ville. C'est le R. P. Baumert, Recteur de Zi-Ka-Wei, et le P. J. B. P'é, Préfet du Collège, qui ont reçu les honorables visiteurs et leur ont fait les honneurs de la maison.

Avant la lecture du Palmarès, un élève a lu une adresse en chinois, belle à entendre, mais inintelligible pour ceux qui n'avaient pas la copie devant les yeux. Un autre élève a fait connaître au nombreux et choisi auditoire qui remplissait la salle une lettre de S. E. Mao King-Fan, promoteur de l'instruction dans le Kiang-Sou (1).

La lecture du Palmarès a été interrompue par la représentation d'une courte pièce en anglais: « A visit to the dentist », farce en un acte, à trois personnages, splendidement enlevée, où quelques élèves ont donné un spécimen de leurs progrès en anglais. A la reprise de la lecture du Palmarès, S. Exc. Ou a distribué cinq certificats de fin d'études, les premiers que l'Ecole délivre après l'introduction des nouvelles études dans ses cours. La lecture du Palmarès a été suivie d'une saynète avec chants « Au clair de la lune ». Comme nombre de spectateurs connaissaient mieux la langue de Molière que celle de Shakespeare, la petite pièce a été entendue avec grand intérêt.

A la fin de la séance, Son Excellence Ou s'est levée et a adressé aux élèves des félicitations pour l'instruction qu'ils ont reçue au collège St-Ignace, leur a recommandé les études sérieuses, et enfin leur a inculqué spécialement de viser à une haute moralité. Ce sont de tels hommes instruits et intègres, dont l'Empire a à présent un grand besoin. Par des applaudissements plusieurs fois répétés les spectateurs et les élèves ont fait comprendre à Son Excellence combien ses paroles répondaient aux sentiments de leur cœur.

Pendant que l'assistance quittait la salle, j'ai jeté un regard sur le Palmarès pour me rendre compte des études faites au collège St-Ignace. Il y a une division où les élèves ne font que des études chinoises. Elles sont celles des écoles primaires supérieures et des

1. Nous omettons l'analyse de cette lettre dont nous avons reproduit le texte,

écoles normales. Dans une autre division, tout en continuant les études chinoises, les élèves étudient soit le français, soit l'anglais ou le latin. Les élèves des deux divisions étudient aussi les mathématiques, la physique et la chimie, la géographie, l'histoire; quelques élèves suivent un cours de dessin ou de musique; tous, plusieurs fois par semaine, prennent part à des exercices, soit militaires, soit gymnastiques.

Pour juger la valeur des études faites à Zi-Ka-Wei, il aurait fallu avoir assisté à l'examen de quelques élèves, ou au moins avoir examiné les cahiers de devoirs; ce plaisir ne nous a pas été accordé. Mais ayant eu occasion de parler avec un Père qui a examiné les élèves diplômés par Son Excellence Ou, j'ai appris avec plaisir qu'ils pourraient suivre les cours spéciaux de l'Université et faire parmi leurs camarades bonne figure. Si le renseignement est vrai, et je n'en doute pas, je me permets de féliciter les Pères Jésuites de leurs succès et de tout cœur je leur souhaite chaque année un nombre toujours croissant de tels élèves. — Spectator.

A l'Aurore.

Août 1907.

— Le 11 juillet, sortie des élèves, à l'Aurore. Les jours précédents, avaient eu lieu les examens, pour lesquels le P. Perrin a réquisitionné scolastiques et Pères des vacances. Le premier cours de français avait un bureau de six examinateurs: c'était l'examen d'admission aux cours proprement dits de l'Université. Jusqu'ici tout était préparatoire. L'Université commencera vraiment en septembre prochain: les élèves étant assez forts, tous les cours se feront en français, etc... Il faudra au moins deux professeurs de plus; avis aux aspirants-professeurs.

28 décembre 1907.

Au Lao-dang, à Noël a eu lieu le baptême d'un adulte, ancien élève de la première Aurore. Ce serait le dévouement des Pères professeurs qui aurait commencé à lui dessiller les yeux.

A l'Orphelinat de T'ou-sé-wé.

28 décembre 1907.

A T'ou-sé-wé, la veille de Noël, cinq enfants ont reçu le saint baptême. Un sixième sera baptisé par le P. Hermand, le jour de la Circoncision. C'est un adulte qui a passé la vingtaine. Il vient de Kiang-yn et a été amené à T'ou-sé-wé par son frère qui y travaillait déjà en qualité de compositeur. Pao-li (nous disons Polyte, depuis que le P. F. a trouvé ce vocable) fait partie de la Fanfare

depuis sept ou huit mois; il y joue du saxophone-baryton. Ce sera double joie pour le P. Hermand de baptiser ce brave musicien.

5 février 1908.

Le P. Hermand avait promis aux orphelins de venir leur dire sa seconde messe, et coûte que coûte il tint promesse, regagnant le soir même Zi-Ka-Wei et venant surprendre tout le monde à T'ou-sé-wé où l'on ne comptait plus sur lui.

Le lendemain, après sa messe, les enfants, dont beaucoup (presque tous ceux, je crois, qui peuvent le faire) avaient communié, vinrent lui baiser les mains. Parmi eux, un pauvre petit se trouve tout à coup en face du Père; il se met à genoux, lui baise les mains, puis fondant en larmes, se sauve pleurer dans un coin, loin des regards. Ceux qui ont lu dans les lettres précédentes l'histoire des petits bonzes de Zô-cé comprendront l'émotion de ce petit... et aussi celle que ressentit le bon P. Hermand. C'était un des trois enfants, qu'il arracha un jour d'une bonzerie où, voués au diable, ils souffraient un vrai martyre. Les deux premiers sont morts des suites de leurs souffrances, mais ils ont, avant de mourir, reçu le Baptême et du haut du ciel veillent sur leur bienfaiteur et sur leur petit compagnon. Le troisième, baptisé aussi et bon petit ouvrier menuisier, est le héros de cette histoire, et vous voyez s'il est reconnaissant.

La Sainte Enfance. — (du P. R. Hamon.)

8 octobre 1907.

Je m'en voudrais de ne pas dire un petit mot des enfants de la Sainte-Enfance, puisqu'il a été décidé au collège de Marneffe que mes préférences étaient pour les petits, et qu'on m'a annoncé qu'un jour j'irais ramasser dans les champs tous ces petits enfants païens pour les apporter chez moi, les soigner, les baptiser et les élever. J'en ai déjà vu beaucoup de ces pauvres petits. Quand ils arrivent — et il en arrive ainsi chaque jour, apportés les uns par des chrétiens, d'autres par des païens désireux d'une récompense, d'autres enfin par leurs parents — on les transporte d'abord au Sen-mou-yeu pour les confier aux soins des bonnes Mères Auxiliatrices. Beaucoup meurent dans la journée même. J'en ai vu trois qui venaient d'arriver; ils n'ont pas dû aller jusqu'au soir; l'un d'eux était horrible à voir, tout défiguré et ayant à peine forme humaine. Mais toutes ces petites âmes sont bien belles, car tous sont baptisés à leur entrée à l'Orphelinat.

S'ils parviennent à vivre, les petits garçons sont envoyés à T'ou-sé-wé, les petites filles restent avec les religieuses. Ils sont élevés

dans ces maisons, y apprennent un métier, y restent parfois longtemps comme ouvriers ou ouvrières et font en général d'excellents chrétiens. Deux millions bientôt de ces pauvres enfants, depuis 1842, ont été baptisés grâce à l'œuvre de la Sainte-Enfance, dans la seule mission du Kiang-nan; quelques milliers seulement ont survécu. J'ai vu avec pitié, il y a quelques jours, une toute petite maisonnette, dans un champ, sur le bord de la route. Une fenêtre à droite, une fenêtre à gauche. Par l'une l'on précipite les petites filles, par l'autre les petits garçons. Ils sont soi-disant morts mais vivent encore bien souvent. Un peu plus loin, sur la droite, d'immenses maisons avec écuries, étables, basse-cour. Là on élève et on engraisse les animaux sacrés: chevaux, porcs, oies, etc., dans le corps desquels s'en vont, dit-on, reposer après la mort les âmes des défunts. Ils sont gros et dodus, et mourront de leur belle mort, après laquelle ils recevront sans doute encore de grands honneurs. Quel contraste! comme cela ici enflamme le zèle au cœur du missionnaire, et comme en Europe cela devrait exciter à rester fidèle au petit sou de la Sainte-Enfance, malgré tous les besoins auxquels doivent faire face en ce moment les catholiques de France.

De plus, si vous voulez faire du bien et une aumône peu coûteuse aux petits Chinois, envoyez leur quelques médailles, des images dont vous ne voulez plus, de vieilles cartes postales, des chapelets, des scapulaires à 1 sou. Cela fond ici: il ne me reste rien de tout ce que j'avais apporté.

Une victime des idées nouvelles. — (du P. Haouisée.)

Zi-Ka-Wei, 1^{er} avril 1907.

Au milieu de cette joie de Pâques et des premières Messes, j'ai reçu une nouvelle qui pour être particulière n'en est pas moins très triste et que je vous raconte parce qu'elle peut vous faire soupçonner les nouveaux dangers que notre action apostolique rencontrera de plus en plus en Chine.

Il s'agit d'un ancien élève du Collège qui vient de mourir apostat. Baptisé depuis trois ans, confirmé depuis deux, il ne montrait extérieurement qu'une conduite très régulière. Bon élève, ayant de l'influence à cause de sa science du chinois et de son autorité, il agissait beaucoup en dessous.

Il y a un an, très avancé dans les idées nouvelles, ne rêvant plus, ne parlant plus que de la restauration de la Chine, il a quitté le collège pour aller au Japon, pensant trouver là les moyens de se rendre plus utile à son pays. A ce moment avait-il encore la

foi? Quelques-uns disent qu'il ne l'avait déjà plus. En tout cas ce n'était pas la vie au Japon qui devait la lui rendre. Sans soutien au milieu de cette vie corrompue, ne vivant qu'au milieu de païens, il me semble qu'il faudrait un miracle pour conserver la pureté de la foi aussi bien que des mœurs.

Car quand on voit les résultats d'une vie à Chang-Hai, où l'on peut encore être soutenu, on ne peut que craindre pour un chrétien qui va au Japon; et pour moi, c'est un vrai péché contre la foi d'y aller.

En tout cas, lui, il y est allé; il y a quelques mois il en revenait malade. Après avoir toujours différé de voir le prêtre, il est mort non seulement sans l'avoir vu, mais après avoir fait écrire par son père un acte formel de reniement qu'on porterait devant les idoles et auxquelles on demanderait sa guérison. C'est tout simplement satanique et inouï jusqu'à ce moment. Autre sujet de tristesse: son frère actuellement élève au collège, appelé au moment de la mort, n'a rien fait ni rien dit pour protester. Il faut dire que leurs parents n'étant pas encore catéchumènes, par intérêt, semble-t-il, l'éducation de la famille ne les aidait guère à pratiquer la religion.

Le Père de Tsong-ming avait tout fait pour eux; il payait même une partie de la pension des enfants; voilà la reconnaissance; priez pour cette pauvre famille.

Des faits de cette violence seront rares, il faut l'espérer. On doit toutefois craindre plus qu'autrefois la perte et des mœurs et de la foi. Avant le mouvement actuel, les chrétiens vivaient beaucoup plus séparés des païens et leur foi courait par suite moins de dangers. Aujourd'hui, sous le prétexte de se lancer dans le mouvement, de s'initier aux nouveautés, la fusion est beaucoup plus fréquente; on se trouve aux mêmes réunions, et on finit par lire les mêmes livres remplis d'idées nouvelles souvent chimériques et aussi souvent mauvaises. Sans parler des mauvais romans, dont beaucoup, hélas! viennent de France et qu'on traduit en chinois, du Japon arrivent des livres imbibés de rationalisme qui jettent le doute partout. Beaucoup de jeunes gens nous quittent sans avoir une formation assez solide, parce que, trop enfants, de caractère au moins, ils s'assimilent fort peu tout ce qu'on peut leur communiquer. N'ayant pas encore de livres chinois leur donnant une doctrine complète et raisonnée, ils peuvent branler au moindre choc; et avec le doute disparaît la vie chrétienne et alors on peut tout craindre. La vie de famille pourrait être un préservatif, mais l'influence en est moins profonde ici que chez nous, d'autant que beaucoup de familles chré-

tiennes, il faut bien l'avouer, sont loin de donner le bon exemple aux païens.

Voleurs Chinois.

Zi-Ka-Wei, 8 août 1907.

Pendant nos vacances, le Collège étant désert, des voleurs se sont introduits chez les PP. Henry et Robinet. Ce dernier étant chargé de la questure, avait quelque argent sous clef; cet argent a été enlevé. On a découvert les voleurs quelques jours après: c'étaient des ouvriers occupés aux réparations et blanchissage des classes. Arrêtés et bastonnés par la police, ils sont revenus reprendre leur travail.

Quelques jours plus tard, deux autres ont été arrêtés de nuit, au moment où ils allaient se mettre à l'œuvre.

Dans une petite chrétienté des environs, il y eut un vol, avec effraction, il y a environ trois semaines. Qui étaient les voleurs? Le mandarin local fit arrêter quelques ouvriers occupés près de là. Toute la corporation protesta; on dut les relâcher et leur faire réparation d'honneur.

Alors, le mandarin fit venir le chef d'une bande de voleurs bien connue. Celui-ci examina les trous faits dans la muraille et dit: « Ce ne sont pas des gens de ma bande, car nous ne perçons pas les trous de cette façon-là! » Et on dut chercher ailleurs. On trouva les voleurs qui restituèrent une partie de la valeur volée, car il fallait bien qu'ils eussent un peu de face. Vous voyez, c'est la Chine.

* * *

Dans ces pays où la justice officielle est nulle ou insuffisante ou faussée, c'est aux pères de famille que revient de droit naturel le soin de la remplacer. A quelques kilomètres d'ici, le mois dernier, un voleur incorrigible a été pris par les gens d'un village qui lui ont crevé les yeux. C'est barbare, mais ces pauvres gens ne savaient comment faire pour se débarrasser de ce voleur, et les agents de police des mandarins étaient impuissants à les protéger. Quant au mandarin il n'a rien dit, trop heureux de voir l'affaire réglée sans qu'il ait eu à s'en mêler. On dit, — mais pour cela je n'ai pas de faits récents — que quelquefois pour faire perdre aux voleurs l'habitude de voler, on les prend et on les force à courir jusqu'à essoufflement complet, puis on leur fait avaler du vinaigre. Cela ne les tue pas, mais cela leur donne une toux chronique qui signale leur présence partout où ils sont; ainsi ils ne peuvent plus entrer subrepticement dans les maisons.

La lutte contre l'opium.

Zi-Ka-Wei, mai 1907.

Le vice-roi des deux Kiang a prescrit des mesures sévères pour que la lutte contre l'opium soit énergiquement menée dans ses deux provinces.

Dernièrement deux hauts fonctionnaires sont morts de la suppression trop brusque de leur cher poison.

Le vice-roi Tchou-Fou a envoyé à ces deux victimes du devoir le témoignage de sa sympathie, mais a déclaré que malgré cela, il allait prendre des mesures radicales pour supprimer l'opium.

Zi-Ka-Wei, 4 juillet 1907.

Le 22 juin, a eu lieu un grand événement à Chang-Hai et dans les environs. C'était le jour fixé par le Préfet pour la fermeture des fumeries d'opium, et l'application de la Loi contre l'opium. Longtemps on avait craint que le mandarin ne revînt sur ses ordres. Lui-même fume l'opium, ainsi que tous les autres mandarins. Les fumeurs disaient : si on ferme les fumeries, nous irons nous installer dans le palais du Préfet, du Sous-Préfet, dans les tribunaux... Et tout s'est passé dans le plus grand calme. Le samedi, presque toutes les fumeries d'opium ont été fermées, dans la ville chinoise et dans les environs. Le lendemain dimanche, il y a eu une démonstration tout à fait pacifique : les Volontaires Chinois, musique en tête — (la fanfare du Lao-dang, formée par le P. Hermand), — se sont promenés dans la ville et sont allés remercier le Préfet. Quelque temps auparavant, on avait invité toutes les écoles de Chang-Hai pour une grande manifestation contre l'opium. — On a eu peur et on a fait savoir que les élèves devraient rester chez eux.

En somme les Chinois ont donné là un bel exemple d'obéissance à la loi et aux mandarins. Beaucoup ne s'attendaient pas à cela et pensaient que cette loi serait comme tant d'autres, lettre morte. Mais non. — Avant-hier, un Père a lu à la porte de l'Ouest un « Kao-ché » ou édit disant qu'on avait déjà puni plusieurs fumeurs qui n'avaient pas voulu obéir, et qu'on punirait avec plus de rigueur encore ceux qui ne se soumettraient pas.

Tout près de Zi-Ka-Wei, sur la route française, les deux fumeries, autrefois toujours remplies, sont vides maintenant.

Des officiers venus l'autre jour visiter l'Observatoire disaient hautement leur admiration pour l'obéissance du peuple chinois. Si dans tout l'Empire on urge ainsi l'application de la loi, on aura délivré la Chine d'un grand fléau, contre lequel du reste proteste depuis longtemps le peuple et la jeune génération.

Les Concessions n'ont pas encore fermé. On a voulu voir la loi appliquée d'abord chez les Chinois et par les Chinois.

Les journaux européens avaient répandu le bruit qu'on pourrait craindre une émeute le 22 juin. Il n'y a rien eu.

La fermeture sur les Concessions est fixée pour le mois de septembre, le 22, je crois. Ce sera une grande source de revenus (la plus grande peut-être?) en moins. Mais les Européens doivent aussi obéir à la loi et donner même l'exemple.

On dit que l'Angleterre s'est fait payer des indemnités pour l'opium qu'elle avait ou allait importer.

(*du P. de Bodman.*)

Siu-tcheou-fou, 10 octobre 1907.

Voici quelques détails sur la lutte contre l'opium au Siu-tcheou-fou. J'ai eu l'occasion de voir ces jours-ci plusieurs notables chargés d'appliquer les nouveaux règlements; mes renseignements, bien que purement locaux, viennent donc de bonne source.

1° Les fumeries ont été toutes fermées sans résistance. On n'autorise par canton (tchai-tsé) qu'un débit d'opium bouilli: la patente coûte 3,000 sapèques; le débitant doit verser en plus au fisc une taxe mensuelle de 6,000 sapèques. A ces prix, personne ne s'est présenté.

2° Culture. — Elle doit avoir disparu en 10 ans et diminuer de 1/10 par an. Les cultivateurs doivent indiquer au maire, celui-ci au notable, le notable enfin au mandarin (sous-préfet), le nombre d'arpents mis en culture. Chaque arpent est frappé d'un impôt de 350 sapèques, soit 5 fois l'impôt moyen des terres ordinaires. Vérification est faite par les employés du tribunal. Ce sont surtout ces inspections que redoute le peuple, qui ne prévoit que trop les vexations auxquelles elles donneront lieu. Aussi un grand notable me disait que dans les 6 cantons de son ressort on avait renoncé à la culture de l'opium, et qu'il s'en était porté garant au tribunal. Un autre notable me disait que dans les 17 villages de son canton on ne sèmerait que 54 arpents.

Géographie de l'Empire de Chine. — (*du P. I. Richard.*)

La Société de Géographie commerciale de Paris a décerné dans sa séance publique du 19 mars 1907 une de ses médailles (médaille de vermeil, prix Rousseau) au R. P. L. Richard, pour sa Géographie, et a donné le compte-rendu suivant de cette Géographie:

Le R. P. L. Richard de Zi-Ka-Wei près Chang-Hai, a publié deux volumes sur la Géographie de l'Empire de Chine (Cours Supérieur,

1 vol.; Cours Inférieur, 1 vol., celui-ci n'étant qu'un extrait du premier).

L'ouvrage du P. Richard est né de l'enseignement. Mais, il s'adresse avant tout aux élèves chinois qui fréquentent les écoles dirigées par les Jésuites de Zi-Ka-Wei, il rendra également les plus grands services à ceux qui, en France, ont à s'occuper de l'Empire du Milieu. Ils y recueilleront une foule de renseignements, puisés aux meilleures sources, sur la Géographie physique de la Chine (la partie relative au climat est de tous points excellente, grâce à la collaboration du P. de Moidrey, attaché à l'Observatoire de Zi-Ka-Wei), sur les provinces et les villes, sur les richesses agricoles et minières, sur l'état économique actuel. Le P. Richard a su, comme il l'indique expressément, — « donner une large place à la Géographie commerciale, les Chinois étant un peuple de commerçants, et nos élèves, pour le plus grand nombre, de futurs commerçants ».

— Le 1^{er} janvier 1908, le P. Richard a donné la traduction anglaise de sa Géographie (1). Le Directeur des études à Nan-yang College lui écrivait à cette occasion :

Imperial Polytechnic college. — (ancien collège de Nan-Yang).

Zi-Ka-Wei, Chang-Hai, 3 janvier 1908.

Mon cher Père Richard,

Je suis très touché de la bonté que vous avez eue de m'offrir votre « Grande Géographie de l'Empire Chinois ».

Faute de temps, je n'ai pu que jeter un coup d'œil et prendre une idée d'ensemble de votre travail; aussi serait-il présomptueux de ma part de faire quelque remarque.

Mais en parcourant la préface, l'index et le plan général de tout l'ouvrage, j'ai eu l'impression que seuls ceux qui ont à cœur la prospérité de la Chine et qui l'ont étudiée à fond, sont capables de produire pareil chef-d'œuvre. Ce n'est nullement une esquisse; mais une étude approfondie, fruit de travaux patients et de soigneuses recherches.

Jusqu'ici les géographies de la Chine avaient pour auteurs des gens peu familiarisés avec le sujet, ou bien n'étaient plus ou moins que des compilations d'anciens matériaux: elles étaient par suite de peu d'utilité pour les étudiants.

Votre livre, très au point, apporte une remarquable contribution à la littérature de ce genre; il répond de plus à un besoin dont souffraient depuis longtemps les étudiants de langue anglaise en Chine.

1. *La Géographie de l'Empire de Chine*, du P. Richard S. J. traduite en anglais par le P. Kennelly, S. J. In-8° de 711 pp.

Ce sera certainement un moyen des plus précieux pour rapprocher l'orient de l'occident. Et moi-même, je serai un de ceux qui bénéficieront le plus de votre Géographie.

Je vous félicite donc du fond du cœur d'avoir achevé cet important ouvrage et fais des vœux pour un succès toujours croissant.

Je demeure bien sincèrement votre

FENG-CHI, Directeur des Etudes.

Visite à un descendant de Confucius — (*par le P. Tschepe.*)

Pendant les mois d'été de cette année, le P. Tschepe fut envoyé dans la mission allemande du Chantong méridional pour y donner trois retraites, deux aux Pères missionnaires et une aux Frères coadjuteurs. Dans l'intervalle de ces retraites, il eut le temps et, nonobstant les grandes chaleurs, le courage de faire plusieurs voyages, afin de poursuivre ses études sur Confucius. : C'est dans un de ces voyages qu'il eut la bonne fortune de faire visite au descendant actuel du « Philosophe » chinois.

Les lignes suivantes sont empruntées au manuscrit du P. Tschepe : « Quelques souvenirs de mon voyage au Chantong, 1907. »

« ... Puisque le mandarin nous traitait avec tant de distinction, le P. Noyen me dit : « Demandons au mandarin s'il ne pourrait pas nous obtenir une audience auprès du descendant de Confucius. » J'y consentis. — Le sous-préfet se rend auprès du grand homme et plaide si bien en notre faveur, que la visite est fixée au lendemain à 11 heures. Le mandarin lui avait offert mon opuscule « Les Sanctuaires du Confucianisme » et lui avait fait admirer les belles photographies du temple, de Confucius et de ses disciples. Ainsi il l'avait gagné en notre faveur. — Après la messe de S. Louis de Gonzague nous étions obligés de faire un peu de toilette ; nos habits n'étaient vraiment pas convenables : nous nous excusions à cause du voyage et des chaleurs excessives. A 11 heures nous nous rendions en char jusqu'au palais du grand seigneur ; tout y était grandiose et antique. La salle d'attente est une grande maison, grande comme notre salle de récréation de Zi-Ka-Wei. Elle est pleine de tables de cérémonie et remplie d'un grand nombre de seigneurs globulés qui viennent entretenir les hôtes. Nous dûmes attendre assez longtemps, plus d'une demi-heure. Enfin on accourt et on crie : « Il est prêt, il approche ! » — Nous sommes conduits dans le 3^e palais, où se trouve une très grande salle de réception. Nous nous arrêtons dans un petit salon fin à l'est du grand. Avant d'avoir eu le temps de regarder et d'admirer un peu toutes ces distinctions impériales des cours, des salons, le grand homme approchait accom-

pagné d'une suite de 10 globulés environ. Il est vraiment, comme la photographie le montre, très bien de corps et de figure, orné convenablement et avec distinction, mais non surchargé. Il nous reçut de la manière la plus simple, la plus cordiale, la plus naturelle; mais en tout, le grand seigneur perçait. Il n'était nullement embarrassé, comme il arrive si souvent aux mandarins qui ont peu vu d'Européens. Nous nous étions informés auprès des gens soi-disant forts sur les rites. On nous avait dit qu'un tel seigneur garderait la première place. Il n'en fut rien. Il se hâta de m'offrir la première place; je refusai, mais il me dit d'un ton clair et sérieux: « Vous êtes l'hôte, Kio jen, ainsi il faut observer les rites. » Voyant qu'il parlait sérieusement, je me mis à la première place, et lui s'assit à côté de moi. — Aussitôt il commençait à causer: « Vous êtes habillé à la chinoise; comment les habits chinois vous vont-ils? Et la nourriture chinoise? Etes-vous retourné en Europe? Allez-vous y retourner?... » Puis nous parlons de quelques livres; il nous montra que ces livres rares avaient été trouvés au Kiang-nan. Nous avons parlé à peu près 10 minutes. Comme il se montrait si aimable, le P. Noyen lui demanda s'il ne voudrait pas nous faire le plaisir de se laisser photographier. Nous nous levons de suite et la photographie fut faite.

Les adieux furent de même très aimables, très simples, très dignes. Sa nombreuse suite le reconduisit. Une autre suite nous accompagna jusqu'à la porte et à notre char. Malgré la défense des rites, j'ai jeté mes regards à droite et à gauche pour voir quelque chose de ce fameux palais. C'est une très vieille maison qui a dû être autrefois très belle et grandiose. Le plus bel ornement actuel est la vieillesse solide de cette résidence qui est surchargée d'ornements et d'inscriptions impériales.

A travers le Kiang-sou.

Pendant le choléra. — (*Journal du P. G. Ducoux.*)

16 août 1907.

LE choléra a fait son apparition; hier j'ai terminé la fête du 15 août en allant au secours d'une pauvre victime. Depuis plusieurs jours je n'avais pas eu d'Extrême-Onction. Hier, fête de la Sainte-Vierge, coup sur coup deux demandes pour des directions diamétralement opposées.

Je vais d'abord au plus rapproché, à pied jusqu'à la digue; au delà de la digue une barquette m'attend. La malade était une femme. C'était bien le choléra, pas beau à voir, couleur violette tirant sur

le noir, mouches sans nombre, esprit lucide quoique pouvant à peine parler à voix basse. Je reviens, je mange, et encore en barquette dans l'autre direction. Les barquettes à canards filent vite comme de petits remorqueurs, mais sont d'une mobilité effrayante. Je suis là assis à la belle étoile sur une petite chaise en bambous, m'arc-boutant des deux côtés sur les bords de la barque; malgré cela, le régime est dur pour le postérieur, chaque coup de godille me fait glisser sur la petite chaise, et ce frottement continu fait qu'on ne sait plus comment s'asseoir. Tout d'un coup un batelier m'offre un parapluie en papier huilé, parce que la rosée va tomber; « oh! j'ai bien mieux, lui dis-je », et je coiffe un bonnet de coton que j'avais pris en prévision des changements de température. Il me dit que ce n'est pas beau à voir; je lui réponds que ça n'a pas d'inconvénients, puisque tout le monde dort, et je vogue en casque à mèche. — Pour gagner du temps, on me débarque dans un champ de coton, c'est tout mouillé et on n'y voit goutte. Cette condensation de vapeur d'eau est vraiment excessive; mais puisque nous sommes dans le pays de l'humidité, peu importe; bien heureux de voyager la nuit; le jour j'hésiterais à partir; il fait actuellement une chaleur écrasante. Mon malade, un petit garçon de 12 ans. Ça ressemble bien plus à une méningite qu'au choléra; fièvre très forte, délire; je l'extrémise, je le confirme; juste huit jours avant, j'étais passé dans cette chrétienté, il s'était confessé et avait communié.

16 août, au soir.

Il est près de 10 heures du soir; je viens de souper, retour d'Extrême-Onction. Encore un cas de choléra le « mo-souo », c'est-à-dire le grand choléra, le choléra asiatique, le choléra qui emporte en une journée. Cette fois on est venu me chercher pour une petite fille, vers six heures; l'après-midi m'a paru d'une chaleur encore plus forte qu'hier. — Je ne serais certainement pas parti avant 5 heures du soir. — Cette petite n'avait rien ce matin; elle a été prise à 8 heures, et le médecin l'a déjà abandonnée. — Les langues commencent à marcher; on compte les cas; un dernièrement à Dang-mou-ghiao; à Bé-souo, deux kilomètres d'ici, petite ville où je vais demain, on dit qu'il y a huit morts. — On me demande si j'ai peur? question naïve. Eux ont peur, mais ne prennent aucune précaution; ils savent que la maladie se gagne; malgré cela, à chaque Extrême-Onction, il y a foule; tous, enfants, grandes personnes, se pressent auprès du malade.

La crise ne sera sans doute pas longue, car les violentes chaleurs ne peuvent guère durer.

17 août.

Je suis dans la ville, où il y a eu des victimes; mais actuellement ça ne se répand pas; ceux de la ville disent que c'est surtout au dehors qu'il y a des cas. D'ailleurs il y a eu un peu de vent frais aujourd'hui, le mal commence trop tard pour sévir très fort.

18 août, dimanche.

J'ai quitté la ville; je suis dans un petit trou entre les digues. Décidément c'est fini; nous n'avons eu qu'une petite alerte. Cependant on vient d'apprendre que le vieux et fidèle catéchiste de Dang-mou-ghiao, qui s'appelle Li, vient d'être pris; demain je vais à Dang-mou-ghiao; on aura des détails.

Je suis venu ici appelé par un chrétien malade, pour célébrer une messe d'action de grâces; j'en concluais qu'il était guéri; je le trouve aussi malade qu'autrefois. J'ai cependant dit la messe d'action de grâces, et il m'a fait une petite aumône, car je suis venu pour lui et sur sa demande; d'ailleurs il a gagné beaucoup d'argent à vendre de la viande de bœuf aux Européens de Chang-Hai. Ces Chinois, ils savent bien soutirer l'argent des Européens; eux ne mangent pas de bœuf: tuer un bœuf, dans les campagnes, c'est une affaire que l'on porte devant les tribunaux. Mais l'Européen étranger aime le bœuf, alors on se fait boucher, et en peu de temps des gens qui n'ont rien deviennent riches, quelques-uns, très riches; c'est ainsi qu'ici, dans une partie très pauvre, des gens qui sans cela seraient peut-être à tourner la noria, ont de l'argent à se bâtir des maisons à toit de tuiles, à faire élever leurs garçons à Chang-Hai au Lao-Dang, à les habiller à la mode, etc., etc., etc., et tout cela, parce que Messieurs les étrangers veulent du bœuf. Il faut dire aussi que les Marines étrangères pendant la guerre des Boxeurs, puis les vaisseaux russes et japonais pendant la dernière guerre, ont absorbé des troupeaux entiers.

19 août, lundi soir.

J'arrive à Dang-mou-ghiao, l'église centrale de la section, avec la pensée de m'y reposer quelques jours en attendant le prochain status. Ici règne une petite panique, toujours le malheureux choléra. Le vieux catéchiste, procureur de l'église centrale, est mort deux heures avant mon arrivée; dès qu'on ne lui enfonçait plus d'aiguilles dans le corps, le pouls s'arrêtait. Il y a plusieurs autres cas. Un païen, domestique, a pu résister et n'est pas mort; mais il a passé la maladie à la maîtresse de maison qui est déjà morte. C'est justement la rentrée des classes; on fait des neuvaines dans les écoles. Le P. Bouvet est un peu fatigué; il a eu beaucoup de travail la nuit;

aussi malgré la chaleur, il a mis par-dessus sa robe son gilet chinois. Il m'a indiqué une bonne recette de prudence pour les Extrêmes-Onctions, c'est d'emporter avec soi une petite bouteille d'eau avec quelques gouttes de lysol qu'on respire pendant qu'on confesse les pestiférés. J'apprends que le P. Menez vient d'avoir une insolation; la première nouvelle disait simplement: « on est sans renseignements sur le P. Menez ». — Il a pu être transporté à Yang-king-pang, ce qui n'était pas chose facile, car il était au Hai-men, au nord du fleuve Bleu; il est hors de danger. Cela prouve qu'il faut faire attention. — Je trouve une petite lettre de faire-part minuscule; c'est Bernard Hoppenot qui m'annonce la naissance d'une fille; ces vieux Postards, ils ont du cœur!

A mon adresse encore, un mot du P. Ministre sur le dos d'une enveloppe. Il faut croire qu'il n'a plus de papier à lettre. Voici ce qu'il dit: « J'aime à croire que votre prudence vous aura bien conseillé tous ces temps-ci et que vous allez bien. N'imitiez pas le P. Ménez qui n'est pas encore solide. Ne lancez pas après l'Assomption trop d'itinéraires arrêtés, car le R. P. Sédille va être appelé à Zi-Ka-Wei, et c'est vous qui irez le remplacer, ce qui vous procurera d'ailleurs un rapprochement pour apprendre plus rapidement votre status. »

C'est bien, j'attends donc l'ordre d'aller à Zi-Ka-Wei, ce qui me rapproche de Chang-Hai, d'un tiers de route.

En attendant mes bateliers, n'ayant rien à faire, sauf les Extrêmes-Onctions possibles, j'ai prié l'un d'eux d'aller à la cuisine d'ici voir comment on faisait cuire le riz à l'Européenne.

20 août, mardi.

Pour aider le P. Bouvet, je suis allé ce matin à une Extrême-Onction; ce n'est plus le choléra, mais un cas d'enflure montant des pieds au cœur; la vieille était en pleine connaissance, et, à maintes reprises, a récité son acte de contrition de tout son cœur.

Le Mariste Chinois est venu dire au P. Bouvet qu'il y avait deux élèves de fatigués. Le P. Bouvet les fait purger. Naturellement à la moindre fatigue, on s'imagine que le choléra arrive.

Je reçois une lettre: *ma petite aveugle* sera enfin sauvée. Voici son histoire. Il y a à peu près quinze jours j'étais dans une chrétienté; un chrétien vient me dire que dans une famille païenne, il y a une petite aveugle de sept ans que ses parents veulent tuer, parce qu'il y a trop d'enfants et qu'une aveugle, c'est une charge. Je me défiais un peu; peut-être était-ce un moyen de me toucher. En réalité, on n'en voulait plus, et si personne ne la prenait, ils la tueraient ou la laisseraient sur la route: tuer un enfant, le détruire se dit « Long-sè-siao-neu »; c'est une expression, hélas! bien cou-

rante, et que ne connaissent même pas tous ces menteurs d'écrivains qui disent que l'infanticide en Chine, est une invention de la Sainte-Enfance: naïfs qui croient connaître la Chine parce qu'ils sont venus en Chine à Chang-Hai, sur les Concessions, ou bien parce qu'ils ont fait une campagne de deux ans *dans les mers* d'Extrême-Orient, ou bien parce qu'ils ont eu quelque mission commerciale! Qu'est-ce qu'ils connaissent de l'intime de la Chine? ils ont à peine vu la surface! ceci dit sans rancune aucune, et dans le simple intérêt de la pure vérité. Donc on voulait tuer la petite. « Pour ça non, répondis-je, on ne la tuera pas; je la prends sous ma protection, et malheur à qui la touche; qu'on la conduise à l'orphelinat de Dang-mou-ghiao à l'église centrale. » — Les chrétiens me répondent qu'à Dang-mou-ghiao on ne reçoit pas les aveugles. — « Peu importe; on ne tuera pas cette petite; portez-là à Dang-mou-ghiao. Si à Dang-mou-ghiao on n'en veut pas, j'écrirai à Zi-Ka-Wei; si à Zi-Ka-Wei on n'en veut pas, j'écrirai à mon ancien P. Ministre; si finalement personne n'en veut, je la ferai porter dans ces orphelinats païens que les mandarins ont ouverts en opposition aux orphelinats de la Sainte-Enfance; j'aurai du moins sauvé le corps; mais sûr que le bon Ange de la petite m'aidera à sauver l'âme. » — C'est la grand'mère qui a amené la petite à Dang-mou-ghiao. Justement j'y étais: pas une parole de regret, pas un mot de tendresse au moment de la séparation. Je me suis indigné: « Comment, vous voulez ainsi tuer les enfants? vous n'en avez pas le droit! Ce sont des mœurs de sauvages! » Je m'attendais à quelque excuse, à ce qu'elle allait rejeter la faute sur une autre, sur le père, sur la mère. Nullement, avec le plus grand sang-froid elle me dit: « Mais puisque la petite a une maladie. — Et vous, vieille bonne femme, puisque vous êtes vieille, puisque vous n'êtes pas bonne à grand' chose, si vos enfants vous tuaient; trouveriez-vous cela si simple? » — Mais c'est parler en pure perte, et elle s'est retirée sans émotion. La Présentandine a recueilli le bébé, car elle est bien petite, ma petite aveugle; elle a dû lui donner un gros morceau de racine de nénuphar.

Restait à la caser. De fait à Dang-mou-ghiao, on n'en veut pas. Le P. Bouvet dit qu'il ne peut pas s'encombrer d'estropiés, d'infirmes et d'aveugles, ne pouvant pas faire tout le bien possible; il faut d'abord aller au plus grand bien. Je comprends bien ses raisons, mais je ne veux point rendre mon aveugle, qui serait certainement tuée. J'écris à Zi-Ka-Wei aux Mères Auxiliatrices. J'écris au P. Lemerrier, mon ancien ministre: « Si par hasard on refuse mon aveugle au Seng-mou-yeu, pouvez-vous la prendre à l'orphelinat de votre section? » Ici on me laisse peu d'espoir. — Eh bien, ce n'est pas

mauvais de s'entêter un peu. Je viens de recevoir la réponse de mon ancien ministre. « Entendu; si on refuse à Zi-Ka-Wei, je prends votre petite aveugle. »

Elle sera donc sauvée, je vais la baptiser, elle s'appellera Chantal; j'espère que la petite nièce que je lui choisis pour marraine va lui envoyer un petit cadeau.

Il y a des nuages dans le ciel, on espère un peu de pluie, ce serait la fin du choléra.

20 août, mardi soir.

Décidément ce vilain choléra ne veut pas partir; une personne venant de Chang-Hai, dit qu'on ne rencontre que des cercueils; c'est évidemment faux. Cependant le mal n'est pas enrayé. A l'Orphelinat, trois petites sont prises; on les frotte; on leur enfonce des aiguilles dans le corps; la Présentandine pensait même à faire boire un peu de pétrole à la plus malade, tout cela pour rétablir la circulation. — Le P. Bouvet n'est pas rassuré et est prêt à licencier les deux écoles. Espérons que N.-D. de Lourdes nous protégera. — Vers trois heures je suis allé extrémiser un petit garçon qui demeure près de l'église; il était venu pour saluer le Père et rentrer à l'école; subitement il sortit vomissant et se tenant le ventre; il a dû retourner chez lui, il souffrait beaucoup pendant l'Extrême-Onction, mais est magnifiquement disposé à monter au ciel, à moins que N.-D. de Lourdes ne fasse un miracle. Cette fois j'avais rempli le mouchoir de mon catéchiste de lysol, moi j'avais emporté un petit flacon; mais c'est bien gênant: on a besoin de ses mains pour extrémiser; et puis, on a l'air d'avoir peur. D'ailleurs, dans la chambre, on brûlait des herbes odoriférantes. Maintenant ma curiosité se pique; je voudrais bien savoir ce qu'est le choléra, je vois et j'entends des choses contradictoires. On dit que les accès qui commencent le jour ne sont pas mortels, ceux qui commencent la nuit ne pardonnent pas; ça me paraît bizarre. Le P. Bouvet dit qu'il y a du vrai.

Les cas les plus terribles sont ceux où les doigts se crispent. Chez tous, il semble qu'il y ait arrêt de la circulation, que le sang se fige; d'où ces efforts désespérés pour rétablir la circulation: frictions continues avec des sapèques, piqûres avec de longues aiguilles. — Beaucoup caractérisent la maladie par les deux mots: « *t'ou li Zia* »: vomissements et évacuations. — Enfin, il y en a qui disent que c'est la comète; les paysans de nos campagnes en diraient autant. Je me suis mis à fouiller la bibliothèque. Dang-mou-ghiao, à titre d'église centrale, a une petite bibliothèque. J'y trouve — Bouant,

dictionnaire, manuel illustré des connaissances pratiques. 1600 gravures, Armand Colin, 1897, hygiène, médecine pratique, etc., etc.; — c'est mon affaire, pensai-je, je cherche choléra, et je trouve « choléra des poules, voyez poules ».

Je prends un autre livre, Memento Larousse, encyclopédique, illustré. Quand on quitte la France, on vous dit que ce memento est très bon, très pratique pour un missionnaire. Après l'hygiène pratique, après la pharmacie de voyage se trouvent « Les conseils du médecin » où les maladies sont classées par ordre alphabétique; déception, on n'y parle même pas du choléra des poules.

Décidément, les Européens ne sont pas forts sur le choléra. A force de chercher, je déniche un vilain petit livre rose, imprimé à Pondichéry: Manuel de médecine, par Desaint, des Missions Etrangères. Cette fois j'ai affaire à un homme de la partie, et qui a vu le choléra de près.

Définition. — On en est encore à se demander aujourd'hui ce que c'est que le choléra! On le regarde comme une intoxication du sang par des miasmes délétères. Puis vient l'étude des causes, des symptômes; l'auteur admet aussi un choléra sec sans évacuation ni vomissement; c'est bien conforme à ce que l'on voit ici. « Le choléra sec, nerveux, n'est pas moins grave que les autres espèces, il consiste dans des crampes, des spasmes de poitrine, des palpitations, une grande anxiété, sans évacuation, ni vomissement. »

Traitement. — 1° Rétablir la circulation; 2° frictionner le malade; 3° arrêter les vomissements et les évacuations; 4° prévenir la réaction.

Ici les Chinois cherchent bien à réaliser les deux premiers points, mais surtout par les frictions et les piqûres, tandis que mon auteur dit, de réchauffer le malade par tous les moyens possibles, d'entourer le malade de bouteilles d'eau bouillante enveloppées de linge, de chauffer fortement des linges et de les appliquer sur le malade, de réchauffer surtout les extrémités, les jambes, les bras, très peu la poitrine, jamais la tête. Les Chinois n'ont pas idée de ce point; tout au contraire, on débarrasse le malade de ses habits; on le sort de la chambre, on le met à l'air dans la salle d'entrée. Vient ensuite toute une série de potions où le laudanum joue un grand rôle, mais bien compliquées pour servir en mission; cependant l'auteur se met dans l'hypothèse où l'on manque à peu près de tout et donne une recette courte: dans un demi verre d'eau sucrée, 40 gouttes de laudanum de Sydenham et une goutte d'essence de menthe.

Cette potion, dit-il, doit *toujours être essayée* de préférence à tout autre remède; à prendre par cuillerée à bouche, de demi-heure en

demi-heure. — Pour les enfants on ne donne qu'une demi-cuillerée ou les trois quarts, selon leur âge ou leur force.

Tout à fait à la fin, un bon préservatif et qui ne coûte pas cher; avis aux missionnaires :

Préservatif du choléra : « On prétend que l'usage du sel marin, sel de cuisine (chlorure de sodium) pris dans les repas, prévient le choléra. On peut prendre ce sel mélangé avec les aliments, ou dans les premières cuillerées de nourriture. Le poids d'une demi-roupie suffit, dit-on.

Mais le meilleur préservatif est de n'avoir pas peur et d'éviter toutes sortes d'excès et d'imprudences !

Survient le P. Bouvet qui, me voyant feuilleter les bouquins, se demande quel zèle scientifique vient de me prendre au retour d'une Extrême-Onction. « J'étudie le choléra, lui dis-je ». Et lui qui connaît bien sa bibliothèque m'indique un autre livre que je n'aurais point soupçonné s'intéresser au choléra : *Le trésor des familles*, guide pratique de la vie usuelle, par Louis Bonconseil, Paris, 1888, Henri Gauthier.

Définition : *Choléra asiatique*. — Cette affreuse maladie, qui nous vient de l'Asie, est caractérisée par la diarrhée ou un malaise général. Souvent il débute brusquement par des vomissements, ressemblant à la décoction de riz, et d'évacuations alvines, accompagnées de crampes, froid glacial, voix éteinte, peau violacée, etc.

Mesures préventives : Il les classe sous dix paragraphes, dont je retiens les trois suivants. 1° « Il faut tuer le microbe en désinfectant de suite les vomissements et les selles par l'acide phénique; 2° On doit éviter les refroidissements du corps surtout pendant le sommeil, fermer portes et fenêtres; tenir les chambres propres et bien aérées. » Rien de plus juste, à mon avis, mais combien difficile ! ça n'est pas une petite mortification que de s'enfermer ainsi la nuit, et pourtant tous les missionnaires disent : la nuit attention ! les pieds et le ventre chaud, c'est capital. « 3° Eviter la diarrhée par l'usage quotidien de 10 gouttes de laudanum en deux fois, et le microbe noyé d'humidité ne pourra pas vivre. »

Dans le paragraphe où il énumère les excès à éviter, il recommande le café noir avec un peu d'eau de vie.

Parmi les remèdes cités, il y en a trois qui sont d'une simplicité rare. *L'absinthe*. On fait prendre de cinq en cinq minutes un plein verre à Bordeaux d'absinthe, jusqu'à ce que le pouls revienne. On peut en prendre ainsi cinq ou six verres sans devenir ivre. Si après le malade se plaint du mal de tête, on lui met sur la tête des com-

presses d'eau vinaigrée; on calmerait la soif avec de l'eau mêlée de blancs d'œufs battus.

Autre remède: *Le tabac*, voici qui sera du goût des fumeurs. La nicotine est un poison terrible contre les microbes cholériques. Le fumeur pourra donc être préservé du choléra.

Troisième remède: *Le pétrole*. L'efficacité du pétrole a été reconnue et appliquée depuis 1883, lors du choléra de Syrie. On le prend à la dose de 8 à 10 gouttes dans un verre d'eau. Ce remède est peu coûteux et pratique ici, le pétrole a pénétré partout.

Mercredi, 21 août.

Le choléra ne semble pas prendre de trop grandes proportions, c'est heureux pour nous qu'il n'ait commencé que le 15 août. Le P. Bouvet n'est pas en train; il est fatigué. Il a pourtant été dire la messe ce matin dans la chrétienté du vieux catéchiste emporté si vite. Je lui ai dit: « P. Bouvet, si vous tombez malade, je vous traite au pétrole, maintenant je suis très fort en médecine. » — A 10 heures du matin, on vient me chercher pour une Extrême-Onction à 12 lis (deux lieues): c'est le choléra. En route, je dis au catéchiste qu'il peut rester, il n'en est pas fâché; je le prie par exemple de me mettre une théière sur la barque. Il m'apporte non seulement du thé, mais tout un dîner, me disant qu'il y a plus de quatre heures de voyage; voici le détail de ce qu'il a mis sur la barque: deux grosses pommes, deux pommes cuites, trois figes fraîches, un petit pain, un morceau de gâteau d'œufs de poule (sorte de savoie). J'ai pour m'occuper mes prières, mon bréviaire et puis un petit livre chinois pour repasser les caractères. Les caractères! tous les jours, j'en repasse.

Après neuf lis (six kilomètres), les bateliers faiblissent, c'est le soleil de midi qui les fatigue; ils commencent à faire circuler la pipe à eau pour reprendre courage, à boire du thé; j'en vois un qui prend de l'eau du canal, alors j'ouvre le guichet d'arrière, et je me fâche. « C'est cela, buvez la mort, buvez le choléra! »

Les Chinois supportent très difficilement l'eau froide, habitués qu'ils sont à ne boire que du thé, et l'eau des canaux où nous étions était dégoûtante, couleur de purée verte.

A midi et demi, je débarque, mais il y a encore un peu de chemin à faire à pied; je m'assure qu'on va apporter à manger à celui des bateliers qui reste à la garde de la barque, je fais prendre ma théière, j'avais à peu près tout donné aux bateliers après les avoir grondés, aussi je vais faire renouveler la provision.

Le malade avait 23 ans; sa femme était toute jeune. Il se tordait sur son lit, et en était au point où il n'y a plus grand'chose à faire;

avec cela esprit très lucide. Ces pauvres cholériques ont tous l'esprit très clair, ce qui facilite beaucoup la préparation; et puis les bons chrétiens meurent d'une manière toute simple.

A peine ai-je fini qu'on m'apporte un enfant; lui aussi était pris; je l'ai confirmé.

J'étais de retour à 3 h. 10. De 10 h. à 3 h. 10, pour aller à 12 lis (2 lieues) et revenir; ce n'est pas encore filer à la vitesse du rapide Paris-Bordeaux.

Jeudi, 22 août.

Le choléra ne cède pas; les pauvres malades continuent à mourir. Aujourd'hui, octave de l'Assomption, le P. Bouvet et moi nous disions la messe pour de nouvelles victimes. On continue à faire courir le bruit que le choléra fait fureur à Chang-Hai; nous ne savons rien de certain à ce sujet. Mon catéchiste a la lèvre supérieure toute noire, c'est évidemment qu'il s'est rempli le nez de poudre contre le choléra.

Le P. Bouvet demande à un domestique, pourquoi aujourd'hui tant de chrétiens à la messe. « C'est qu'ils ont peur de la mort; ils viennent demander secours au bon Dieu, à la bonne Vierge. » Je passe ma matinée à écrire au P. Bortolazzi douze grandes pages; il réédite son catéchisme, un petit chef-d'œuvre. A peine ai-je fini, je vais faire une visite au Saint-Sacrement, je me mets à mon bréviaire, il est onze heures. Juste arrive un chrétien qui vient chercher le prêtre, c'est à 2 ou 3 lis, vraiment ça ne vaut pas la peine d'appareiller; d'un autre côté, il ne faut pas faire comme le P. Ménez. Ce soleil de Chang-Hai, je m'en défie; le soleil de Pékin est plus chaud, mais moins dangereux, dit-on. J'avise dans la chambre du P. Bouvet un vieux casque colonial, avec mon parapluie à deux épaisseurs, ça doit suffire, et muni d'un petit flacon à lysol contre le microbe, de mon éventail contre les mouches cadavériques, je file sur les talons de mon guide; tous les passants, et tous ceux que nous rencontrons nous interpellent et font invariablement les trois mêmes questions: 1° Chez qui allez-vous? — Chez la femme à un tel. — 2° Est-ce le choléra? — Oui. — 3° Est-ce le choléra à contractions? — Oui. — Quand j'arrive on passe une camisole à la pauvre malade, qui est là sur la natte dans la salle d'entrée.

C'est à croire que le choléra rend intelligent, tant les confessions sont nettes, précises! Oh! les belles préparations! et pourtant la pauvre femme laisse deux petits enfants en bas âge.

Je viens de faire appeler le vieux grand-père d'un des petits morts de hier. Imaginez-vous que ce vieux ne faisait plus mission depuis de

longues années. Je l'ai fait appeler par un autre vieux grand-père très fervent. Je lui ai parlé du petit; il était très touché, mon vieux: « Vous savez, le P. Bouvet a dit la messe pour lui, » il était ému aux larmes. — « Eh bien, il y a encore une chose à faire, c'est à vous d'aider l'âme du petit fils; il y a un bon moyen: vous allez communier demain. » Et m'adressant à l'autre fervent: « N'est-ce pas que c'est un bon moyen? » Et le vieux hochant de la tête: « Oui! oui! » — Je l'ai confessé séance tenante; avant la confession je l'ai fait causer; en réalité, il n'était pas si méchant; il ne faisait plus mission, mais il se confessait à sa fête, à la Saint-Etienne.

Le P. Bouvet allait mieux ce matin; ce soir, ça ne va plus, malaises, jambes faibles, je ne sais quoi; si ça augmente, je prends le gouvernail et fais filer le Père à Chang-Hai, et demande du secours, car je suis obligé de quitter Dang-mou-ghiao, après-demain matin samedi. Dimanche, St-Cœur de Marie, c'est la fête patronale à Tsouo-men; il faut que j'y sois, j'ai promis deux messes. — Pas de nouvelles du status.

23 août, vendredi.

Ce matin mon catéchiste a refusé de m'accompagner, je l'ai pourtant fort ménagé jusqu'ici. Ça m'a peiné. A moi il n'a dit que ces mots: « Je n'y vais pas. » J'ai su par d'autres qu'il avait avoué avoir peur; à d'autres il a dit qu'il faisait trop chaud. Vraiment ce n'est pas brave! c'est pourtant par ailleurs un bien digne homme.

24 août, samedi.

Arrivé avant midi à Tsouo-men. Le vent est passé au nord; quelques gouttes de pluie; le temps est moins pénible. Tous, y compris le riz et le coton, soupirent après la pluie; mais on ne voudrait pas de coup de vent, parce que cela ferait partir les belles fleurs jaunes du coton; ici on ne cite de cas de choléra que chez les païens. Donc, bonsoir à ce vilain choléra; n'en parlons plus, c'est monotone à la fin.

Comme conclusion, quelques lignes de l'*Echo de Chine*: Extrait de l'*Echo de Chine*: (N° hebdomadaire, 22 août 1907): Pékin, Tientsin et les environs sont contaminés par le choléra qui fait des ravages. — On compte quelques centaines de victimes par jour.

D'après les journaux indigènes, dans presque tous les grands ports et villages des provinces du Kiang-sou et du Fou-Kien, la peste et le choléra font également des victimes. Dans quelques villes, et également à Chang-Hai, un certain chef des bonzes taoïstes a fait afficher des prédictions annonçant des hécatombes humaines à partir du 23 août (15 de la 7^e lune) jusqu'au 21 octobre (15 de

la 9^e lune). Des milliers de personnes, hommes, femmes et enfants mourront quotidiennement de la peste. Alors le bon taoïste indique quelques remèdes qui, selon lui, permettront de résister au fléau. Il recommande que l'on donne la plus large publicité à son affiche. Aussi peut-on voir collée à toutes les portes des habitations des païens l'affiche en question.

A 15 jours de distance.

Quinze jours se sont écoulés depuis la fête du St-Cœur de Marie. C'était hier le 8 septembre, fête de la Nativité de la Ste Vierge; je suis remonté vers Chang-haï.

Le status m'ayant attribué le district de Kin-Ka-hang, je n'ai plus de barque, je voyage en chaise, et mes bagages sont confiés à des porteurs. Tout entier à mon installation, tout occupé de connaître mes nouveaux chrétiens, je ne pensais plus guère au choléra. Or hier j'ai extrémisé trois cholériques, je suis sorti pour six malades, j'en ai extrémisé cinq, et n'ai guère respiré, et ai juste eu le temps de dire mon bréviaire.

A une heure du matin, première alerte; c'est un cas de choléra dans une chrétienté voisine. La nuit est noire, les porteurs munis de lanternes de papier huilé vont lentement à travers les mille zig-zags des sentiers; les petits ponts sont difficiles à passer. Je fais ma méditation en route, au retour je me recouche; — vers 7 h. $\frac{1}{4}$ je me relève; au confessionnal jusqu'à la messe: messe, sermon; après l'action de grâces, pendant que je déjeune, on me demande pour une Extrême Onction dans la chrétienté. J'y vais; ce n'est pas le choléra. Je reviens chercher le bon Dieu pour le porter à la pauvre malade. L'heure est tellement avancée qu'avant le dîner, je n'ai que le temps d'écrire une lettre à Monseigneur; je lui demande de bénir mon nouveau district et je sollicite une petite aumône pour diminuer les dettes que je trouve en entrant en charge.

Pendant le dîner on vient me chercher pour une Extrême-Onction dans une autre chrétienté. C'est la mère du cholérique de cette nuit, qui vient de gagner le mal; j'y vais en chaise, en route je fais mon examen et prie le bon Dieu. — A peine de retour je fais des Répons pour une morte, pendant que les chrétiens récitent l'Office des Morts en deux chœurs. — Les Répons finis, je fais sonner la cloche pour appeler les enfants qui ne seraient pas encore venus, et je fais un catéchisme sur la Confirmation, car Monseigneur ne va pas tarder à venir.

Le catéchisme fini, les chrétiens commencent le Chemin de la Croix, car c'est dimanche. Je vais chercher mon bréviaire dans ma chambre; un brave homme saisit l'occasion et m'arrête. Un

cas impossible à arranger : une Madeleine repentante, pis qu'une Madeleine, car du moins sainte Madeleine, même dans ses plus mauvais jours, n'avait jamais été une fumeuse d'opium ; j'aimerais mieux une Extrême-Onction à 30 lis que pareille affaire. C'est le père de la pauvre Madeleine qui vient intercéder pour sa fille ; elle a 33 ans ; depuis 13 ans en fuite pour mener à Chang-hai la vie que l'on peut deviner ; ressaisie une fois, on l'avait enchaînée à la maison, elle ne tarda pas à s'échapper.

Le bon Dieu dans sa miséricorde vient de la toucher par la maladie, et elle revient à la maison usée par sa vie folle, et fumeuse d'opium incorrigible. — Elle veut se réconcilier avec le bon Dieu et manifeste des sentiments de repentir non équivoques et qui me remplissent d'admiration pour la miséricorde de Dieu.

Avant de l'admettre à la confession, par prudence j'exige un contrat signé par elle et par un répondant, c'est le père qui se porte garant que sa fille ne retournera pas à Chang-hai ; en réalité je crois qu'elle n'en aura jamais la force. J'envoie un exprès chez mon voisin, le P. Tobar, qui par bonheur n'est pas trop loin ; peut-être me signalera-t-il quelque empêchement, car le vrai mari de cette pécheresse, pécheur lui-même, brigand et actuellement en exil, est d'une chrétienté du P. Tobar. Sur ces entrefaites on vient me chercher pour un nouveau cas de choléra au Nord de la chrétienté ; j'y vais. A peine ai-je fini que, dans le même hameau, on me signale une pauvre malade en retard avec le bon Dieu. Je vais la confesser ; quand je reviens, je retrouve un mot de réponse du P. Tobar ; je confesse ma Madeleine. Heureux les chrétiens dont la première éducation a été bien soignée ! Même après de longs égarements, le souvenir des premières années de piété, l'amour de la Ste-Vierge transformera leur cœur.

Comme il s'agissait de scandales publics, j'ai imposé une pénitence publique : j'ai refusé la communion pour cette fois, et imposé un Chemin de Croix public après la messe de demain. La pauvre femme n'avait guère la force de le faire ; de bonnes chrétiennes sont venues l'aider ; trois ou quatre récitaient les prières de leur place, une autre portait la grande croix de bois ; la pécheresse suivait et se traînait de station en station.

Je croyais que c'était la fin et pensais déjà à souper, car il faut réparer ses forces pour aider les âmes ; voici une nouvelle demande, pas loin heureusement ; c'est une femme qui vient de mettre au monde un bébé, et il faut aller l'extrémiser ; on dit que ça presse.

C'est une bonne journée, et si comme le missionnaire, vous pou-

viez lire dans les consciences, et savoir les victoires remportées sur le diable, vous diriez : c'est une très bonne, c'est une excellente journée, un peu fatigante, mais bien féconde.

Avant de fermer cette interminable lettre, encore un mot sur un enfant, dont la mort m'a tout ému. Vers Pâques, pendant mon troisième an, j'avais passé un mois à Kin-ka-hang, pour faire la mission; les enfants étaient vite devenus mes bons amis et mes petits auxiliaires. Parmi eux, cinq se succédaient pour servir la messe, et chaque fois je les récompensais de trois bonbons. Parmi eux, Bing-sen avait toutes mes préférences, tant il était pieux, bon, doux, délicat et bien élevé; âgé de 15 ans, n'ayant plus de père, aidant un peu sa mère, il étudiait à l'école du village. « Vraiment me disais-je, je crois que le bon Dieu a des vues sur cet enfant. » — Mais n'étant que de passage, je n'avais qu'une chose à faire, recommander à la Sainte Vierge cette belle petite âme. Au status, le bon Dieu me choisit comme missionnaire du district de Kin-ka-hang, les chrétiens me reçoivent solennellement, les pétards éclatent; à la porte de l'église, quatre enfants de chœur m'attendent avec le bénitier; parmi eux, j'ai reconnu mon petit Bin-sen. Cette semaine je suis passé deux fois à Kin-ka-hang; d'abord le dimanche, puis le premier vendredi du mois; inutile de dire que mes petits servants viennent toujours se confesser et communier. Samedi c'était le tour de Bin-sen de servir la messe, et il le fit très pieusement. Après la messe, je partis dans une autre chrétienté, et Bin-sen s'en alla à l'école. Le soir au souper, il se portait à merveille; au moment du coucher, il se plaint du ventre. A une heure de la nuit, on m'avait déjà rejoint dans l'autre chrétienté. « Père, une Extrême-Onction à Kin-ka-hang. — Qui? — Bin-sen. — Comment? Bin-sen n'est pas malade! — Père, le choléra. » — Quand j'arrivai, je l'appelai: « Bin-sen! Bin-sen! je suis là. ». — Il se tordait, et était en pleine crise, déjà si changé que je ne le reconnaissais plus, les pieds froids, et le sang déjà en partie figé. La pauvre mère sur le lit, frictionnait son cher malade. Confessé de l'avant-veille, il se reconfessa; il souffrait beaucoup. Je lui demandai s'il voulait aller au ciel; je lui dis d'offrir ses souffrances au bon Dieu, et tout en se tordant sur sa natte, il répondait à tout; il m'avait bien des fois accompagné aux Extrêmes-Onctions, et cette fois c'était lui qu'on extrémisait. Tout fini, j'avais peine à le quitter. « Bin-sen, lui dis-je, au ciel tu prieras pour le P. Kou », et il me répondait que « oui ». — « Bin-sen, maintenant, c'est au ciel que nous nous reverrons! » phrase qui fut répétée avec un grand soupir par une chrétienne présente.

De retour à la chrétienté, je pris un peu de sommeil, mais je pensais toujours à Bin-sen. Dans mon sermon sur la Nativité de la Sainte Vierge, je parlai de lui tout au long, exhortant les chrétiens à être toujours prêts. Dans la matinée, ne recevant pas de nouvelles, je repris un peu d'espoir, et pensais déjà à retourner le soir quelques instants à Kin-ka-hang. A midi, vers le milieu du repas, un homme vient à moi sans même dérouler sa tresse. « Père ! une Extrême-Onction à Kin-ka-hang ! — Qui ? — La mère de Bin-sen. — Mais cette nuit, elle n'avait rien ! — Père, le choléra. » — Je pars ; pauvre mère, elle a gagné la mort à soigner son fils ; de la famille, il ne restera que la sœur. Je vais profiter de l'occasion pour revoir Bin-sen.

Quand j'arrive, je trouve la mère dans la petite grangette, qui sert d'entrée. Je la confesse, les pieds touchant un tas de cendres infect. Pendant l'Extrême-Onction, les vomissements reprennent, je dis de nettoyer ; on se contente de jeter de la cendre sur les déjections. En quittant la mère, je demande à aller voir Bin-sen. Une vieille vierge qui vient aider les malades, me répond : « Père, il vient de mourir. — Quand ? — Un peu avant votre arrivée. — Est-ce que la mère le sait ? Menez-moi, je veux prier pour lui. » — En voyant le cadavre de mon petit servent de messe, l'émotion me saisit, et je ne pus la maîtriser ; je me suis mis à pleurer ; je ne pouvais dire les prières, tant je pleurais ; les chrétiens qui m'avaient suivi nombreux, me voyant pleurer, pleuraient aussi.

Ah ! s'ils savaient, les chrétiens, combien nous les aimons !

Si au lieu de 3000 francs de dettes, j'avais quelque argent, je voudrais ériger une croix de pierre sur la tombe de Bin-sen ; sur la croix on graverait ces quelques mots : « Joseph Bin-sen, servent de messe. Le samedi, il servait la messe ; le dimanche, la Sainte Vierge l'a conduit au Ciel. »

J. DUCOUX.

Un Baptême en barque. — (*raconté par le P. Van Dosselaere.*)

Août 1907.

L'an dernier, quand il quitta Chang-Hai, le P. Van Dosselaere eut le bonheur de baptiser une petite païenne dans des circonstances dignes d'être relatées.

Le Père partait vers la fin de juillet. La barque qui l'emmenait était conduite par une famille païenne. Un soir que, selon l'usage, on accostait pour passer la nuit tranquillement près de la rive, il vit venir sur l'avant de la barque une fillette d'une dizaine d'années, portant un petit bébé. Le Père n'avait pas encore remarqué

la présence à bord de ces enfants. S'adressant à l'aînée: « Est-ce là ta petite sœur? lui demanda-t-il. — Non. — C'est ton frère alors? — Non. — Qui est donc cet enfant? » — Avec fierté et se redressant, la fillette dit: « C'est ma nièce; je suis sa tante. — Elle est gentille, ta nièce; je ne l'entends jamais pleurer. — Elle ne pleure jamais. — Comment s'appelle-t-elle? — Elle a nom « chair-de-poule: Ki-jou. » Le Père alors voulut offrir des bonbons à Ki-jou. Le bébé les refusa, tout en tendant ses deux petits bras vers le missionnaire. — « Que veux-tu que je te donne? pensait le missionnaire. Si tu étais bien malade, je te donnerais mieux que des bonbons! »

Depuis bientôt vingt jours, le vent était contraire. Le bateau avançait de quelques lis seulement chaque jour, quand un soir, le Père entendit des pleurs et des cris de petit enfant. Voyant la tante de Ki-jou, il lui dit: « Ta nièce, me disais-tu, ne pleure jamais. Mais je l'ai entendue ce soir? — Ki-jou est bien malade, répondit la fillette; c'est pourquoi elle pleure. » — Le Père avertit alors son catéchiste de s'informer de l'état de la petite « chair-de-poule », et de l'en instruire. Le lendemain, le catéchiste vit l'enfant et comprit qu'elle était perdue. « Père, annonça-t-il, Ki-jou va mourir dans un jour ou deux. »

Les parents, pour avoir des remèdes, portèrent la petite au missionnaire. Il n'y avait rien à faire. Demandant alors de l'eau chaude et un linge, il lava le front fiévreux de l'enfant, puis en faisant couler quelques gouttes sur la tête, il dit devant les parents qui n'y comprenaient rien: « Marie, je te baptise, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. » Deux ou trois jours plus tard, le 15 août, Ki-jou montait au ciel célébrer l'Assomption de la T. S. Vierge. Son petit corps fut enseveli sur une des rives du canal. Le lendemain, le vent tournait et, devenu favorable, il conduisit rapidement le Père à son district.

Catéchuménat des Ames du Purgatoire.

(Relation du P. Van Dosselaere à Monseigneur.)

Pei-hien, 16 décembre 1906.

Prenant au hasard un des catéchuménats de 18 à 20 néophytes qui se sont succédé, étudions-en un peu la composition. Nous pourrions relever quelques détails curieux au point de vue « social ». Aussi bien, la question sociale, lutte des classes, capital et travail, revendications des prolétaires, tout cela est à l'ordre du jour. Que les gros bonnets du socialisme, ces bons apôtres qui en vivent et en prospèrent, viennent donc se documenter un peu dans nos

catéchuménats; que les ouvriers, mécontents, et dupes pour la plupart, y viennent aussi. Outre qu'un peu de catéchisme ne ferait de mal ni aux uns ni aux autres, ils pourraient trouver une solution aux questions qu'ils agitent, et apprendre qu'il n'est pas si difficile que ça, aux différentes classes de la Société, de vivre ensemble en parfaite harmonie.

Dans nos catéchuménats, en effet, toutes les classes se coudoient, mais sans ombre de lutte.

Voici d'abord, Monseigneur, une bonne douzaine d'ouvriers agricoles. D'ouvriers de fabrique, d'industrie, d'homme-machine, il n'est pas plus question dans nos parages qu'il n'en est question dans la Neustrie et l'Austrasie du temps des Mérovingiens. Donc, des ouvriers agricoles, gens simples et pauvres: car, 2 à 10 petits arpents de terre, chaque arpent valant 12 à 15 francs, ce n'est pas une fortune! Ce lopin de terre évidemment ne suffit pas à nourrir et vêtir la famille; on tisse un peu de toile, on recueille des herbes dans le lac, on fait un petit commerce, oh! si petit! ou bien on fait quelques journées chez les gros paysans. Vingt ou trente centimes par jour, c'est toujours autant! Ne leur parlons pas des salaires d'Europe: cela les gênerait. Mais qu'en pensent les mécontents de là-bas avec leurs beaux salaires? Eh bien, qu'ils sachent que nos ouvriers sont contents de leur sort! Pourvu que le soleil et la pluie viennent à peu près à temps et que les mandarins ne les grugent pas trop, tout va bien, ils sont heureux, ayant peu de besoins et de désirs. Pour la nourriture, 30 à 40 centimes par jour; en temps de disette, comme cette année, on mange plus mal (si c'est possible), et certainement beaucoup moins: ce qui fait que, comme dépense, il n'y a pas de différence. Comme vêtement, un pantalon de toile, bien ouaté, un veston item, feront les mois d'hiver et serviront de couverture la nuit; en avril, on enlève la ouate, s'il en reste, et le costume d'été est tout trouvé. A l'occasion, si l'on a besoin d'une robe, cela s'emprunte facilement.

Au milieu de ces ouvriers, je vous présente, Monseigneur, un gros propriétaire vénérable patriarche, escorté de ses deux petits-fils, de 20 et 17 ans. M. Siao est donc bien vieux? Oui, il a 82 ans; chose curieuse, sa moustache et sa barbiche de 15 centimètres sont blanches comme neige, tandis que ses cheveux, plus vieux que la barbe de 40 ans, et si souvent tourmentés par le peigne depuis 80 ans, présentent une forte tresse d'un beau noir d'ébène. M. Siao n'a pas perdu une seule dent, tout comme Moïse. Moïse sera son nom de baptême. M. Siao est un gros richard: il possède 400 arpents de terre et une distillerie d'eau-de-vie chi-

noise; outre une foule de bœufs et de chevaux de labour, il a deux belles mules et un char, tout comme les plus huppés des notables. Eh bien, ce M. Siao, si riche, et ses deux petits-fils, se trouvent très bien au milieu des ouvriers; pas un signe de dédain ou de fierté. Il partage avec eux le même menu, le pain de sorgho couleur de chocolat, mais bien moins bon, et le brouet de millet. La nuit, il couche avec les ouvriers sur la même litière de grosse paille; et je ne dis pas qu'un de ses voisins n'attire pas sur soi un coin de la bonne couverture de M. Siao. M. Siao se fait quelquefois apporter de chez le boulanger quelques livres de pain de froment; ou bien si la famille envoie un panier de beaux poissons, il partage bien fraternellement avec ses pauvres compagnons de catéchuménat. Je vous assure que ceux-ci n'ont pas au cœur la haine du gros propriétaire.

Passons à une troisième classe: voici deux citadins, cela se voit à leurs habits de coupe plus distinguée et de matière plus choisie. Ils représentent le commerce et ont d'assez belles boutiques, je dis belles pour le pays. Bref, ces habits plus distingués et ces boutiques, telles qu'elles sont, pourraient certainement donner à leurs propriétaires des sentiments de dédain pour leurs compagnons, plus frustes et plus grossiers, et exciter en ceux-ci des mouvements de jalousie. Rien de tout cela ne paraît. Harmonie, respect mutuel, égalité, fraternité! « Nous tous, chrétiens, nous ne sommes qu'une famille! »

Enfin, pour que rien ne manque, la classe la plus distinguée est représentée par deux lettrés. Oh, ils ne sont pas riches, mais ils possèdent encore une forte somme d'estime personnelle et, dans la tête, des milliers de caractères chinois. Songez donc, leurs compagnons récitent péniblement deux lignes par jour; eux, ils débitent à la course et sans broncher douze ou quinze pages. Songez encore, ils ont étudié les « Livres » dix-huit ou vingt ans, ils sont allés aux examens sept ou huit fois et sept ou huit fois ont échoué. Ceci n'est pas un déshonneur: tout l'honneur, c'est d'avoir pu se présenter; donc, plus il y a de fois, plus il y a d'honneur! Ainsi pensait sans doute, au petit pays, ce bon type de vieillard et papa indulgent, devant qui on louait un médecin qui n'avait mis que cinq ans au lieu de six pour gagner ses diplômes à Louvain: « Oh! dit-il, rien que cinq ans, ça ne doit pas être un fameux médecin! Parlez-moi de mon fils! Pour décrocher son diplôme, il a mis dix-sept ans! En voilà un médecin, dix-sept ans, et à Bruxelles encore! » Revenons à nos deux lettrés qui, après avoir si souvent échoué, ont trouvé la route du salut dans le catéchuménat où, de fort bonne

grâce, ils aident les illettrés à apprendre quelques prières et un peu de bonne doctrine.

J'ai fini, Monseigneur, de passer en revue la formation d'un catéchuménat. Toutes les classes y sont, et sans lutte. La question sociale est résolue ici. Disons plutôt qu'elle n'est pas encore soulevée. Cela viendra sans doute, avec les usines, les journaux et la civilisation. Mais alors nous aurons laissé la place à nos neveux! D'ici là, je prie Votre Grandeur de daigner bénir le district de Péihien et le catéchuménat des Ames du Purgatoire, avec ses généreux bienfaiteurs.

Je suis, Monseigneur, de Votre Grandeur, le très humble serviteur.

J. VAN DOSSELAERE.

Une journée au Catéchuménat de Sainte-Agnès au Fong-hien.

(du P. C. de Bodman.)

Oserais-je inviter nos bienfaiteurs à passer une journée au Catéchuménat de Sainte-Agnès? Pourquoi pas? Ils ont sans doute déjà pénétré dans des abris plus misérables, frayé avec des natures plus grossières. Et puis, la charité qui a créé cette œuvre, jettera sur hommes et choses ce charme ému qui transfigure la misère même.

Hâtons-nous, le jour va poindre; vite un coup d'œil sur le dortoir avant que la clochette ne sonne le lever. C'est une grande salle carrelée de 10 mètres sur 5, jonchée au 3/4 de tiges de sorgho recouvertes d'une dizaine de nattes: c'est le lit commun. Une trentaine de catéchumènes dorment là côte à côte, enroulés dans leur couverture. Quelques pauvres n'ont que leurs habits, par ces rudes nuits de 5 degrés à 10 degrés au-dessous de zéro. Ça et là une brique sert d'oreiller. A une extrémité de la salle un lit, un vrai lit, c'est-à-dire un cadre de bois reposant sur 4 pieds et garni des mêmes tiges de sorgho formant sommier, c'est le lit du catéchiste. A côté, une petite lampe à pétrole en fer blanc. Cette petite lampe pourrait nous conter bien des traits édifiants, tel bon vieux lui tenait dernièrement compagnie jusqu'à 11 heures du soir, martelant sans relâche dans sa mémoire rebelle la leçon de la veille. Ne craignez rien, il n'empêche personne de dormir: un Chinois dort quand il veut, dans toutes les postures, en plein vacarme.

Voilà nos gens levés; un baquet d'eau chaude fait la toilette, et, au 3^e coup, on entre à l'église pour la prière du matin. La prière finie, le Père s'assoit près de la table de communion et fait le premier catéchisme de la journée devant toute la chrétienté réunie: catéchuménats d'hommes et de femmes, écoles de garçons et de filles, domestiques, catéchistes, quelques chrétiens et chrétiennes

du village. Le cours de l'année comprend les sacrements, cours essentiellement pratique, où tout le monde est sous la menace d'une interrogation, du plus petit élève au plus vieux domestique, en passant par les catéchumènes. Après le catéchisme d'une demi-heure environ, sainte messe. Après l'action de grâce du Père, catéchisme spécial et plus rudimentaire pour femmes et fillettes.

Mais rejoignons nos hommes. Ils sont dans leur salle d'école ou catéchuménat. Les catéchistes — ils sont généralement deux — font réciter les leçons : jeunes gens de 20 ans, hommes de 40, bons vieux qui s'escriment à tracer leur signe de croix, défilent à tour de rôle devant le catéchiste qui, le pinceau en main, une liste sous les yeux, inscrit jour par jour à la suite de chaque nom la leçon récitée.

Il est 9 h. $\frac{1}{2}$; c'est l'heure du repas. Le cuisinier apporte un panier de petits pains bruns-noirs, lourds et compacts — c'est le pain de sorgho, puis une vaste terrine où nage un liquide d'un brun chocolat : c'est un brouet clair de farine mêlée de sorgho et de pois. Par table de 6 ou 8, une petite assiette, large comme le creux de la main, contient des navets crûs hachés. Et c'est tout. Ceux pourtant qui voudraient relever cet ordinaire passablement simple, sont autorisés à remettre au portier quelques sapèques pour acheter aux marchands ambulants qui stationnent presque sans cesse devant la grande porte, soit un pain blanc, soit une poignée d'arachides, quelques choux ou navets salés, un petit paquet de tabac — car chez nous presque tous les hommes fument, et plus d'une femme aussi. Mais voici le repas fini, on ramasse bols, bâtonnets, plats et terrines, et l'on fait une visite de quelques minutes au Saint-Sacrement.

De retour au catéchuménat, le catéchiste prend la liste des leçons et l'apporte au Père. Là, dans sa chambre, en tête à tête avec le catéchiste, le Père parcourt un à un les noms de la liste, s'informe d'un chacun : tenue, application, désir du baptême, compréhension de la doctrine, etc., note au besoin les remarques à faire à l'intéressé ; puis le défilé commence, la récitation recommence, devant le Père cette fois. C'est un contrôle, un stimulant indispensable. D'ailleurs, la récitation finie, le Père pose à chacun quelques questions de doctrine, dit quelques mots d'encouragement, parle de la famille, du village, gagne peu à peu la confiance et le cœur de ces braves gens. C'est un point capital du catéchuménat : il faut qu'avec la foi et la grâce, le néophyte emporte chez lui une affection filiale pour le missionnaire. C'est cette affection qui forme le lien vivant qui le rattache à la religion. La foi a rarement sur un adulte, du

premier coup et dès la première génération, un empire assez puissant; c'est un trésor caché qui fructifiera avec le temps et les ans. Pour le moment cette foi s'incarne dans le Père, elle vit de son affection, se soutient de son appui; elle dépend de lui comme l'enfant dépend de sa mère. C'est à la lettre la parole de l'apôtre: « mes petits enfants que j'enfante de nouveau jusqu'à ce que le Christ soit formé en vous ».

Avez-vous remarqué ce petit papier blanc dans le livre du catéchumène qui vient de réciter? Il porte ces mots: « sait la première partie ». Pour faciliter et stimuler l'enseignement de la doctrine et soulager en même temps la mémoire de nos pauvres paysans, la matière à apprendre a été répartie en 3 examens: dogme, morale, sacrements. L'examen se passe soit individuellement, en tête à tête avec le Père, soit en public, au début du catéchisme; il y a alors profit pour tous.

Mais je remarque que le défilé a duré longtemps: il est déjà près de midi, l'heure du premier catéchisme spécial aux catéchumènes hommes. Je les réunis dans ma chambre, quand la place le permet. L'enseignement a quelque chose de plus intime, de plus pénétrant; il se change plus facilement en causerie, en dialogue, il est plus vivant, et partant plus vivifiant. Ici c'est une question naïve, là une exclamation d'assentiment qui éclate, souvent une réponse, non provoquée, mais qui jaillit spontanément sur toutes les lèvres. C'est au cours de ces heures exquises, de cet « âme à âme », que le missionnaire voit souvent la grâce et la foi opérer leurs conquêtes. Tel visage fermé ou atone jusque-là s'illumine soudain, les yeux se mouillent, l'attitude entière se transforme. Et ce trait reste, le coup a porté, l'empreinte est indélébile: c'est un autre homme que vous aurez désormais devant les yeux, un croyant, un fils aimant et respectueux.

Un second catéchisme a lieu dans les mêmes conditions vers 7 heures du soir. Dans l'entretemps c'est le catéchiste qui travaille: répétition du catéchisme du Père, instruction préparatoire sur les matières à venir, enseignement des leçons de mémoire. Même maigre repas à 3 heures, précédé du rosaire à l'église, et suivi, à la tombée de la nuit, de la prière du soir.

Au cours de la journée le Père reçoit encore plus d'une visite de ses enfants spirituels: c'est un tel qu'il faut remonter; il n'arrive pas à apprendre; patience! on se contentera de l'essentiel. Voici un grand enfant, pris du mal du pays; il ne connaît que sa charrue et ses bœufs et ne s'est jamais attelé à l'étude des caractères. Voilà un pauvre petit commerçant qui a emprunté 500 sapèques pour

faire vivre femme et enfants en son absence; il est là depuis 10 jours, la famille est sans pain. Il va faire un nouvel emprunt et revient le lendemain. On ne croirait pas que de répugnances surmontées, que de sacrifices, cache souvent ce séjour de 3 semaines au catéchuménat: c'est le prix du baptême. Aussi rien d'étonnant si la divine Bonté verse sa grâce avec tant d'abondance sur ces âmes de bonne volonté. Que n'est-il donné au missionnaire de rendre ses bienfaiteurs réellement témoins du bien qu'ils opèrent! Dieu le leur fera voir et goûter au ciel. Puissent au moins ces quelques lignes leur en donner l'avant-goût! C. DE BODMAN.

Des catéchistes! — (du P. de Bodman.)

Fong-hien, janvier 1907.

Il est un fait qui ne manque pas de frapper péniblement tous les amis du Siu-tcheou-fou: la disproportion énorme entre le nombre des catéchumènes et celui des baptêmes. Les chiffres du dernier exercice 1905-1906 donnent pour notre section: catéchumènes ; 21,060; baptêmes de catéchumènes (adultes et enfants): 1,856. Pour l'exercice précédent, (1904-1905), le chiffre des catéchumènes était de 22,860; celui des baptêmes des catéchumènes: 2,016. La proportion, ou pour mieux dire la disproportion, reste la même: 1 baptisé sur 11 catéchumènes. Quelle est donc la clé de l'énigme? Vos 20.000 catéchumènes existent-ils bien réellement, ou ne valent-ils rien — ce qui revient à peu près au même? — Ni l'un ni l'autre. Nos catéchumènes existent si réellement, que nous pourrions peut-être en marquer 40,000 pour notre seule section, si nous acceptions tous ceux qui se présentent; et quant à la qualité, qu'on en croie notre commune expérience: elle est, sauf exceptions, excellente, telle, qu'on peut se demander très sérieusement si dans aucun pays de missions il existe population mieux disposée à recevoir la bonne nouvelle. — Et que ne les baptisez-vous donc! — Halte-là! entre le païen le mieux disposé et le *Ego te baptizo*, « Je te baptise », il y a nécessairement quelque chose, et ce quelque chose est la préparation au baptême. Nul homme sérieux, nul missionnaire expérimenté ne le contestera: ces baptêmes en masse, « par aspersion », tels qu'on en rencontre en certaines vies de saints, ne sont et ne peuvent être, même en les réduisant à leurs justes proportions, qu'une exception, exception justifiée soit par les circonstances, soit par la sainteté et les lumières extraordinaires du baptiseur. La préparation demeure la règle. L'Eglise l'exige, et à bon droit. Elle sait bien qu'un abîme existe entre le meilleur païen et un chrétien digne de ce nom, un abîme entre l'état de nature et la vie de la

grâce; cet abîme, la foi seule le comble et la foi naît de l'instruction: *fides ex auditu*. Or toute notre réponse est là; nous avons des catéchumènes, nous avons des baptistères; ce sont les ressources pour instruire qui nous manquent.

J'entends ici l'objection toute faite et toute sage: « Limitez vos œuvres, refusez des catéchumènes. » Non, en vérité, il faut n'avoir jamais été missionnaire pour se contenter de pareille solution. Refuser des catéchumènes, refuser un groupe compact de familles, refuser un village entier de braves gens, de ces âmes droites, « naturellement chrétiennes », comme celles qui abondent par ici, les refuser quand elles viennent de dimanche en dimanche, avec leurs enfants, vous supplier de les admettre dans la religion; l'école est toute préparée, non sans peine parfois, soit bâtie à neuf, soit évacuée par une famille qui consent à se loger ailleurs à l'étroit: « Père, l'école est prête; de grâce un catéchiste! — Mais, mes braves gens, je n'en ai pas... et le cœur se serre — enfin, revenez dimanche prochain... nous verrons. » Et le dimanche suivant, le missionnaire anxieux se demande: Vont-ils venir? Bon les voilà; je reconnais ce vieillard, ce jeune homme, cet enfant; c'est bien eux. Nouveau serrement de cœur: Que répondre? Vous différez encore, la mort dans l'âme, un dimanche, deux dimanches, trois dimanches. Puis vous n'y tenez plus; vous voyez le sang du bon Pasteur qui a coulé pour ces âmes; vous vous rappelez que vous avez tout quitté, une famille chérie, tout, pour les sauver; vous vous rappelez enfin qu'il y a un Père, une Providence, au ciel, qui donne la pâture aux petits oiseaux, et, fort de votre foi, de votre confiance, de votre amour, vous dites enfin le « oui » qui ouvre à ces âmes les portes de l'Eglise, les bras de leur Père céleste. On cherche un expédient: tel catéchiste qui a déjà trois, quatre, cinq chrétientés, pourra peut-être passer par là, quelques semaines, un mois, instruire les plus fervents, les plus lettrés, former ainsi un noyau qui transmettra la vie, gardera l'étincelle de la foi, jusqu'à ce qu'on puisse faire mieux pour ces pauvres âmes de bonne volonté. Et ainsi les chrétientés se fondent, et ainsi les besoins augmentent: j'ai dix-sept catéchistes, soixante chrétientés, et des villages qui attendent... Et tout cela ne résout pas le problème: la solution est ailleurs.

Je le dis avec confiance dans la foi de nos bienfaiteurs et bienfaitrices: Non, ce ne sont pas les œuvres qu'il faut limiter, ce sont les ressources qu'il faut augmenter; ce ne sont pas les âmes qu'il faut repousser, c'est l'argent qu'il faut sacrifier. Car, si dur que soit le choc de ces deux mots: âmes et argent, il serait puéril de se dissimuler qu'il existe entre eux quelque chose de l'union

de l'âme et du corps, et qui dérive précisément de cette nécessaire union. Pour parler clair, nous manquons de catéchistes faute d'argent.

Et cependant ces catéchistes sont nécessaires. Une nouvelle chrétienté est comme un nouveau-né: elle a besoin de soins incessants pour échapper à la mort d'abord, pour se développer ensuite et atteindre l'âge adulte, où elle pourra se suffire à elle-même. A peine une chrétienté est-elle fondée, que d'ordinaire tout se déchaîne: oppositions du dehors, dissensions intestines; les bourrasques succèdent aux bourrasques, les tempêtes aux tempêtes, de la façon la plus subite, la plus imprévue. Le fait est si régulier, si frappant, qu'il est difficile de n'y pas reconnaître l'action occulte de « l'homme ennemi » de l'Évangile, qui jette l'ivraie dans les sillons, pour étouffer, si possible, le grain du Père de famille. Dans ces grandes secousses du début, il faut sans cesse un homme à la barre: cet homme est le catéchiste. Sa seule présence ranime les courages, pare aux coups imprévus, maintient le contact avec la résidence, d'où le missionnaire suit la lutte et donne les directions décisives. Puis ce sont les labeurs de la formation chrétienne; il faut au moins chaque soir réunir les hommes à l'école, leur enseigner les prières, les rudiments de la foi, réciter en commun la prière du soir. Le dimanche, ou même souvent le samedi, — la distance est longue, — il faut conduire au moins une partie du troupeau à la messe, voir et saluer le missionnaire. Bref, toutes les habitudes de la vie chrétienne, qui les instille comme goutte à goutte, jour par jour, à nos néophytes? toujours le catéchiste. Lui parti, tout languit. Rarement, dès le début, on rencontre un chef de chrétienté d'une autorité assez incontestée et d'une foi assez active pour faire efficacement la rude besogne de catéchiste.

Que deviendrait, en France même, une paroisse longtemps privée de pasteur? Or ici il ne s'agit pas de vieux chrétiens, mais de néophytes. de braves gens, il est vrai, mais à peine dégagés des habitudes du paganisme et nullement initiés à la vie chrétienne. Un missionnaire sans catéchistes peut être justement comparé à une tête ou à un tronc amputé des bras et des jambes. Il aura beau gémir, tempêter, prescrire, réglementer: rien ne se fera. Là où il s'agit d'exercer une action continue, il faut de toute force une présence continue; or cette présence continue en 60 lieux à la fois, ne peut s'exercer que par représentant, par le catéchiste.

Il nous faut donc des catéchistes et nous en manquons faute d'argent. Car enfin ces catéchistes, fussent-ils des religieux, fussent-ils des saints, auraient encore un corps à nourrir... et ils ont

le plus souvent, outre le leur propre, ceux de toute une famille à faire vivre. Hélas! faute de ressources, nous ne pouvons leur donner que ce qui leur suffit à peu près pour vivre. Nos salaires sont insuffisants: grave inconvénient et pour la qualité des catéchistes et pour leur prestige; grave tentation aussi de chercher des profits à côté. Des ressources nous assureraient donc et le nombre et la qualité.

Combien faut-il pour l'entretien d'un catéchiste? Nous leur donnons actuellement 3,000 sapèques par mois, soit 100 sapèques (5 sous) par jour. Or la livre de farine blanche coûte plus de 50 sapèques; la rouge (farine de sorgho), plus de 40. On voit qu'avec la boisson et quelques légumes, il ne reste plus grand'chose des 100 sapèques à la fin de la journée. Nos voisins, les missionnaires allemands du Chantong donnent de 4 à 6,000 sapèques par mois, soit souvent le double que nous. Ils sont dans le vrai; mais force nous est de rester dans le possible. Nous ne pouvons réduire de moitié le nombre déjà totalement insuffisant de nos catéchistes.

Et quel remède à pareille situation? Le remède? des aumônes? Oui. Mais je l'affirme avec pleine conviction et même réflexion: les aumônes isolées sont insuffisantes, instables; il faut une œuvre, « l'œuvre des catéchistes ». Il existe déjà pour les besoins particuliers des missionnaires de bien belles œuvres: l'œuvre de la Propagation de la foi, de la Sainte-Enfance, l'œuvre des Catéchumènes, l'œuvre des Tabernacles, l'œuvre des Partants, etc. Pourquoi n'y aurait-il pas une « œuvre des Catéchistes », destinée à procurer au missionnaire les ressources pour l'entretien de ses indispensables auxiliaires? L'œuvre, certes, est belle et de toute première importance. Le besoin s'en fait sentir au-delà de notre section.

Partout le catéchiste est le bras droit du missionnaire. Le mettre à même d'entretenir 2, 10 catéchistes, c'est doubler, décupler son action. Le nombre des missionnaires ne sera, hélas, toujours que trop limité; celui des catéchistes peut être multiplié à l'indéfini, à mesure des besoins et des ressources. Là gît donc en réalité la solution de ce problème, l'évangélisation du monde, une poignée de missionnaires — les missionnaires ne seront jamais que cela en face du monde païen — *une poignée de missionnaires soutenue par une légion de catéchistes.*

C. DE BODMAN.

A cette lettre si touchante du P. de Bodman, le P. Gain, ministre de la section du Siu-tcheou-fou ajoute les lignes suivantes:

« Je ne résiste pas à la tentation d'ajouter un mot à la thèse si vraie et si bien démontrée du bon P. de Bodman, thèse que je

fais mienne et que je généralise pour tous les districts du Siu-tcheou-fou. Les trois bourses que nous devons à la générosité de nos bienfaiteurs sont un précieux appoint pour nos catéchuménats. Mais, rien que pour notre Section, ce n'est pas trois, mais trente bourses, qu'il faudrait pour que chaque Père pût tenir pendant les six mois d'hiver, la porte ouverte à tous les catéchumènes des deux sexes qui pourraient y être reçus. Nos catéchuménats sont de vraies retraites fermées de trente jours, pendant lesquels il nous faut donner, en même temps qu'à l'âme, la nourriture au corps. Il est vrai que, chaque repas ne nous revient qu'à 2 ou 3 sous; mais ces quinze centimes multipliés par cent et par mille se traduisent par des centaines de boisseaux de grains, que le missionnaire ne peut se procurer sans sapèques...

L'œuvre des catéchistes! hélas, c'est mon rêve, c'est mon cauchemar, depuis vingt ans que je bataille au Siu-tcheou-fou. Si chacun de nos Pères qui, comme moi, par ici sèment dans les larmes, était seulement assuré d'une rente suffisante à l'entretien annuel de douze bons catéchistes!

C'est le cœur bien gros, qu'au milieu de notre pénurie, je viens de voir une quinzaine de nos meilleurs auxiliaires nous quitter pour se faire soldats.

Ces jeunes gens ont passé en moyenne cinq ou six ans dans nos écoles, où nous leur avons donné à grands frais, avec une teinte de littérature chinoise, une solide instruction chrétienne.

Jusqu'ici nos trois mille sapèques par mois suffisaient pour les faire vivre avec leur petite famille. Mais, en cette année de disette, le prix des denrées ayant plus que doublé, pendant que nos ressources diminuaient, plusieurs n'ont pu résister à la tentation d'aller chercher ailleurs, ce qu'il nous était impossible d'accorder à tous.

Des sergents recruteurs, envoyés dans nos parages par le vice-roi de Nankin, ont été trop heureux d'angarier nos jeunes gens, à six mille sapèques par mois, dont moitié payée à la famille, moitié au soldat, qui recevra en plus l'habillement.

Que faire? Impossible de lutter sur ce terrain. Nous avons dû nous avouer vaincus dans ce combat pour la vie. Nous perdons pour trois ans, durée de l'engagement qu'ils ont signé, quinze de nos meilleurs catéchistes, qui ne nous quittent eux-mêmes qu'à regret.

Espérons qu'en allant renforcer l'armée impériale, nos bons Chinois ne cesseront pas de faire partie de la milice du Christ. Et qui sait? Le bon levain, tout petit qu'il soit, fera peut-être fermenter la masse. Si le Siu-tcheou-fou y perd, peut-être notre sainte Religion y gagnera-t-elle par ailleurs... Cependant la perspective de voir nos

catéchistes devenir des officiers catholiques de l'armée chinoise, ne suffit pas pour nous consoler d'avoir perdu pour le moment nos meilleurs auxiliaires. L. GAIN.

N. B. — La somme nécessaire à l'entretien d'un catéchiste au Siu-tcheou-fou est de cent francs par an.

Bâtitseur au Siu-tcheou-fou. — (du P. Bastard.)

Siu-tcheou-fou, 24 janvier 1908.

En sortant de retraite, me voilà retenu deux jours par la neige chez mon ministre. Or à quoi mieux employer mon temps qu'à écrire aux vieux amis ?

Parlons d'abord de mes affaires; si ce n'est pas très modeste, c'est au moins le plus sûr pour ne pas parler de ce que j'ignore et, peut-être aussi, pour vous intéresser.

Vous savez donc que je suis toujours au Siu-tcheou-fou, dans la section la plus au nord du Kiang-nan, tout près du Chan-tong. Mon district est dans la sous-préfecture du Siao-hien. Quand j'y vins remplacer le P. le Biboul, il y a 9 ans, elle ne comptait que 500 baptisés, tous dans le nord-ouest, où se trouve Ma-tsin, le centre du district. Les catéchumènes abondaient déjà; et, dès la première année, j'eus de 200 à 300 baptêmes. Depuis lors, malgré l'arrêt momentané, occasionné par la persécution de 1900, où les Boxeurs saccagèrent mes chrétientés, les conversions ont continué de se multiplier et j'ai aux environs de 2500 baptisés. Le sud-est de la sous-préfecture, — longue bande de terrain divisée en plaines sensiblement parallèles par plusieurs rangées de collines allant du nord au sud, — le sud-est s'est mis de la partie et m'a donné plusieurs villages, où l'on a étudié catéchisme et prières; si bien que j'ai une centaine au moins de baptisés, habitant à 70 kil. sud-est de mon église. Comment les surveiller, comment activer le mouvement à pareille distance? Depuis deux ou trois ans j'essayais d'avoir un successeur pour m'en aller fonder un nouveau centre par là. J'eus successivement trois vicaires, qui durent me quitter pour tenir des postes vacants. Enfin j'espère que le P. Ferrand me restera cette année, et j'ai commencé à me bâtir un enclos non loin des villages catéchumènes dont je viens de parler. Mais je ne puis encore quitter Ma-tsin, où nous avons dernièrement plus de 200 élèves et catéchumènes des deux sexes, sans compter que je dois missionner avec mon vicaire dans les chrétientés du nord-ouest, dont il sera le pasteur au prochain status. Nous visitons ensemble toutes ces écoles et nous y disons de temps en temps la messe. Ces tournées prennent beaucoup de temps. Au retour, je laisse le P. Ferrand tenir la

maison, pour aller surveiller les achats et les bâtisses du sud-est; un jour pour aller, autant pour revenir, un ou deux pour régler les comptes et les travaux... Avec cela, pas le temps de s'ennuyer.

Il faut vous dire que par ici il n'y a pas de magasins où l'on puisse acheter en gros les matériaux. On doit acheter les arbres sur pied. Que de courses à travers champs pour aller examiner un peuplier, un ormeau, puis pour trouver le vendeur et débattre le prix! Ensuite il faut louer des menuisiers pour l'abattre, des chariots pour l'amener, etc. Sans doute, j'ai bien un ou deux catéchistes chargés de cela; mais il faut les diriger, les surveiller sous peine d'être victime de leurs maladresses. Pour les briques et les tuiles, c'est encore plus compliqué. Il n'y en a pas de faites à l'avance; il faut s'entendre avec le briquetier, convenir des dimensions et du prix, puis lui avancer de l'argent pour qu'il puisse pétrir l'argile et acheter le combustible; et si la fournée est mal venue, souvent il vous laisse en plan et s'enfuit. — Une autre ressource, c'est d'acheter des maisons de propriétaires ruinés. Dieu sait combien j'en ai démoli à cinq lieues à la ronde autour de Ma-tsin. Je recommence autour de mon nouveau centre. L'avantage, outre le bon marché, c'est qu'on trouve réunis tous les matériaux d'une construction: bois, tuiles et briques. De plus, les bois sont beaucoup meilleurs que ceux de la contrée, vu que ce sont des bois résineux, apportés jadis des provinces de l'ouest, avant que le fleuve Jaune n'eût quitté son lit pour voyager vers le nord. Depuis une cinquantaine d'années, plus de radeaux de pins et de cèdres. Ces bois se font rares et chers. Les vieilles charpentes sont donc précieuses. Aussi quand j'entends parler d'une maison à vendre, je n'hésite pas à enfourcher ma mule pour suivre l'entremetteur, l'inévitable entremetteur dans tout marché en Chine. Au bout de deux, trois, quatre heures, nous voilà arrivés dans cette maison, autrefois somptueuse pour le pays, maintenant ruineuse, sale et habitée le plus souvent par un fumeur d'opium. Combien de rangées de briques? Combien de briques par rangée? Combien de poutres, de poutrelles, de lattes? Dans quel état de conservation? Le calcul est vite fait. On demande le prix; on « rend » un prix inférieur; par exemple, si le vendeur demande 200 piastres, vous « rendez » 60, 80 ou 100 piastres, suivant les circonstances; puis on dit à l'entremetteur jusqu'où il peut aller et on lui laisse le soin de conclure et d'avancer les arrhes. Si l'achat se conclut, il faudra louer des hommes et des chariots pour démolir la maison et transporter les matériaux. Généralement ce n'est qu'après des journées, des semaines même de pourparlers que le marché est terminé ou les négociations rompues. Pour éviter l'aléa et les

ennuis de ces marchés, on achète parfois à la pièce : tant la poutre, tant la brique, la tuile... et on laisse au vendeur le soin de démolir sa maison et d'en amener les débris.

Une ressource que je n'avais pas à Ma-tsin, c'est la pierre des collines. Non loin de mon nouveau centre se trouvent des carrières de porphyre, et surtout une espèce de schiste très facile à travailler. Tous les maçons du pays sont un peu tailleurs de pierre ; quelques coups de marteau et de poinçon suffisent pour donner à ces pierres plates une face régulière et agréable à l'œil ; pas besoin de chaux pour avoir un joli mur et très solide. La pierre coûte six cents sapèques 1 fr. 35 la charretée ; les maçons tailleurs de pierre prennent 2800 sapèques (environ 6 fr.) pour un mur long de 10 pieds et haut de 6 pieds. Or dans ces pays du nord le pied a 0 m. 57, un vrai pied de Charlemagne. Donc 6 francs pour faire un mur de 3 m. 42 sur 5 m. 70.

Il y a encore à compter avec les charpentiers, avec les terrassiers qui exhausent le terrain, et avec les chauxfourniers ; car il faut tout de même de la chaux pour blanchir les murs des maisons, ou même pour les construire, si l'on y emploie des briques.

Tous ces marchés-là doivent être pour le moins examinés, approuvés et, autant que possible, surveillés par le patron en personne. Pour bien faire aussi, il faudrait ne pas quitter le chantier. Quand je construisais l'église de Ma-tsin en 1901, j'ai dû plusieurs fois m'absenter pour des Extrêmes-Onctions ou autres ministères ; au retour, je n'ai jamais manqué de trouver quelque grosse faute plus ou moins intentionnellement commise par l'entrepreneur. Cette année, ne pouvant résider sur le terrain des bâtisses, j'ai soin de donner des ordres bien précis chaque fois que j'y vais ; mais je ne suis plus assez neuf pour croire qu'on les exécutera de tout point. Un exemple : j'ordonne la prolongation d'un mur dont on a déjà fait un bout. On prend l'alignement sous mes yeux. Je remarque qu'ils dévient un peu au sud ; je prends le cordeau que je fixe sur le mur et en l'appliquant ainsi sur une certaine longueur du mur, je le tire en ligne droite et j'enfonce le pieu à l'endroit voulu, en ayant soin de faire bien constater à tous les entrepreneurs et ouvriers que c'est bien ce qu'il faut. « Surtout n'allez pas toucher au pieu ! » — Qui oserait désobéir au Père ? — A la bonne heure !

Huit jours après, je reviens et je trouve un mur en ligne brisée. « Mais vous avez déplacé le pieu ? — Oui, Père. Tous trouvaient que c'était mieux en ligne comme cela. — Eh ! bien, regardez donc maintenant. » Et au lieu de placer le bout du cordeau simplement sur l'extrémité du premier bout de mur, je l'applique encore sur une

certaine longueur dudit mur, d'où il apparaît clairement que le nouveau mur n'est pas dans le prolongement. Qui bâtit, pâtit; le proverbe est plus vrai encore ici qu'en France. Il est vrai que je n'ai jamais bâti en France.

Mais si l'on pâtit, on a bien aussi des bons moments. Parmi les meilleures journées de ma vie, je compterai certainement celles passées ici avec les deux illustres visiteurs d'il y a deux mois. La charité est douce chose!

Au revoir! Priez bien chaque jour pour moi et pour mes œuvres. Si vous pouvez me procurer encore quelques bibelots et aumônes, vous serez bien venu.

J. BASTARD.

Progrès au Tch'ang-tchéou-fou. — (du P. Speranza.)

Kiang-yn, 19 novembre.

Je viens de Ts'ing-yang. Le mauvais temps a empêché beaucoup de terrestres de venir au pèlerinage, pour la fête du Patronage de la Sainte Vierge, le 17 novembre; cependant nous avons eu 770 communions.

Le 12 novembre, par un beau temps, nous avons eu une splendide ouverture d'église à Za-tsang, village situé près d'une colline, à 24 lis N.-O. de Ou-si. Celui qui l'avait bâtie avec goût et dévouement, le P. Mao, n'y était pas; le bon Dieu lui en avait demandé le sacrifice, car, pris de douleurs d'entrailles compliquées de fièvre, le Père était obligé de se rendre à l'infirmerie de Yang-King-pang. L'église est dédiée au Sacré-Cœur de Jésus, selon l'intention d'une bienfaitrice, morte au Seng-mou-yeû; sa famille était venue assister à la fête. Les chrétiens de cet endroit sont tous néophytes; leur conversion commença il y a 6 ans, à l'occasion d'une bataille pendant une procession diabolique. Cette région promet beaucoup; daigne Notre-Seigneur l'attacher à son Cœur!

H travers le Ngan-Hoei.

Dans le Nord du Ngan-king-fou. — (du P. H. Tosten.)

Koang-Tsuen, 11 juin 1907.

LES Protestants se remuent beaucoup dans notre préfecture. Eux aussi, ils ont leurs difficultés. Le R^d Lee pourrait vous édifier sur ce point.

Ce Monsieur Edmond Lee, pasteur à Ngan-king, est un des premiers personnages de la secte protestante, dite « Cheng-Kong-Hoei, Sainte Société Universelle ». Il n'est pas mauvais au fond; il visite

même de temps en temps notre P. Ministre. D'apparence, c'est *un bon jeune homme*, portant lunettes d'or, plutôt timide de caractère, parfaitement imberbe, aux manchettes élégamment repassées. Or, à Ta-kouan on a cassé des chaises et des bancs sur le dos de ses fidèles. A Wang-Kiang, le P. Lémour lui a honteusement fait perdre la face, alors qu'il se croyait sûr d'évincer sans coup férir le Père Chinois qui administre avec grand succès cette chrétienté.

Il faut encore citer la manière dont il a été reçu à Kong-tcheng. Là, ses adeptes s'étaient livrés à toutes sortes de vexations, établissant sans mandat des impôts onéreux sur le bois, sur la chaux et sur les autres produits. Le cher homme expia cette imprudence. Quand il arriva dans cette ville, sans autre arme que son parasol, il se vit entouré d'une foule houleuse et des moins sympathiques qui lui prodiguait les remarques les plus désavantageuses, à mots couverts, qu'il ne comprenait pas. Il veut se procurer une chaise. — Impossible, lui répond-on. — Mais la ville est étendue, commerçante. Elle possède des mandarins et des personnages qui usent de la chaise. Avec un peu de bonne volonté vous me procurerez bien le moyen d'aller de Kong-tcheng à Tong-tcheng. — Impossible, toutes les litières sont en grève. — Même discussion au sujet des mules. Personne de Kong-tcheng ne veut en prêter à M. Lee, qui doit se résigner à se diriger, comme il est venu, vers Tong-tcheng, grande et belle sous-préfecture, distante d'environ 45 lis.

Comme de juste, il adresse ses plaintes au sous-préfet. Le grand homme a pour son infortune des paroles de circonstance. Il lui promet que tous les Tsingpiquantains (mauvais drôles) de Kong-tcheng passeront par les verges. Cela ne suffit pas à M. Lee; il rentre à Ngan-king — où d'ailleurs l'ont précédé plusieurs habitants de Kong-tcheng qui racontent quelle réception on lui a faite — et il cherche avec son catéchisme le moyen de se venger des habitants de Kong-tcheng. Il croit l'avoir trouvé en excitant contre eux le P. Lémour, dont il connaît l'habileté et l'énergie à traiter les affaires. C'était vraiment adroit de se servir ainsi de l'Eglise catholique pour punir les injures faites au Protestantisme! Donc il écrit au P. Lémour qu'on abuse de son nom et du nom respecté de l'Eglise catholique pour faire du mauvais esprit dans Kong-tcheng. On ose dire que telle maison y appartient aux catholiques. On a poussé l'audace jusqu'à écrire sur le frontispice: Tien-tchou-tang. Sur la réponse du P. Lémour, qu'il décachète sans doute avec une joie fébrile, le Docteur Lee lut ceci: « Cher Monsieur Lee. Mais oui, je viens d'acquérir une maison à Kong-tcheng, et par mon ordre, on y a de suite écrit: Tien-tchou-tang. » Le Docteur Lee

dut en rester là de ses projets de revanche; mais sa déconvenue en ces parages nous y a préparé les voies.

Cependant, j'avais célébré les fêtes de la Pentecôte à Koang-Tsuen, presque aussi splendidement qu'à Ngan-King. Bien que ce fût l'époque de la mise en rizière des tiges qui produiront le riz, nos chrétiens étaient venus nombreux et fervents se confesser et communier.

Le lundi, 20 mai, mes chrétiens les plus éloignés regagnaient leur village, et les gros bourgs de Kao-Ho-pou et de Tsing-Tsao-Kai. Ils avaient mission d'annoncer que le Père de Koang-Tsuen, c'est-à-dire votre très humble serviteur, allait faire l'inspection de cette chrétienté, fondée l'an dernier à peu près à pareille date, par le P. Bousseau, et tous dans Koang-Tsuen, étaient prévenus de se préparer à cette tournée rectorale.

A une heure de l'après-midi, Ho-Keng-Tcheng, mon palefrenier, m'amène ma gentille mule jaune, tandis que Che-lay-yong, en qualité de cuisinier, autant que de valet de chambre, serre la cafetière et la marmite dans mes amples paniers.

Tout le monde est prêt? — Oui, mon Père. — Et sur ce, Ling-sien-cheng, mon catéchiste, enfourche le mulet gris, tandis que Tsao-Ho, le préposé aux chèvres, me tend ma cravache; le vieux Yang-Chan-Ho, mon jardinier, esquisse sa dernière courbette, Tcha-cheng-ming, mon maître d'école, le sourire aux lèvres, recommande aux quelques élèves qui restent de ne pas perdre leur temps et, au retour du Père, d'être ferrés sur la doctrine comme de vieux théologiens. Enfin, nous voilà partis.

La route sera longue: la chaleur est accablante. Mais quelle délicieuse campagne à cette époque de l'année!

Les arbres viennent de reprendre leur robe verte; les fleurs qu'on nous dit sans parfum en Chine, m'embaument de toutes parts. On entend les tourterelles, le cou-cou, et le Hoa-mei (sorte de grive), à la tête mi-blanche, mi-grise. Les blés s'inclinent, comme dans nos plaines de Beauce. Vers sept heures, nous stoppons à Ting-kia-pou-leou.

Là, j'ai un centre de chrétiens nombreux, fervents et spécialement affectionnés aux Pères. Aussi, ce m'est toujours une joie de me retrouver au milieu d'eux.

Le Kong-souo, ou maison de prière commune, est au centre d'une vaste plaine, dominée à 50 lis de distance d'ici au moins, par la plus haute montagne de nos parages, du nom de Wan-Chan. Le marbre y abonde. Sur une colline voisine, il y a une célèbre pagode que j'ai visitée. J'y fus reçu avec honneur. J'offris quelque argent pour

payer le thé qui m'avait été gracieusement offert. On me répondit que ma présence était un honneur pour la pagode. Je subsumai : « qu'on s'était fendu le cœur pour moi ». On m'assura qu'on n'avait fait que ce qui était de stricte politesse. J'eus un sourire, le plus aimable qui me fût possible. On me reconduisit jusqu'à la porte en me priant de n'avancer qu'à petits pas ! J'élevai les mains à la hauteur du visage et je redescendis vers mes mules.

Le spectacle qu'on a de là est grandiose : ravin à droite, ravin à gauche ; des sapins de toute beauté couronnant le sommet de la colline, ombragent délicieusement le temple de Boudha ! Des écureuils jouent dans les arbres, s'abattent et luttent sur le toit jauni de la pagode. Des touffes d'asphodèles courent tout le long des allées : plusieurs étages de gazon précèdent les assises de la colline, escaliers de marbre brut que le ciseau du sculpteur n'a jamais touchés. Au bas de la colline, comme involontairement je retournai la tête. Vous le dirai-je ? je ne pensais à rien moins qu'à y venir un jour ériger un sanctuaire à Marie. Je prierais la divine Mère de commander au diable d'arracher une à une les pierres du vieil édifice et d'envoyer les anges tailler dans la montagne voisine les marbres les plus beaux pour en élever un temple, digne d'Elle et de son fils Jésus ! Qu'un clocher s'élèverait bien du milieu des sapins touffus qui dominant vallées et montagnes. Comme il serait doux d'entendre les cloches appeler de leur joyeux carillon les chrétiens par centaines, par milliers peut-être, à venir en ce temple adorer Jésus-Christ.

La Pentecôte, c'est encore le temps des Pâques dans mon district. Comme les distances sont considérables, vous comprendrez sans peine que les femmes aux petits pieds, ne puissent toutes venir le jour de Pâques dans l'église principale du district. Ma tâche en est facilitée.

Pas de vicaire ici ; donc une seule messe. Et les jours de grande fête, la messe est à 10 $\frac{1}{2}$ heures. Le sermon et la bénédiction mènent à 11 heures $\frac{1}{2}$ bien passées. Où placer le temps pour entendre 300 confessions, surtout lorsque la langue chinoise n'est pas votre langue maternelle ? Donc, généralement seules les dames de Koang-Tsuen et des environs viennent à l'église les jours de grandissimes fêtes, une soixantaine environ, en comptant les catéchumènes, tandis que le côté des hommes est comble. Pensez, ma paroisse possède 447 chrétiens et près de 600 catéchumènes, et il en vient tous les jours.

Après une nuit de repos, je suis heureux de me mettre à la disposition des gens de Ting-kia-pou-leou et de leur dire la sainte

messe. Puis me voici de nouveau en route vers Tsing-Tsao-Kai (le bourg de l'herbe verte). — Toute cette région est coupée de torrents. A l'époque des pluies, souvent ces torrents sont gonflés; dès lors le passage devient difficile. En la circonstance, je me demandais si je n'allais pas être contraint de laisser ma mule à mi-route pour monter dans le panier à salade. Le panier à salade (nommé ici panier aux reins) est un système de locomotion assez rapide dans nos contrées. C'est un long panier en jonc, où l'on s'étend comme dans un cercueil, la tête appuyée sur une couverture. Placé sur une civière, ce panier est porté par quatre hommes. Si vous tombez, vous en êtes quitte pour vous relever. Vous tombez de hauteur d'homme, car on vous charge sur les épaules comme en France, on charge les cercueils. Je n'eus pas besoin d'user du panier aux reins. Ma mule entra résolument dans l'eau. Son pied fin se garda de rencontrer les sables mouvants et, d'un bond vigoureux, elle atteignit la rive opposée. Le bourg de l'herbe verte était maintenant devant moi.

Au moment où l'on m'aperçut, des fusées et une décharge de pétards annoncèrent mon arrivée et une foule sympathique vint au-devant de moi! Quel changement! L'an dernier, mon prédécesseur était reçu plutôt avec méfiance. Son séjour dans le bourg, ses conversations avec les notables changèrent peu à peu les dispositions. Aujourd'hui, je récolte les fruits de ses labeurs! Honneur au vaillant P. Bousseau!

On m'accueille avec une bienveillance marquée. Les citadins sont là qui me regardent. Je salue, et l'on me salue; je souris, et on ne dédaigne pas de sourire. L'armée aussi est là, en la personne du garde-champêtre, gracieux au point qu'on ne pourrait souhaiter plus d'amabilité.

Il est trois heures. On vient me voir; on cause de la pluie et du beau temps, du Hiang-yeou (huile parfumée), et des pommes de terre, des navets et de la récolte du riz. Puis j'examine l'état de la chrétienté; je convoque tout le monde pour la messe du lendemain à 7 heures. Après quoi, chacun se retire.

Hélas, en Chine, comme en tout autre pays du monde, les jours se suivent et ne se ressemblent pas. Hier temps splendide. Mais la chaleur était trop forte. L'orage est venu avec des pluies torrentielles. Que seront les chemins et surtout les torrents!

Cependant la foule des catéchumènes se presse à la messe. Mon cuisinier dirige les prières. C'est un garçon très intelligent; il a fait de sérieuses études de chinois, et grillerait d'apprendre le français. Jadis il fut élève du P. Lémour à Ngan-King. Le Père voulait en faire un catéchiste. Mais le jeune homme, il a 18 ans, avait

une passion pour la cuisine; il quitta donc les caractères pour aller tenir la queue de la poêle.

Lorsque je fis ici mon premier catéchuménat, je lui commandai d'abandonner quelque peu la marmite et de m'aider à baragouiner du chinois. A nous deux nous fîmes bonne besogne.

Le sermon à Tsing-Tsao-Kai fut de circonstance: « 1° Vous êtes entrés dans la religion pour adorer Dieu, nullement pour honorer le Père; 2° Vous devez être des chrétiens, nullement des brasseurs d'affaires; 3° Vous serez de parfaits honnêtes gens, et non pas des Tsingpiquantains! »

Cependant le temps semblait sinon se remettre au beau, au moins en avoir fini avec les grosses averses. Il était près de 9 heures. Ma mule était toute joyeuse de se remettre en route. Tsing-kia-pouo-leou serait l'étape intermédiaire entre Kao-ho-pou. Donc, en avant!

Non, revenons plutôt en arrière; car voici un contre-ordre. Notre P. Ministre, le P. Lémour, habite Ngan-king, véritable centre d'affaires, d'où sa charité prête secours à ses voisins, soit qu'on aille le consulter, soit qu'il vienne lui-même. J'aurais besoin de l'entretenir d'un projet. Une difficulté avec les hommes du Cheng-Kong-Hoei, l'a empêché de faire son voyage projeté au lendemain de la Pentecôte. Quel jour se rendrait-il à Kong-Tcheng, où je serais heureux de le rencontrer? Je me posais cette question au moment de reprendre la route de Ting-kai-pouo-leou, quand m'arrive, à Tsing Tsao-Kai même, un message du P. Ministre. « Je vais à Tong-Tcheng; de là vers Kong-Tcheng. Voulez-vous venir me rejoindre dans la première des deux localités? je suis parti tel jour. » — De suite j'enfourche ma mule et me voilà avec toute mon escorte sur la route de Tong-Tcheng.

Il est neuf heures du matin. J'ai soixante lis à faire pour rencontrer le P. Ministre.

Tout à coup le ciel s'assombrit et en un clin d'œil une épouvantable averse nous saisit et nous baigne de la tête aux pieds. Après avoir fait vingt-cinq lis environ, nous atteignons enfin une auberge. Tant bien que mal, on se sèche, on mange, on cause chemin de fer et brouette avec des gens qui viennent du Tong-Tcheng. On interroge pour savoir si l'on pourra passer le fleuve; car pas un pont sur ces torrents; à la première grande pluie, il serait emporté par le flot. Point de bac non plus, sans doute il ne ferait pas ses frais, le fleuve étant guéable aux jours de beau temps. Avec mes deux mules, mon catéchiste et mon cuisinier, qui, tour à tour, se font porter par mon vieux mulet, je pars pour le torrent qui est à dix lis.

Mon porteur vient par derrière, ayant sur le dos, le pauvre ! dans les paniers : 1° ma caisse de messe ; 2° ma couverture et un oreiller, car il faut emporter son lit en route ; 3° ma batterie de cuisine, à savoir une cafetière, deux assiettes, un couteau, une fourchette et un morceau de pain ; 4° une paire de bas et une robe de rechange ; 5° enfin mon Lehmkuhl, en un volume. Le pauvre homme trempé a peine à nous suivre.

Nous arrivons à Koa-dze-Ho, localité assise sur le bord du torrent. Ma mule regarde l'eau déjà assez profonde. Je dis au catéchiste : « Avance avec le mulet ; la mule suivra. » Et nous descendons dans le fleuve. Après cinq ou six minutes, nous sommes sur la rive opposée. Mon cuisinier passe aussi sans encombre. Mais mon porteur, comment pourra-t-il s'en tirer ? Je veux l'attendre et l'aider. Mon catéchiste, qui est le dévouement même, s'y oppose. « Père, remontez en selle ; que le cuisinier prenne le mulet. Je vais attendre Ho-Keng-Tcheng (mon porteur) et nous ferons la route ensemble. »

Il est cinq heures. Nous piquons des deux, et, par une nuit noire, nous entrons vers les huit heures dans Tong-Tcheng. A dix heures seulement mon porteur paraît. Arrivé une demi-heure après nous sur les bords du torrent, il avait trouvé les eaux démesurément grossies ; et c'est avec peine qu'il avait pu atteindre la rive opposée. Encore une demi-heure, et le passage eût été impossible. Les bons anges nous ont protégés !

A peine avais-je franchi la porte de Tong-Tcheng, que d'instinct je me retournai vers mon cuisinier pour lui dire : Eh là, *Che-Lay-yong*, mon ami ; c'est une ville européenne, vieille de 800 années que celle-ci ! Ça n'est pas une cité de l'Empire du Milieu. — A quoi mon homme de répondre : « Cela se peut, mon Père ; moi je ne connais pas les royaumes d'occident... » — De fait à voir les remparts crénelés de Tong-Tcheng, on dirait d'une cité du Moyen-Age. Chaque maison a l'air d'une forteresse.

Jadis, et par jadis j'entends il y a trois ans à peine, Tong-Tcheng se croyait à l'abri de toute attaque. Ville aristocratique s'il en fut, boulevard des lettrés, elle se glorifiait d'avoir toujours été chinoise ; et ses habitants, les Gascons du pays, par leur prononciation aussi bien que par leur vantardise, disaient bien haut : « Nous autres, gens de Tong-Tcheng, nous n'avons pas un Européen dans nos murs ! »

Or, un diable d'occident se glissait souvent jusqu'aux remparts dans la nuit. Il cherchait un tout petit coin où s'abriter. Mais les mois succédaient aux mois, les années aux années... et les plus audacieux du Ngan-King-Fou hochaient la tête, disant : Jamais

nous ne pénétrerons dans Tong-Tcheng!... lorsqu'un jour, le sourire aux lèvres, prodiguant des saluts aux curieux, qui le regardaient passer sans comprendre, le R. P. Lémour, ministre de Ngan-King, sans coup férir, entra dans la cité, pour prendre possession d'un terrain qu'en son nom, Sou-lao-pin, le digne Sou-lao-pin, venait de lui acheter!

— Vous ne savez pas qui est Sou-lao-pin? — C'est dommage; vous y perdez la connaissance d'un brave homme, doublé d'un original de la meilleure espèce. Et c'est Sou-lao-pin, qui, par un tour de tiao-pisme (1), mit dedans ses compatriotes de la façon que voici. Il s'adresse un jour à l'un d'eux: « Ta bicoque m'irait, dit-il, avec le petit bout de la montagne qui est par derrière. J'en donne tant. » On débat le prix. A la fin: « tant », fait l'acheteur; « convenu », répond le vendeur. Quand soudain, un vieux Chinois, pris de scrupule, frappe un coup sur la table: « Cet homme nous a trahis! il achète au nom du T'ien-Tchou-Tang! » — Alors, Sou-lao-pin, sublime, se lève: pâle de colère, il va parler. — Il n'a pas eu le temps d'ouvrir la bouche, que tous les notables sont à ses pieds: Toei-pou-ki, Sou-lao-pin, toéi-pou-ki: — Nous t'avons offensé, Sou-lao-pin, nous t'avons offensé. — Sou-lao-pin, sans mot dire prend le pinceau qui passe de main en main, et chacun signe; il met le contrat dans sa poche, et, sans perdre une minute, pique droit vers Ngan-King et vient s'abattre rayonnant, dans la chambre du P. Lémour! —

Et c'est pourquoi, quelques jours plus tard, le P. Ministre de Ngan-King faisait son entrée dans la vieille cité, se rendait tout droit au tribunal du mandarin et revenait avec le grand homme prendre possession du local acquis par Sou-lao-pin, sans aucune réclamation des habitants.

Cependant, un point gênait le P. Lémour. Il avait bien une partie de la montagne; mais sans l'autre partie, impossible de faire grand et beau! Or, tandis qu'il songeait au moyen d'amener doucement le second propriétaire à lui vendre sa partie de colline, juste l'individu se présente à lui: « Père, achetez donc ma montagne. — Mais mon ami, achète donc la mienne; ça vaudrait mieux; je te la donne pour tant. Vois-tu, c'est pour rien. Qu'est-ce que tu veux que je fasse d'un bout de colline? au contraire, cela arrondira magnifiquement ton terrain... » Et là-dessus, le Père congédie notre homme. Le lendemain l'individu était de retour, faisant les plus pressantes instances. Et pour faire plaisir au bonhomme, le P. Lémour achetait... ce qu'il désirait depuis longtemps. Et quand aux vacances suivantes de Ou-Hou, il annonçait son acquisition aux Pères réunis, il était heu-

1. Tiao-pi, martre zibeline.

reux de constater que ce terrain était celui qui, bien des années auparavant, avait excité les convoitises de l'un d'eux, (le P. Twrdy alors missionnaire à Ngan-King). Avouez que la bonne Providence nous a servis à souhait, et remerciez-la avec nous !

Un jour et deux nuits passés dans Tong-Tcheng me reposèrent. Le lendemain, frais et dispos, par un beau soleil de fin de mai, nous remontions en selle, le P. Lémour et moi.

Après quatre ou cinq heures de marche, notre cortège atteint Kong-Tcheng. Si cette cité n'a pas le prestige littéraire de Tong-Tcheng, elle n'est pourtant pas sans renom.

Notre entrée y fut un véritable événement. Tout le monde est aux portes pour nous voir passer. Les devideurs de soie lèvent sur nous leur œil oblique, mais bienveillant; les grands-mères murmurent à l'oreille de leurs petits-enfants, qu'il ne faut pas pleurer, car c'est le T'ien-Tchou-Fang qui passe. Déjà le garde-champêtre, un grand dégingandé, pense à la somme rondelette qu'il va pouvoir récolter, car in petto, il a résolu d'ennuyer ces nouveaux venus; lesquels évidemment, craignant qu'on ne leur fasse le coup des protestants, lui glisseront la pièce... Disons tout de suite que le pauvre avait mal calculé. S'il a voulu ennuyer le T'ien-Tchou-Tang, mal lui en a pris: ce fut à ses dépens. Notre cortège est vraiment imposant. En tête, Lao-ling, qu'on appelle « grand corps. » Il porte les bagages du P. Ministre. A sa suite marche l'autre Lao-ling. Puis vient le P. Lémour. Mirabelle, sa grande mule noire, a comme toujours, le don d'attirer les regards et de faire l'admiration de tous. Le fait est, que c'est une bête superbe.

Après Mirabelle marche ma gentille mule; mais c'est un avorton en comparaison de Mirabelle. — Capricieuse vient en troisième rang, ainsi nommée parce qu'elle a cassé l'épaule de deux de ses cavaliers naguère, et que d'une ruade terrible, dans notre résidence même, elle a mis à deux doigts de la mort un Français qui l'admirait de trop près. Elle porte le catéchiste du P. Lémour. Elle est suivie de Jobard, mon vieux mulet. Encore une belle bête. Il a gagné le prix dans une course qu'on fit autrefois dans les plaines de Tsien-Chan. Il a sur son dos, mon catéchiste. Après quoi, vient Keng-Tcheng, mon porteur. Lay-yong, mon cuisinier, ferme la marche. Vous voyez que le cortège n'est pas banal du tout.

On refuse de nous recevoir chez nous. « Mes Pères, votre maison n'est pas suffisamment aménagée. Nous vous avons préparé un autre local pour aujourd'hui. » La plus belle, la plus neuve et la plus spacieuse maison de la ville était mise à notre disposition. Nous nous regardions étonnés. Mais combien plus grand encore fut notre

étonnement en voyant la foule affluer sympathique. Ce n'était pas le petit peuple seulement. L'aristocratie de la ville vint visiter le P. Lémour. Je n'imaginai pas, je l'avoue, le Chinois si simple, si affable et si plein de cordialité. Il y eut nombre de vieillards, de jeunes bacheliers, et des commerçants en vue. A 10 heures du soir ces braves gens étaient encore chez nous.

Vers sept heures, le P. Lémour ordonna à nos gens de réciter la prière du soir. C'était l'occasion de compter nos adeptes. Près de 200 étaient là réunis dans le préau. A la fin de la prière, le P. Ministre leur fit une instruction et leur donna des avis. Il leur expliqua ce que c'était qu'être chrétien. « Ici, ajouta-t-il, vous avez des protestants. Vous ne devez pas leur livrer bataille. S'il y a contestation, point de disputes entre vous; le Père est là qui jugera. Donc, qu'on se garde de toute querelle... ».

Le lendemain, vers 4 h. $\frac{1}{2}$, nous disions la messe. Malgré l'heure très matinale, plus de cinquante catéchumènes y assistèrent.

Encore au moment de partir, on nous renouvela avec instance le désir qu'on avait à Ta-Koan de voir les Pères aller visiter le pays. Déjà trois ou quatre fois la veille, on était venu presser le P. Ministre. Ce sont tous les marchands qui nous appellent là-bas. On ne veut pas des protestants. Mais Ta-Koan est à 60 lis de Kong-Tcheng. Force est de remettre à plus tard le voyage. Enfin, l'heure est venue de quitter ce bon peuple. Quatre militaires ont été donnés par le mandarin, qui, très aimablement, nous avait visités la veille. — Nos gens nous font passer dans toute la ville. On nous salue, on nous acclame. Et puis, ce sont les pétards qui éclatent. Adieu, braves gens! Adieu Kong-Tcheng; au revoir plutôt, car nous reviendrons.

— Eh bien! dis-je au P. Lémour, quand nous eûmes repris la grand'route; voilà une entrée et une sortie qui valent la réception faite au ministre protestant!

Et dire que c'est à lui que nous devons ce triomphe! N'est-ce pas que la Providence sait admirablement conduire tous les événements?

En union de prières, cher Père, votre très humble serviteur en
Notre-Seigneur.

H. TOSTEN, S. J.

Alerte à Ou-yuen. — (du P. Mouton)

« Hieou-ning, 20 octobre 1907.

Ou-yuen aurait pu, il n'y a de cela que quelques jours, passer un mauvais quart d'heure, Ou-yuen, c'est-à-dire la ville aussi bien que notre résidence. — Un grand brigand de renom avait réuni entre la ville de Lo-ping et celle de Ou-yuen une bande considérable de gens sans aveu. Il se borna d'abord à piller et à terroriser la campagne;

mais bientôt ses faciles succès le grisèrent et il marcha sur la sous-préfecture de Lo-ping. J'ai vu la lettre d'un des habitants: tous pris de panique, chargeaient ce qu'ils avaient de plus précieux sur les barques du port, ou l'emportaient au loin à dos d'homme. Ce que voyant, le petit mandarin militaire, pris à son tour d'une peur bleue, harangua le peuple: « Ne craignez pas, restez calmes, ne suis-je pas là avec mes braves! Je vais dès maintenant sortir au-devant de ces lâches brigands, les chercher; comptez sur moi. » — Ce discours crânement débité, faisait encore à l'intérieur de la ville le sujet de l'admiration générale, que le brave commandant, sorti par la porte menacée, faisait volte-face au bout de quelques pas et tournait la ville pour aller bien loin en arrière mettre à l'abri de tout danger lui et sa troupe. Heureusement pour la ville de Lo-ping, qu'au moment où les brigands entraient tumultueusement par une porte, un brave capitaine suivi de 80 soldats pénétrait par une autre, attendait de pied ferme les brigands, dirigeait contre eux plusieurs salves de ses fusils à tir rapide, qui en couchèrent immédiatement plusieurs dizaines sur le terrain. Les autres, venus pour piller et non pour être plumés, se sauvèrent à toutes jambes. Leur chef de bande, tombé aux mains du mandarin, a été décapité et la tête reste exposée aux portes de la cité. Cela paraît donc fini. »

De Chang-Hai à Ou-yuen. — (*du P. J. de Lapparent à sa famille.*)

Che-tai, octobre 1907. 7 h. soir.

Enfin, j'ai des loisirs pour écrire un peu plus longuement. Je ne puis pas dire que je suis arrivé à bon port, car je suis encore loin d'être arrivé. Il y aura demain huit jours que j'ai quitté T'ou-sé-wé, et il va me falloir encore au moins sept ou huit jours. Mais enfin, grâce aux saints Anges, tout s'est fort bien passé jusqu'ici. Je viens d'arriver à Che-tai, (cf. notre carte, au milieu du carré formé par 115. 116 long. 30. 31 lat.), ce soir à 6.30.

Départ de T'ou-sé-wé le jeudi, 3 octobre, dans l'après-midi, avec tous mes bagages. Que de bagages! On a beau simplifier et emporter le moins possible, il faut bien cependant du linge et toutes les robes pour toutes les saisons, et les ornements d'église, la chapelle portative, et le lit portatif, et les bâtonnets tout neufs, et le bréviaire et quelques livres et notes et ce papier à lettre, et de la quinine, du bismuth, etc., etc.; enfin, cela fait dix colis, petits ou grands, dont quatre belles caisses en peau, fermant avec des cadenas chinois, très originaux. Partout j'ai fait coller mon nom et mon adresse: « Kong, vieux grand-père, au temple du Seigneur du ciel, sous-préfecture de Ou-yuen. » — J'arrive à Chang-hai, vers

4 h. 30 pour voir le R. P. Provincial, qui vient de débarquer du Transsibérien le même jour, et le bon P. Tournade.

Après le dîner, à 8 heures du soir, on me conduit au bateau, magnifique steamer, appartenant à des marchands chinois, mais dont tous les officiers — sauf le commissaire — sont anglais. Il faut aller en première, les autres classes étant trop peu convenables, mais ces premières sont archiconfortables; vastes cabines (à deux lits, mais j'étais seul passager), bains, électricité, cinq repas par jour, cuisine anglaise. Le commandant, le « premier officier », et le premier mécanicien prennent leurs repas avec les passagers de première.

Le steamer part dans la nuit du jeudi au vendredi, il s'engage dans le Fleuve Bleu qu'il va remonter jusqu'à Han-Keou, mais je n'irai pas si loin, je m'arrêterai après 325 milles, au petit port de Ta-t'ong. Le Fleuve Bleu est majestueux, immense, c'est dix fois la Loire au moins. Le baromètre est très bas, il pleut très fort; il y a un coup de vent, mais ce n'est pas dangereux dans ces parages. Le samedi à 1 heure de l'après-midi, on s'arrête devant Nankin. Le commandant m'avait dit: « Vous n'aurez pas le temps d'aller à la ville, c'est trop loin, nous repartons de suite. » Mais je vois le premier mécanicien aller à terre, il me dit: « Nous nous arrêtons trois heures, vous avez tout le temps, » *plenty time!* Alors j'en profite, je franchis la passerelle qui nous relie au quai, et je prends un pousse-pousse en lui disant de me conduire au temple du Seigneur du ciel. Il faut pour cela entrer dans la ville fortifiée: immense ville entourée de hautes murailles (35 kilomètres de tour si je me rappelle bien, mais je n'ai pas mes livres pour vérifier); on passe sous une grande porte, voûtée, assez imposante; une fois *intra muros*, on n'est pas plus avancé qu'avant, pas de maisons, pas d'habitants, pas de rues, il y a seulement une très bonne route bien entretenue et bordée de saules qui passe au milieu de champs cultivés; il y a tout de même quelques maisons de loin en loin, ce sont des fermes, et puis il y a le consulat d'Allemagne. On ne se croirait pas dans une grande ville; c'est que tout cela a été dévasté et rasé par les rebelles « T'ai-ping » il y a 50 ans. Il y a encore une ville vraie et avec beaucoup d'habitants, mais pas du côté où j'allais. Enfin après une heure presque entière de trot, mon Nankinois m'arrête devant la mission; juste le temps de faire une courte visite au Saint-Sacrement, de dire bonjour au prêtre chinois qui garde la maison, et je remonte en pousse-pousse, car j'étais inquiet.

Après deux heures en tout d'absence, j'arrive au bateau, mais il était temps; la sirène hurlait, la passerelle était déjà retirée. Heureusement, le bateau touchait presque le quai: je saute par un vaste

sabord ouvert dans la cale aux marchandises et je ne félicite pas le chef mécanicien sur l'exactitude de ses renseignements. Lui-même n'avait pas cru à son *plenty time*, et était rentré bien avant moi, après avoir fait seulement un tour sur les murailles.

Dimanche, 6 octobre, arrivée à 'Ta-t'ong. Je débarque avec mes dix colis sur un ponton, vers 10 heures 30 du matin. L'homme qui devait venir au-devant de moi n'y était pas. Que faire là tout seul? Je parle avec les gens du ponton, et on me répond. Mais ici ce n'est plus le même langage qu'à Chang-Hai, c'est un autre patois local. Je n'ai pas de peine à me faire comprendre, car il suffit de parler le « mandarin » classique, ils saisissent suffisamment ou ils devinent; mais j'en ai à comprendre leurs réponses, car par exemple pour dire « boire du thé » ils disent *tché h'a*, tandis qu'à Chang-Hai c'était *K'ieuh zouo* et qu'en vrai langage mandarin c'est *tché t'châ* — et cependant ce sont les mêmes caractères — et ainsi du reste. Enfin après une heure d'attente, je me décide à aller chercher mon homme. Par bonheur, il y avait un pousse-pousse dans ce pays perdu, et il suffit de lui dire: « Temple du Seigneur du ciel »; il comprend et me conduit à travers un dédale de rues à l'église catholique. Le Père n'y était pas, mais le portier y était; c'était mon homme, il m'attendait là pendant que je l'attendais là-bas. Il me donne du thé et je ne sais quelle pâte et je ne sais quelle viande, puis nous prenons une barque pour retourner au ponton chercher mes dix colis, que j'avais confiés à la garde des saints Anges. Après une heure de vent debout, on arrive au ponton: plus rien, les gens du ponton prennent des airs désespérés et je croyais qu'on m'avait volé; mais non, c'est qu'ils avaient deviné mon désir et m'avaient envoyé cela par des coolies; en effet, en revenant à l'église, nous retrouvons tout mon bien dans la cour. Là-dessus la nuit tombe et je couche dans la chambre qui est là à la disposition des Pères de passage.

Le lendemain lundi, un petit jeune homme, d'une bonne famille chrétienne, vient me servir la messe; puis départ en barque pour Ts'ing-yang. — Vent violent; on entre dans la région des montagnes, la rivière est torrentueuse et il y a de fortes rafales qui ne nous font pas chavirer, mais j'ai eu bien peur à un moment, les deux bateliers n'ont eu que le temps d'amener rapidement leur voile et nous avons été nous heurter contre la rive; heureusement il n'y avait pas de roc en cet endroit, c'était une prairie. Mais voici la saison sèche qui commence, l'eau diminue dans toutes les rivières, il n'y a plus assez d'eau pour arriver jusqu'à Ts'ing-yang. Il faut s'arrêter dix kilomètres avant, et charger les malles sur des brouettes, et puis en route à pied.

A Ts'ing-yang, beau petit centre chrétien, je trouve un Père qui m'accueille fraternellement et organise tout pour les jours suivants. Il faut trouver un conducteur, des porteurs; ma chambre est envahie par des portefaix qui regardent mes bagages et choisissent chacun ce qu'il croit le moins lourd; ils déposent leur bâton — et même leurs souliers de paille — signe de prise de possession sur les colis choisis. Chacun portera deux colis, à cheval sur son épaule, aux deux bouts d'un bâton. Il ne faut pas que ce soit trop lourd, car les sentiers ne sont pas commodes dans la montagne. Ils font la moue devant les deux plus grandes caisses de peau, ils les soupèsent, ils parlent beaucoup, ils se consultent, ils discutent avec le catéchiste. Conclusion: il faut les vider à moitié. Alors on me procure deux paniers à riz dans lesquels je dépose une partie de mes pauvres hardes; on coud un drap par-dessus; et ils sont contents, cela fera un porteur de plus. Pas moyen de partir dès le lendemain; tous ces pourparlers sont trop longs; d'ailleurs il pleut. Je profite du temps libre pour visiter le *catéchuménat*: justement cela fonctionnait en ce moment. C'est frappant de voir tous ces hommes, des hommes mûrs de 40 ou 50 ans, de grands jeunes gens de 20 ou 25 ans, assis sur les bancs d'école pour apprendre les prières, puis écoutant les sermons du Père ou les instructions du catéchiste qui m'a paru remarquablement doué pour cela. C'est plus que frappant, c'est touchant de penser qu'enfin ces hommes, après avoir fait preuve de persévérance et subi plusieurs périodes d'instruction, seront enfin baptisés, enfants de Dieu et de l'Eglise comme toi et moi.

Enfin donc ce matin mercredi 9 octobre, j'ai quitté Ts'ing-yang et attaqué le montage avec une chaise à porteurs, des porteurs de bagages et comme conducteur un chrétien dont le langage est très facile à comprendre. C'est beaucoup plus beau que je ne l'aurais cru, cette petite route; ce sont de vraies montagnes, à la cime perdue dans les nuages, ou avec des nuages à mi-côte; des torrents, des précipices; il y a notamment un col appelé « la gueule du dragon » où l'effet est assez grandiose. Le paysage n'est gâté que par des pagodins ou petits temples minuscules en l'honneur des génies diaboliques. Je voudrais déjà pouvoir remplacer tout cela par des Madones et des Calvaires, ce serait plus consolant que cette religion païenne toute de crainte. Patience! — Et à la nuit tombante on était à Che-tai, horrible petite sous-préfecture qui n'a de bien que son église catholique et son petit centre de chrétiens. Le prêtre chinois qui en est chargé est absent, dans une autre chrétienté; mais les gardiens m'ont reconnu — sans me connaître — et je me sens chez moi, comme tout chrétien qui rencontre une église. C'est la partie

la plus rude du voyage qui va commencer demain, la montagne plus haute; pas d'église sur ma route; la perspective de l'auberge avec tous ses inconvénients plus ou moins répugnants ne me sourit pas du tout au point de vue sybaritique, mais je suis bien heureux de pouvoir souffrir et « manger un peu de misère » comme le font tant d'autres missionnaires pour l'amour de Dieu. Je ne t'oublie pas et je prie pour toi pendant ces longues heures de loisir forcé, où l'on est si heureux de pouvoir prier tout à son aise, en bateau, ou en palanquin, ou à pied, dans les bras de la Providence, débarrassé du souci des occupations ordinaires. Bonsoir. A bientôt la suite; mon conducteur vient m'annoncer qu'on ne peut pas trouver de porteurs pour demain. Je m'y attendais. Les gens ne sont pas fâchés de flâner un peu; il n'y a qu'à en prendre son parti et je lui répons: « Vieux (terme de demi-politesse), si ce n'est pas demain, ce sera après-demain. Reposez-vous. Vous avez dépensé votre cœur pour moi. »

Ou-yuen, 20 octobre 1907.

Enfin, *Deo gratias*, me voici arrivé depuis avant-hier à Ou-yuen, et je t'écris avec l'encre de ce bon P. de Barrau. Etant parti de Marseille le 21 septembre 1902, il m'a donc fallu cinq ans et deux mois de voyage pour être enfin missionnaire en vraie Chine. Je ne regrette pas la longue étape de T'ou-sé-wé, elle était voulue par la Providence; mais que d'actions de grâces maintenant pour l'arrivée à l'étape définitive!

Je suis donc arrivé ici avant-hier *vendredi* 18 octobre, fête de saint Luc, évangéliste et martyr; jour pas mal choisi, mais c'est encore la Providence qui l'a choisi pour moi, je croyais arriver plus vite de Chang-Hai ici...

Le jeudi 10 octobre s'est passé dans la petite ville de Che-tai à chercher des porteurs; dans la soirée, j'ai vu arriver avec mon catéchiste, un domestique, un cheval et une mule qui allaient et venaient depuis un mois pour tâcher de me trouver. C'étaient l'infanterie et la cavalerie du P. de Barrau. Mais ayant déjà mon carrosse retenu pour jusqu'à Hicou-ning, je me suis contenté de mettre ma valise sur le dos de la mule, le catéchiste à cheval, le domestique à pied portant sur l'épaule un bâton de porteur d'eau, avec un gros colis à chaque bout — les deux colis ne pesant guère moins de cent livres, et moi dans une chaise avec deux porteurs, dont l'un, très bavard, cause tout le temps avec le second qui, plus contemplatif, ne répond à chaque phrase que par un grognement inarticulé; c'est ainsi que nous levons l'ancre de Che-tai le vendredi matin, 11 octobre, après la sainte messe.

Quel magnifique pays ! On est entouré de montagnes de tous côtés. Je me croyais en Corse. Je ne suis pas resté longtemps en chaise, je marchais devant en disant mon rosaire (c'est le mois ou jamais) ou en méditant. De temps à autre, les porteurs, pour la face, m'appelaient et m'invitaient à monter, mais ils n'étaient pas fâchés du tout de mon refus. Eux s'arrêtaient presque toutes les heures, lorsqu'ils passaient dans une auberge. Je dis *dans* et non pas *devant*, car dans cette contrée les routes traversent les auberges, l'auberge a son toit à cheval au-dessus de la route. D'ailleurs, par route il faut entendre un sentier où deux hommes ne peuvent marcher de front. Sentier assez bien entretenu par endroits, très mauvais ailleurs ; ce sont toujours des dalles de pierre, ou des marches quand il faut escalader les montagnes ; mais quelquefois ce ne sont que de mauvais pavés glissants, disjoints, des escaliers vertigineux aux marches inégales... Je ne suis pas tombé une seule fois, mais mon bon Ange seul pourrait dire combien de fois il m'a retenu dans mes glissades sur des schistes humides ou sur des granites trop polis. Il y a heureusement toute une région pavée en grès où on a le pas plus assuré.

Enfin ce vendredi, 11 octobre, après trente kilomètres, on arrive à 5 heures du soir devant une misérable auberge, au pied d'un col trop élevé pour qu'on puisse le franchir avant la nuit. Il faut donc gîter là. Que dire de ces fameuses auberges ? Cela dépasse tout ce que j'avais pu imaginer de désagréable et les descriptions que j'en avais lues çà et là sont au-dessous de la vérité, je n'essaierai donc pas de t'en parler. Heureusement qu'on ne voyage pas pour son plaisir.

Samedi 12, le porteur bavard est malade, il me fait signe qu'il a mal à la gorge ; je le crois sans peine ! Quant au grogneur, c'est un fumeur d'opium ; il nous met en retard le matin pour le départ, parce qu'il n'en finit pas de fumer sa mauvaise drogue. Je monte en chaise de temps en temps pendant la route pour me reposer de l'auberge et dormir. Le fumeur a déposé sa petite lampe à opium dans la chaise à côté de l'endroit où je mets mon coude droit, rien, rien à faire, hélas ! — Les chiens sont plus sympathiques qu'aux environs de Chang-Hai ; en plusieurs jours, un seul a aboyé sur mon passage, et cependant ils sont nombreux. Il n'y a qu'aux environs de Ou-yuen qu'ils sont redevenus aboyeurs. Après quarante kilomètres, nuit à l'auberge. Nuit blanche et noire à cause d'une lampe fumeuse qui me couvre de suie.

Dimanche, 13 octobre 1907. — Un coup de collier, il faut faire cinquante kilomètres pour arriver ce soir ; les porteurs y mettent de la bonne volonté. Par ici, on rencontre des femmes qui portent

les fardeaux aux deux bouts d'un bâton sur leurs épaules, comme les hommes. J'en ai même vu portant une chaise dans laquelle était une autre femme. C'est quelquefois une redevance due par des familles esclaves. Enfin, à la nuit, au lieu d'une auberge, j'arrive dans une bonne maison européenne, on parle français: « Ah! vous voilà, cher Père de L.! » et il y a une église avec le Saint-Sacrement: c'est Hieou-ning, où réside le P. Mouton, supérieur de la section à laquelle j'appartiens. Reposons-nous en famille.

Lundi 14 et mardi 15, repos actif, je tâche de me mettre au courant de mille petits détails auprès du P. Mouton qui connaît bien le pays (trente ans de Chine); c'est un missionnaire actif, ferme et bon, on l'aime bien. La nuit suivante, grand tapage: c'est un voisin de trente kilomètres qui arrive en mule, au clair de la lune, après s'être fait ouvrir les portes de la ville (on est venu lui demander un pourboire le lendemain), c'est le célèbre P. Debesse, célèbre par ses dictionnaires de poche français-chinois et chinois-français; je désirais le connaître à cause de cette célébrité et j'avais à lui parler parce qu'il a passé quelques semaines à Ou-yuen ce printemps pendant la maladie du P. de Barrau; il pourrait donc me donner quelques renseignements, et il a vingt-cinq ans de Chine. Homme modeste et charitable.

Mercredi 16. — En route de nouveau. Cette fois, plus de chaise. Ce sera à mule — ou à pied, car l'équitation me brise les jambes, et au bout d'une heure quand je veux descendre, je suis tellement ankylosé qu'il n'y a plus moyen de passer la jambe droite par-dessus la croupe de la mule. Il faut que le catéchiste m'aide. Ainsi les jours suivants. Très bonne mule d'ailleurs, courageuse et qui ne bronche pas dans ces escaliers vertigineux où je n'ose pas regarder le chemin ni le ravin qui est au-dessous. — Après vingt-cinq kilomètres, on prend gîte chez un catéchumène qui vend je ne sais quoi, du riz, je crois? Il faisait si noir que je n'y ai rien vu. C'était d'ailleurs préférable à une auberge.

Jeudi 17. — Cela approche! Quarante kilomètres, puis nous recevrons l'hospitalité chez un riche catéchumène. Là, c'est très convenable et j'ai pu y dire ma messe le lendemain matin avant le départ.

Vendredi 18. — Enfin! Trente-cinq kilomètres, et c'est fini. La chaleur augmente à mesure qu'on va plus au sud. On entend encore quelques cigales et on voit encore des gens qui ont leur éventail à la main. Par une petite pluie fine et chaude, j'entrevois, au sortir d'un défilé boisé, ma petite sous-préfecture de Ou-yuen, perchée sur une toute petite colline au-dessus d'un torrent, entourée

de murs comme toutes les sous-préfectures, et le monument le plus en vue, c'est la belle église neuve, blanche, dédiée à S. Joseph, dont on voit de loin, le transept et les deux tours. On franchit les murailles, on les longe quelque temps, puis on arrive à la porte au-dessus de laquelle sont écrits élégamment les trois caractères : Ciel-Seigneur-Temple, c'est-à-dire Temple du Seigneur du Ciel. Nous-y voilà donc ! Bonjour à nos gens, au portier, au cuisinier, à deux ou trois écoliers restés pendant les trop longues vacances ; vite à la chapelle où demain Notre-Seigneur viendra résider de nouveau ; action de grâces. Puis visite de la maison bâtie, comme l'église, par l'industrie active du P. de Barrau. Installons-nous et soufflons un peu.

Quand j'y pense ! quinze jours pour venir de Chang-Hai, alors qu'en chemin de fer on mettrait à peine sept heures ! Et là-dessus j'ai eu quatre jours sans messe ! Il faut que l'amour soit fort pour vous faire faire tout cela joyeusement !

Ou-yuen, 27 octobre 1907.

Me voici bien installé dans ma petite cure de campagne, dans mon petit L... — car Ou-yuen ressemble un peu à la paroisse de notre campagne, si l'on regarde le nombre des fidèles et l'isolement ; mais pour tout le reste, il y a de bien grandes différences. D'abord si j'étais à L..., je n'aurais, même avec beaucoup de zèle, pas énormément de besogne avec mes fidèles et je n'aurais pas d'infidèles à relancer. Ici au contraire, les fidèles sont fervents ; dès le lendemain de mon arrivée, sur le petit nombre de chrétiens de Ou-yuen même, onze confessions et communions, et cependant ils auraient pu se réserver pour la Toussaint, qui n'est pas loin. Ensuite ils sont disséminés, il y a en plus de Ou-yuen même un petit groupement à Tong-men (50 kilomètres d'ici), où il me faudra bien aller, je pense, environ une fois par mois ; un autre groupement à quinze kilomètres, il faudra bien aussi les visiter tous les mois ; et chaque fois ce sera 3 ou 4 jours d'absence et de chevauchée à mule.

Ici même, il y a l'école des garçons, l'école des filles ; peu d'écoliers et d'écolières ; mais qu'ils soient 20 ou 200, il faudra bien néanmoins faire le catéchisme tous les jours à chaque catégorie, et même 2 fois par jour si possible, comme le fait mon plus proche voisin (100 kilom.) le P. Mouton. De plus, l'école des filles tombe en ruines ; c'est un vieux bâtiment qui remonte à la dynastie des *Ming* (1368-1644), à ce qu'on m'assure ; il faut le reconstruire d'urgence. En France, le conseil municipal s'en chargerait, ou un comité de pères de famille : ici c'est moi qui suis le conseil municipal et le comité de pères de famille.

Voilà pour les fidèles. Pour les infidèles, il y en a 500.000 dans ma circonscription. Voilà de l'ouvrage. Sans même qu'il y ait besoin de courir après tous ceux-là, il y en a un grand nombre qui ont donné leur nom comme catéchumènes. Alors il faut les connaître, les faire venir, les instruire, les pousser jusqu'au baptême et ne pas les abandonner après.

Donc, ce n'est pas L... D'ailleurs L... n'est qu'une commune, tandis que Ou-yuen est une sous-préfecture — bien morte il est vrai — peu de commerce local sauf celui du thé, les hommes vont faire du commerce (banques, etc...) dans les pays voisins. La ville a été à moitié détruite, comme Nan-kin, par les *T'ai-p'ing*, il y a 50 ans; d'ailleurs elle n'a jamais dû être bien grande, si j'en juge par ses murailles dont on peut faire le tour d'un coup d'œil du haut de mon premier étage (car j'ai un premier étage, d'où l'on a une vue magnifique: le torrent qui rappelle le Gave de Lourdes, un cirque de montagnes...). Mais enfin, « dans ma sous, — dans ma sous, — dans ma sous-préfecture » comme le chantait Desroseaux, si petite qu'elle soit, il y a des mandarins, tout un état-major de fonctionnaires. Il s'agit d'être poli avec ses concitoyens d'adoption; je suis donc allé faire visite, comme nouvel arrivant, aux mandarins mes collègues. Tenue de circonstance: bottes, robe de soie bleu-clair à ramages, grand manteau de soie bleu de ciel foncé, col de velours bleu, chapeau noir et rouge (pour plus de détails, voir l'ouvrage sur la *Politesse Chinoise*, Variété sinologique, n° 25, Paris, Savaète, rue des Saints-Pères, 76). Mais attention à ne pas faire une grosse faute dès le début: mon catéchiste qui présidait à ma toilette, et qui cependant m'a l'air avisé et débrouillard, allait me coiffer du chapeau d'été, blanc et rouge, en paille, lorsque j'eus l'idée de lui demander si le passage au chapeau d'hiver n'était pas affiché. Chaque année, à une époque variable, je ne sais plus quel fonctionnaire détermine le port du chapeau d'hiver, puis, 6 mois environ après, le chapeau d'été. Le catéchiste envoie aux informations; en effet, on avait « changé » de chapeau. J'aurais eu du succès avec ma tenue hors de saison! Enfin je m'introduis dans une magnifique chaise à porteurs; quatre hommes pour la porter; en avant, un domestique loué pour la circonstance et portant aussi un chapeau de cérémonie (d'hiver!); il tient à la main un monstrueux portefeuille en cuir qui contient mes cartes de visite. Sur les cartes, couleur rouge-pêche, (c'est-à-dire rose), il y a mon nom, mon prénom, et au dos ces mots: « Je viens vous visiter et laisser mon nom, je ne viens pas pour autre chose ». Et en route pour le ya-men, en disant mon chapelet pour les mandarins et leurs administrés. De-

vine, si tu veux, le reste de l'histoire, ou bien je te l'écrirai la prochaine fois.

Ou-yuen, 30 novembre 1907.

Je viens de faire le tour de ma petite mission, en allant jusqu'à Tong-men, sur les confins du Kiang-si, à 100 lis d'ici; ce qui fait au moins 50 kilomètres. On compte ordinairement 1 li 600 mètres; moi, pour ne pas exagérer, je compte seulement 1 li 500 mètres, mais je crois bien que j'exagère en moins, et que d'ici à Tong-men il y a bien 60 kilomètres, car j'ai mis 12 heures et demie à faire le chemin, et sans lambiner; arrêt, 40 minutes en tout, pas plus. Le reste du temps, nous faisons bien 5 kilom. à l'heure, au pas de nos bêtes. J'étais sur une mule, le catéchiste sur un cheval. On va toujours au pas; on ne trotte jamais. D'ailleurs, j'ai préféré marcher devant presque toute la journée, sous mon parapluie, car la pluie a commencé à moitié route. Vers 6 heures du soir, la nuit vient; encore au moins 6 kilomètres, je renonce à marcher sur ces dalles glissantes ou absentes, et je monte sur la mule, avec une selle trempée comme une éponge. Je crie au catéchiste qui suivait derrière: « vous savez, je n'y vois plus goutte! » Il me répond: « Cela ne fait rien, la mule connaît le chemin. » Mais au bout de 10 minutes la mule s'arrête; il faisait noir comme dans un four; elle avait peur de se jeter dans le ravin. Ah! c'est comme cela qu'elle connaît le chemin? Mon catéchiste n'a plus la face. Mais heureusement il est intelligent et débrouillard; il avait prévu le cas, il allume tout à coup un rat-de-cave qu'il avait fabriqué la veille avec de la cire; heureusement pour lui, la pluie cesse et il n'y a pas de vent, la mule se remet hardiment en route et rend ainsi la face au catéchiste. Nous marchions à travers tous les obstacles, les trous, les dalles branlantes, les escaliers, les changements de direction; moi, je fermais les yeux, cela ne m'aurait avancé à rien de les ouvrir dans cette obscurité. Je n'ai vu la route qu'au retour, en plein jour; elle n'est pas belle à voir, nos bons Anges ont dû nous aider à faire cela de nuit. En arrivant à Tong-men, nous trouvons ce petit village, si calme habituellement, encombré de soldats; les auberges sont pleines, comme un village de France un jour de grandes manœuvres. C'est qu'il y a des brigands sur la frontière, on a envoyé ici un détachement de 100 hommes.

Tong-men, 31 décembre 1907.

Je t'écris de Tong-men pour clôturer l'année, avec des débris de papier à lettre et un fond d'encrier: à Tong-men il n'y a rien en fait de mobilier et je ne comptais pas y être aujourd'hui mardi 31

décembre 1907, mais les circonstances et la pluie, où il faut bien voir la volonté de Dieu, me forcent d'y séjourner. Avant-hier, dimanche, vers 10 heures du matin, je venais de faire le catéchisme aux catéchumènes et j'en préparais un autre, dans ma chambre à Ou-yuen, quand un exprès arrive de Tong-men, me demandant d'aller donner les derniers sacrements à une malade. Dans ces cas-là, il faut se mettre en route de suite et abandonner tout le reste; en voilà pour trois jours au moins. Et les catéchumènes que je devais baptiser? et l'école à surveiller? et la construction de l'école des filles? et les chrétiens de Se-k'ou que je devais aller visiter? et tous les petits projets? tout cela remis à plus tard; il faut savoir vouloir et dévouloir. Donc en route; on va chercher la mule qui était au vert de l'autre côté du Gave, on met dans deux paniers une couverture et les objets nécessaires, et on part par un beau soleil et un temps pas trop froid pour cette longue étape de 60 kilom. — car c'est décidément bien 60 et non 50. Au bout de 2 heures, halte de quelques minutes dans la maison d'un chrétien, qui, très hospitalier, envoie immédiatement commander un bon dîner au restaurant du bourg, mais nous refusons le dîner, il s'agit d'arriver au plus tôt. Vers 5 heures et demie, du soir, nous ne sommes qu'à moitié route, voilà la nuit, il n'y aura pas de lune, il faut s'arrêter au premier village que l'on rencontre; mais les auberges sont pleines, pas de place; nous passons encore quelques lis plus loin, enfin il se trouve une auberge avec un de ces réduits en planches qu'ils appellent « chambres », où il y a juste la place de mettre une couverture sur deux tréteaux, et d'improviser une table au moyen d'une porte trouvée je ne sais où et mise horizontalement. Le pays est riche: on trouve, pour le souper, des œufs et du fromage de haricots, sorte de pâte blanchâtre, qui a goût de plâtre; il y a aussi du vrai thé; car, quoique nous soyons dans une région où l'on cultive le thé, il y a des auberges si pauvres que l'on n'y trouve pas de feuilles de thé, seulement de la poussière de feuilles mise dans l'eau bouillante. Après le souper, on essaie de dormir, mais nous nous étions échoués dans un tripot, il y avait des joueurs dans une salle voisine, on entendait le bruit harmonieux des dés et des sapèques. Cela n'a cessé qu'à 4 heures du matin, au moment de notre départ. Nous comptions repartir plus tôt, car il devait y avoir de la lune après minuit, j'avais dit la messe à 1 heure dans la « chambre » transformée sommairement en chapelle; mais les nuages rendaient le ciel si obscur que nous n'avons osé partir qu'à 4 heures, munis d'une lanterne. Que de trous, que d'escaliers! mais on finit par n'y plus faire attention. J'allais à pied pres-

que tout le temps, je n'ai bronché qu'une fois où il fal'ait descendre une marche que je n'avais pas vue; simplement l'impression désagréable de quelqu'un qui met le pied dans le vide. Enfin vers 10 heures $\frac{1}{2}$ du matin, après avoir pour me restaurer pris une tasse de poussière de thé — sans passoire — nous arrivons à Tong-men.

— « Est-elle morte? — Non, elle a sa conscience. » C'est une vieille chrétienne et une bonne chrétienne; je vais aussitôt la confesser et la préparer à l'Extrême-Onction, ce qui se fait ici sans fausse délicatesse et sans peur « d'effrayer le malade ». — « L'Extrême-Onction, n'est-ce pas? — Oh! oui, mon Père, je veux bien. » — Après la cérémonie de l'Extrême-Onction nous convenons que je resterai jusqu'au lendemain 31 décembre pour dire la messe et lui porter le Viatique, et que je repartirai aussitôt, car il y a tant à faire à Ou-yuen. Les chrétiens d'ici me demandent de rester un jour de plus pour faire avec eux la fête de la Circoncision, 1^{er} janvier; pas moyen, il faut que je reparte. Ce matin donc, dès 3 heures branle-bas, messe, Viatique: mais voilà la pluie qui commence et qui semble vouloir durer toute la journée, malgré le proverbe: « Pluie du matin, va ton chemin »; faire 60 kilomètres ainsi, avec des habits ouatés qui ne pourront pas sécher, faire mouiller mon porteur et mon guide, priver les chrétiens de cette fête à laquelle ils ont l'habitude de se confesser et de communier... allons, restons jusqu'à demain; Ou-yuen attendra, on fêtera à Ou-yuen le 1^{er} vendredi du mois, deux jours après. Je pense que c'est ainsi la volonté de Dieu et je me résigne.

10 heures du matin. — La pluie a cessé, pour que le proverbe ait raison; elle a tombé suffisamment pour me forcer à faire acte de souplesse; mais c'est bien convenu que demain, quelque temps qu'il fasse, je pars aussitôt après la messe solennelle. Ce sera tard, je ne pourrai pas arriver en un jour, encore une nuit d'auberge. Si on peut arriver jusque chez le chrétien hospitalier, ce sera bien, on pourra dire la messe dans sa maison, cela lui fera grand plaisir. — C'est un homme à part, que ce chrétien très à l'aise, presque riche, payant des déjeuners ou dîners de première classe, quand le Père s'arrête chez lui, puis le faisant reconduire en chaise à porteurs; il a des ancêtres; on voit sur le bord du chemin un magnifique arc de triomphe en pierre sculptée, à trois étages, érigé en mémoire d'une de ses aïeules, païenne, qui, devenue veuve, ne s'était pas remariée. Mais il a un caractère d'enfant, il est insupportable quand il vient dans ma chambre, il veut tout voir et même tout avoir. L'autre jour, en me parlant, il saisit un vieux crayon bleu et rouge laissé par le P. de Barrau; je crois que c'est pour écrire un

caractère et me faire comprendre ainsi un mot que je ne comprenais pas bien, alors je lui tends une feuille de papier. Mais non, il me dit qu'il voudrait bien ce crayon pour lui et j'ai dû lui permettre de le mettre dans sa poche. Il a d'ailleurs remercié avec force marques de respect. Très zélé, il vient de faire 45 kilomètres à pied, quoique ayant mal à une jambe, pour aller baptiser un païen qu'on disait moribond et qui, fort bien portant, l'a fort mal reçu. Voilà le papier fini, juste la place de t'embrasser. Bonjour à tous.

J. de LAPPARENT.

Mouvement révolutionnaire. — (*du P. G. Gibert.*)

Ou-hou, 27 août 1907.

« ... Vous avez sans doute appris par les journaux un grave événement qui s'est passé à Ngan-k'ing, capitale de notre province du Ngan-hoei, au commencement de juillet. Si non, je vous le signale pour l'importance qu'il prend comme présage.

Un mandarin, placé à la tête d'une de ces écoles militaires, où fourmillent les Chinois de la jeune Chine, retour du Japon, et rêvant de la gloire des voisins, — durant un exercice de tir officiel, — a tiré et fait tirer sur le groupe des hauts mandarins qui présidaient à l'examen militaire. Le gouverneur (première autorité de la province, puisque nous n'avons pas de vice-roi), a été grièvement blessé et est mort quelques heures après, d'autres mandarins ont été atteints. Une émeute suivit. Un mandarin militaire de la place a cerné, réduit et en partie exécuté les révoltés. Mais il a tenu à fort peu que les mutins ne s'emparassent de la ville, et qui sait les désordres qui en fussent résultés!

Ce qui donne de la gravité à ce fait, c'est que, au dire des mieux informés, il n'est que le début d'un vaste complot, organisé et puissant, contre la dynastie mandchoue, qui continue à maintenir la Chine dans les vieilles ornières, tandis que les jeunes étudiants, jaloux des succès japonais, en voudraient sortir. L'avenir est à Dieu. Mais une révolution, même commencée contre la seule dynastie régnante, aurait en Chine des suites que nul ne peut prévoir. »

Patience des Chinois. — (*du P. G. Gibert à sa famille.*)

Lin-hoan-tsi, 6 décembre 1907.

A côté de leurs défauts, mes pauvres Chinois ont bien aussi leurs qualités, parmi lesquelles brille une patience et endurance natives qui dépassent de beaucoup les nôtres. Ils sont durs à la souffrance et supportent souvent sans se plaindre des douleurs et une

misère fort grandes. Il y a une huitaine, j'en ai vu un exemple émouvant et navrant.

J'étais allé dans l'Est, dire une messe pour les chrétientés de la région. On me signale un malade en danger; c'était un boiteux que je voyais rarement, car il ne pouvait guère se déplacer et recevait les sacrements seulement deux ou trois fois par an, quand j'allais dans son village. — Je vais à sa paillotte pour le confesser et lui donner l'Extrême-Onction. J'entre: quel bouge!! Je promène mon regard dans l'unique chambre, puis je demande: mais où est-il? Le catéchiste que j'avais envoyé devant, me désigne un coin où on distinguait, à terre, un amas de haillons noirs, sordides, couverts de cendres. — En effet, de cet endroit s'élève une voix, puis sort une tête. Oh! je fus saisi d'une grande pitié: un visage tout maculé, noir, gris de cendre, des yeux à faire peur. Mon catéchiste ne put s'empêcher de dire: « Mais il n'a plus apparence humaine! » — Et cependant, ce pauvre avait toute sa connaissance. Il se confessa bien et reçut avec foi l'Extrême Onction. Mais je fus obligé de faire apporter de l'eau tiède et de faire laver au fur et à mesure les endroits de ce pauvre corps où je devais faire les saintes onctions. — Puis, je passai au cou du malade un scapulaire qui, le soir même, je présume, devait être méconnaissable, — non toutefois au regard de la T. S. Vierge, — et lui donnai l'Indulgence de la bonne mort. Malgré mon vif désir, il me fut impossible de lui porter le Saint Viatique le lendemain.

Pauvres Chinois! Qu'il y en a de malheureux, menant une vie souffrante et misérable! Mon boiteux, du moins, va l'échanger, j'en ai la confiance, contre le bonheur du ciel. — Priez avec moi pour mes Chinois; obtenez-leur la foi et le ciel! »

Le premier de l'an chinois. — (du P. G. Gibert à sa famille.)

Lin-hoan-tsi, 2 février 1908.

Nous sommes au premier de l'an chinois; tout se repose et chôme plusieurs jours durant, la poste comme le reste.

Que font donc nos bons Chinois, en ces jours de fêtes populaires? D'un bout de l'Empire à l'autre, c'est, à quelques variantes près, la même chose, car rien n'est plus pétrifié qu'un vieil usage chinois. Et d'abord, la plupart ne font rien; c'est l'occupation en laquelle les Orientaux sont passés maîtres. Nous n'avons pas idée, en France surtout, avec notre tempérament de vif argent et notre vie à la vapeur, de toute la puissance d'inertie que recèle la nature orientale: rester des heures, des jours entiers à laisser couler le temps, échangeant quelques mots par-ci par-là, et retrouvant

seulement son activité au moment des repas, voilà pour une bonne part l'existence chinoise. — Quelques-uns s'amuse à des riens, en grands enfants qu'ils sont : tirer des pétards, coller des papiers rouges, bleus, verts, orangés... avec de grands caractères, enfin et surtout, comment dirai-je ? faire la dînette, je ne saurais mieux rendre ma pensée. Dans leurs petits bols, leurs petites assiettes, préparer vingt petits plats divers ; envelopper dans la farine de la viande hachée, des herbes, des vermicelles, des haricots, etc..., etc..., pour faire ces différents beignets minuscules, dont chacun forme une seule bouchée ; fabriquer leurs multiples sucreries, boire leur eau-de-vie de riz ou de sorgho, dans ces verres (j'allais dire : ces godets), qui contiennent une demi-gorgée, n'est-ce pas bien là faire la dînette, ainsi que je la faisais avec mes sœurs, il y a 35 ans et plus ? Encore nos caramels d'alors étaient-ils succulents. Les produits de la dînette chinoise, qui me sont offerts à profusion, ne sont, à mon goût, ni si bons que mes Chinois semblent les estimer, ni si mauvais que les Français pourraient le croire : sur dix variétés, cinq sont mangeables, trois sont passables, deux sont bonnes. — Mais n'allez pas me trahir : à tous et à tout, je dis et dois dire que c'est exquis, superfin ; la politesse le veut. Il y a sans nul doute un chapitre là-dessus dans le « Li-ki » ou Livre des Rites. Je ne l'ai point lu, mais j'en prends l'esprit : il faut s'adapter au milieu où l'on vit.

Une autre grave occupation de ces premiers jours de l'année, mais pour les chefs de famille riches, notables ou mandarins, pour les personnages, en un mot, ce sont les visites officielles. Quand je dis : visites, c'est une manière de parler, car il est statué d'avance que ces jours-là on ne reçoit personne. Pourquoi ?? — Sans doute, parce qu'on est très pressé, — pressé de quoi faire ? — De retourner chez soi pour... ne rien faire, s'il s'agit du visiteur ; — de tirer des pétards, de manger la dînette, de rendre aussitôt les visites, puis enfin de revenir chez soi pour... se reposer, s'il s'agit du visité.

Quoi qu'il en soit des explications que je hasarde, voici des faits — je cesse de plaisanter mes chers Chinois, et j'entre dans la réalité : — la nuit dernière, les pétards n'ont cessé d'éclater aux quatre points cardinaux. Il y a là chez les païens une idée superstitieuse : c'est surtout, je crois, le désir d'écarter pour la nouvelle année les esprits et les influences néfastes. Avant l'aube, c'est de rigueur, neuf ou dix cartes de gros commerçants et banquiers du bourg ont été déposées sous notre porte d'entrée encore close. Mon catéchiste, qui connaît les Rites, est venu, toujours avant l'aube et fort peu de temps après mon lever, réclamer un nombre égal de mes cartes pour

les faire aussitôt porter à domicile. Un domestique s'en est acquitté. Jusque-là, pas grand'peine pour moi. Je priai et célébrai la Sainte Messe, comme de coutume. Vers 7 heures $\frac{1}{2}$, le petit mandarin local vint avec étendard, tam-tam, parasol, en chaise et avec sa suite, déposer sa carte à la résidence. Après lui, vinrent le mandarin militaire qui commande notre garnison (!), 50 soldats environ, et un autre mandarin, inférieur en grade.

A toutes ces démonstrations, vous allez me supposer dans les meilleurs termes avec les autorités et le bourg. Il faut s'entendre. Les commerçants-banquiers apprécient fort l'argent que je dépose chez certains d'entre eux, réclamant un intérêt minime, tandis qu'il y a des bailleurs de fonds qui touchent ici 10 0/0 par mois; quant aux mandarins, sauf des cas difficiles, ils tiennent aux relations correctes avec les missionnaires.

Après déjeuner, donc, je revêts mes plus beaux habits, et fais seller la mule, car je dois rendre moi-même la visite à ceux qui sont venus eux-mêmes; leur envoyer une simple carte eût été les offenser; et je devais y aller avant-midi ou remettre au lendemain matin. Or, depuis trois jours, la neige tombe par couches légères; dans la campagne, elle tient, circonstance qui m'a valu trois jours d'une tranquillité claustrale; dans nos bourgs, elle fond sous les pieds des passants et nos rues sont devenues des cloaques indescriptibles. J'allai donc, tenant de très près Pomponette, ma mule, qui glissait, buttait, éclaboussait; je fis remettre les cartes par un domestique qui me précédait et pataugeait, le malheureux! et me voilà revenu sans être tombé, mais non sans être crotté de la tête aux pieds. Mais aussi, l'étiquette est sauve.

Puisque je vous raconte les modestes honneurs dont j'ai été l'objet, pourquoi ne pas ajouter la contre-partie? Cette nuit même, une main inconnue a maculé notre porte, avec la persuasion évidente, vu la mentalité chinoise, que cela nous porterait malheur dans l'année.

Et voilà comment, à la suite du Divin Maître, — ce 2 février nous le rappelle expressément, — nous sommes, nous missionnaires, un signe de contradiction pour les Chinois. Les uns aiment celui qu'ils appellent leur « Père spirituel », parce qu'ils connaissent le Bon Dieu et nous comprennent, d'autres nous tolèrent par politique ou intérêt, d'autres enfin haïssent « l'Occidental », dont ils ignorent le caractère et les intentions.

3 février.

Hier soir, je vous ai quitté pour aller à Tchang-ling-wei-tsé, mon ancienne résidence, où j'ai célébré la messe ce matin, reçu les sou-

haits de mes 110 ou 120 chrétiens, petits et grands, et distribué force cadeaux: médailles, pétards, calendriers, arachides, jujubes, bonbons, et, ce qui fait le plus de plaisir aux mamans pour leurs tout petits enfants, des « saints signes ». On nomme ainsi des plaques en cuivre repoussé, portant le chiffre de Notre-Seigneur, I H S, ou de la Sainte Vierge, M, ou d'autres encore; ces plaques sont frappées à Chang-Hai. On les fixe au chapeau ou bonnet des enfants, au-dessus du front; celles que j'ai distribuées ce matin portaient quatre caractères chinois signifiant: « A la plus grande gloire de Dieu. »

Une scène qui vous eût amusés c'est celle où je réunis quelques instants les élèves. Si souvent, à l'école, je les pousse au travail, que j'ai voulu aujourd'hui les faire jouer un peu. Vos jouets m'ont rendu la tâche facile, notamment le pistolet avec lequel je projetais en l'air les pétards à peine allumés, avant qu'ils n'éclatassent. Mais ce qui a le plus diverti mes petits bonshommes, ce sont les bulles de savon (sur lesquelles tous soufflaient à l'envi pour les maintenir en l'air), surtout quand j'avais gonflé les bulles avec de la fumée de tabac. Quelle joie, et à peu de frais! sur la fin de la séance, il y avait au moins autant de papas que d'élèves.

De retour à Lin-hoan-tsi, j'ai trouvé les cartes de cinq notables, venus ce matin pour me souhaiter la bonne année. Je vais donc recommencer demain ma promenade dans les rues boueuses. Qu'importe? Tout cela est pour la cause du Bon Dieu; les petites corvées, les consolations, les déceptions; plaisirs et peines, biens et maux de la terre, tout nous vient de Lui; tout peut et doit Lui être offert, en témoignage d'humble amour.

Gustave GIBERT.

L'abondance après la famine. — (du P. Dannic.)

« Kouo-yang, 1^{er} décembre 1907.

Après la pluie, le beau temps. Aux vaches maigres succèdent les vaches grasses. Tout cela pour vous dire que les années se suivent et ne se ressemblent pas. L'an dernier, au Kouo-yang, c'était la famine; cette année, c'est l'abondance. L'an dernier, le petit port au bas de ma propriété était toujours rempli de bateaux qui importaient des grains du Nord-Ouest; cette année, le même petit port est toujours encombré de bateaux qui exportent des grains au Nord-Ouest, où, paraît-il, il y a famine noire. Chacun son tour. Hélas! on exporte tant et si bien que les prix du blé et du sorgho, nos deux principales céréales, restent presque aussi extraordinaires que l'an dernier. Tant mieux pour les producteurs comme les paysans; tant pis pour les gros consommateurs comme ma Révé-

rence qui doit tout acheter. L'an dernier, j'avais au moins la face et consolation de faire une bonne œuvre en nourrissant des affamés. Cette année, je suis obligé de me fâcher pour faire venir des gens qui ont tout à gogo chez eux. Il le faut pourtant, car sans école, et catéchuménat, l'année apostolique est perdue. Enfin j'y réussis plus ou moins, puisque dans le courant de novembre, malgré le mauvais temps, les habits à ouater, les patates et pistaches à tirer, j'ai eu plus de 200 pensionnaires dont 25 qui avaient de 70 à 90 ans. Aujourd'hui même, j'ouvre un nouveau catéchuménat de 50 personnes; puis, si le temps et l'argent le permettent, les grandes fournées vont continuer jusqu'au 15 de la XII^e lune et recommencer le 15 de la 1^{re} lune, jusqu'à la Saint-Joseph, époque où les grandes personnes feront place à 200 enfants. La grande question sociale pour moi est d'acheter du pain à tout le monde. Chaque homme me donne bien 500 sapèques; mais ce n'est là que le quart du prix de revient de chaque catéchumène. Ma principale espérance est en N.-D. de Lourdes, patronne du Kouo-yang. C'est l'année de son jubilé: sa face est engagée à ne pas nous abandonner en cette année 1908, sans quoi je change le vocable de N.-D. de Lourdes en celui de N.-D. des Sept Douleurs. Que d'ennuis, en effet, pour gagner quelques âmes à N.-S. et à sa bonne Mère! »

Alaska.

1^o Lettres du P. Rogatien Camille. — Sa mort.

(au R. P. Recteur de Jersey.)

St-Michael Alaska, 30 mai 1906.

Mon Révérend Père Recteur, P. C.

JE voudrais bien répondre au bon Père qui m'écrit si souvent, et le remercier de sa grande charité, mais allez donc déchiffrer un nom, quand les initiales sont à peine données. Je comprends parfaitement la raison qui guide ce bon Père, et je la respecte, mais je ne voudrais pas pourtant manquer de remercier ce bon ami: veuillez, Mon Révérend Père, le faire pour moi; ce sera certainement mieux dit, car j'oublie mon français et peux à peine écrire en cette chère langue. Inutile de dire que je ne la parle plus ici, et quand par hasard, un Français passe par ici, j'ai grand-peine à trouver mes mots. Nous avons à 150 milles d'ici une Sœur Ursuline que notre douce France a exilée; je n'ai pas pu lui faire le plaisir de causer français avec elle. Deux mots fran-

çais, trois anglais : voilà le jargon que je parle. Donc suppléez, je vous prie, à cet affreux déficit, et dites bien à ce bon Père combien je le remercie de sa grande charité : merci d'avance.

Cette année, Mon Révérend Père, la Compagnie a enfin reconnu mes grands talents pour l'administration et j'ai été nommé, — pas au Catalogue bien sûr, — mais en fait, Supérieur d'une grande Maison. J'ai sous moi, six personnes, silencieuses, mais bruyantes : ce n'est pas encore un collège, mais c'est certainement un monastère, car le supérieur qui y habite est sûrement un moine dans toute l'acception du mot. Les philosophes disent : *homo est animal rationale*, eh bien ici, mes six sujets représentent le « *animal* » et moi je suis hum ! pas toujours ! le « *rationale* » *elementum* de ce vaste établissement. Donc j'ai été cet hiver le supérieur de moi-même et de six chiens. Nous avons passé un doux hiver ensemble, nous entendant parfaitement ; pas même l'ombre d'une dispute. Le pis de l'affaire est que mes misérables brutes mangent et il faut cuire pour elles. Mon « Chef » — un Français que vous connaissez, — dût se résigner à la besogne et passer une bonne heure chaque jour à surveiller le dîner de ses hôtes. Mais que voulez-vous, chaque rose a ses épines, et le Supériorat suit la règle générale ! — Avec mes six sujets, nous avons fait de nombreuses excursions et baptisé quelques poupons : pauvres mioches, puisse le Bon Dieu les retirer vite de cette misérable existence, car l'avenir est loin d'être brillant pour eux. Un de mes fils spirituels mourut cet hiver, malgré tous les remèdes que je lui ai portés, ou peut-être à cause d'eux ; — et ce fut une vraie consolation pour moi ! Encore un de sauvé ! au moins. C'est vraiment pure charité de désirer le départ de ces pauvres petits : c'est vraiment le départ pour une vie meilleure.

En février, je dus faire une plus longue excursion ; il faut bien aller à confesse quelquefois, ne fût-ce que pour observer la règle. Donc un jour nous nous mîmes en route, un Indien et moi, et neuf chiens, trois prêtés par un bienveillant voisin. Les jours précédents, nous avons eu un grand dégel, et l'eau courait partout ; mais le temps n'étant pas trop mauvais, nous partîmes. Plus de neige, et le traîneau ne va pas vite sur la tundra glacée ; heureusement pour nous, nous avons à faire une grande partie de la route sur la mer ou sur le Yukon. C'était le cas de dire avec M. Perrichon : « J'aime la mer ; mais que d'eau, que d'eau ! » L'eau était partout ; et durant six heures, nous eûmes de l'eau presque jusqu'aux genoux. Mon Indien n'avait pas de bottes imperméables : aussi après deux heures, il dut rester sur le traîneau. Moi, j'avais bien des bottes imperméables, mais elles avaient des trous et l'eau entraît dedans et y res-

taït. Nous eûmes le doux plaisir, nous deux et les chiens, de prendre un long bain de pieds. Pour comble, quand vers 4 heures du soir, nous arrivâmes près de l'endroit où nous devions nous reposer, pas moyen de passer : trop d'eau. Un monsieur que je connaissais me fit signe de m'arrêter, et il vint avec ses chiens et un traîneau vide nous prendre, nous et nos couvertures ; quant à notre traîneau, nous le laissâmes, quittes à venir le prendre le lendemain. « Car demain, me dit ce Monsieur, il n'y aura plus d'eau, la marée sera basse et l'eau aura disparu. » Nous détachâmes nos chiens, qui passèrent à la nage, à la suite de notre traîneau. L'eau nous monta bien jusqu'aux genoux et nous eûmes à nous tenir debout et à élever au-dessus de nos têtes nos couvertures, mais le traîneau était léger, les chiens bons nageurs et nous arrivâmes sans autre malheur. C'était le premier jour ; nous en avions quatre encore pour arriver à la Mission. — Le lendemain, il plut, pas moyen de voyager. Le troisième jour, nous eûmes un beau temps, trop beau même, car le soleil était si chaud, que le peu de neige qui restait sur la tundra fondit tout à fait et alors nous eûmes à reprendre la mer, c'est-à-dire à recommencer à nous laver les pieds. Je ne pense pas que mon Indien ait jamais pris un si bon bain de pied de sa vie. Nous fîmes bien 18 milles ce jour-là et le soir nous trouvâmes une bonne cabine qui n'était peut-être pas très parfumée, mais il y avait du feu, et nous pouvions au moins sécher nos bottes, que je n'appellerai plus imperméables. Le quatrième jour, nous étions en route vers les 7 heures, aussitôt que nous pouvions y voir un peu. Tout alla bien pendant 10 minutes, puis ploc ! chiens, traîneau, bêtes et gens quoi ! en plein dans un trou : nous dûmes chercher une autre route, et durant 10 heures, nous cheminâmes, parfois sur une glace unie, parfois dans l'eau ; mais quand on a été durant quelque temps dans le liquide élément, un peu de plus ou un peu de moins, ça ne fait pas grande différence. Et puis le vent changeait, passait au Nord et nous étions sûrs que le lendemain nos pieds seraient au moins secs. — Douce espérance ! — Le lendemain, jour idéal pour nous, mais non pour les pauvres bêtes. La glace était dure, coupante, et les pauvres chiens furent bientôt en sang, et nous dûmes aller lentement pour les ménager. C'est dur de laisser une longue traînée de sang sur son passage. Pour comble de malheur, un de mes chiens brisa un de ses ongles, et le pauvre animal saignait à faire pitié. — Enfin, plus qu'un jour, et nous serons arrivés : — mauvaise glace encore, neige trop molle, si bien que deux de mes chiens ne purent suivre et je dus les abandonner ; ils suivront de loin et je suis sûr que le soir ils me rejoindront. Comme nous avions

trouvé à un endroit un lac entièrement gelé, et une bonne glace bien unie, les chiens se mirent à courir. Un de mes pauvres abandonnés, qui faisait vraiment son possible pour nous suivre, se mit alors à aboyer d'une manière si lugubre que cela faisait mal à entendre. Il se crut vraiment abandonné. Il nous suivit cependant sur trois pattes, courant, aboyant, se reposant parfois; pauvre chien, c'était triste à voir. — Il arriva cependant à la Mission une heure seulement après moi. — Enfin à six heures du soir, nous arrivâmes. Quel bonheur de trouver une maison de la Compagnie et quelqu'un à qui parler! En cette Mission nous avons une école avec trois Sœurs Ursulines. Pauvres Sœurs; elles enseignent l'anglais et surtout essayent de laver et de dégraisser ces pauvres déshérités de la fortune. Du savon, du savon, du savon, c'est avec la religion ce qu'il faut à ces Indiens. « Qu'ils sont sales! » voilà l'exclamation de la petite Sœur française. Je ne crois pas possible de trouver êtres plus sales; leurs chiens sont certainement cent fois plus propres qu'eux. — Ils sont bons encore, nos Indiens, en cette partie de la Mission: les blancs ne les ont pas encore pervertis. Mais aussitôt qu'ils sont en contact avec les blancs, ils en prennent tous les vices et nulle de leurs bonnes qualités. C'est partout la même chose: il est plus facile d'être diable qu'ange! — Après trois jours passés avec les deux Pères et le Frère de la Mission, je revins à mon poste: pas de difficultés alors, car il faisait froid et l'eau avait disparu. — Je refis le même voyage en avril, mais seul alors avec six chiens: c'était un vrai plaisir; route unie, bonne glace, longues journées. Chaque jour nous partions à 2 heures du matin et en deux jours et demi, nous fûmes à la Mission. J'aime à voyager seul, c'est un peu plus fatigant, mais on va plus vite, car on n'a à consulter qu'une seule personne, d'où avis non partagés.

Maintenant nous attendons sans impatience que notre glace nous laisse. L'hiver a été très dur et nous avons encore en notre baie quatre pieds de solide glace. Il nous faut une bonne tempête pour briser cette croûte et chasser la glace qui entoure notre île. Entre nous et la mer libre, il y a pour le moment (30 mai) de 15 à 20 milles, à peine quelques « cracks » où les phoques viennent respirer et se faire tuer par les Indiens. Encore un mois peut-être et nous verrons notre premier bateau. Et durant trois mois, notre petit port sera très animé. Saint-Michel est le port d'entrée du Yukon. Le fleuve se trouve à 60 milles au Sud de l'île; mais la mer est si peu profonde près de l'embouchure du Yukon, qu'aucun grand bateau ne peut approcher. Les steamers viennent à Saint-Michel, mouillent en rade à 2 ou 3 milles du port et ce sont

des bateaux plats qui importent dans le fleuve les marchandises que tous attendent si impatiemment.

Maintenant il est midi, nous allons sonner l'Angelus, mes fidèles caniches répondent par leurs hurlements; c'est la plus fidèle partie de ma Congrégation! Blancs et chiens ne savent pas pourquoi je sonne trois fois par jour. Au moins mes chiens supposent que c'est pour le dîner et ils ne se trompent pas, au moins une fois par jour. Quant aux bipèdes, ça leur est bien égal; et la cloche ou rien, dimanche ou jours sur semaine, c'est la même chose. Ils appartiennent pour la plus grande majorité à la Religion du J'm'en fiche. Ils vivent sans grande terreur de l'au-delà, auquel ils ne croient pas, tâchant d'avoir le plus de plaisir ici-bas; ceux qui ont encore l'ombre d'une religion, vous disent que Dieu est trop bon pour les damner, mais ceux-là c'est la crème. Quant aux autres, entre eux et leurs chiens, il y a cette différence que tous les deux ici-bas mènent une chienne de vie, mais que tout est fini en quelques années pour les quadrupèdes, tandis que le bipède recommence de l'autre côté une vie plus misérable encore! Vous ne sauriez croire combien on peut tomber bas quand on a vécu un peu longtemps en cette contrée sans autre idéal que l'or et le plaisir. Etre ivre et vivre en brute, c'est leur idéal et ils le réalisent du mieux qu'ils peuvent. Pauvres Indiens, quels exemples ils ont sous les yeux! Allez donc leur reprocher d'être dégradés après cela!

Cela me rappelle le mot d'un Indien. Il essayait de m'expliquer combien son chien était intelligent et il me dit: *Him, all the same white man* — il est aussi intelligent qu'un blanc. Il aurait pu même dire que ce chien est plus intelligent qu'un blanc, car il sait de qui lui est bon, et le blanc l'ignore.

Que vous dirai-je de plus? Je ne vois rien qui puisse vous intéresser; l'hiver est fini maintenant, il a été rude et long; c'est même le plus rude hiver en Alaska, de mémoire d'hommes. Cependant grâce à ce froid sec, nous avons eu peu de malades. Blancs ou Indiens ici ne vivent qu'à la condition d'avoir une forte santé. Ceux dont les poumons sont atteints, doivent chercher un autre climat, car il en est bientôt fait d'eux. Avec un peu de précautions et de l'exercice en plein air, on peut vivre vieux en Alaska, et même n'y pas trop souffrir. Il y fait froid, mais on est habillé pour résister à cette froide température. Le pis, ici, à Saint-Michel, est le vent, et en moins de rien vos joues et votre nez surtout sont gelés. Un jour, je revenais de faire une visite; le vent de Nord soufflait et il faisait vraiment froid. Deux Indiennes passent près

de moi, me regardent et se mettent à dire quelques mots que je ne saisis pas. Elles auraient aussi bien fait de me dire ce qu'elles voulaient. Mais je sentais quelque chose d'extraordinaire sur ma figure. Quand je fus à la maison, je pris mon miroir: mes deux joues avaient de belles marques noires et mon nez était plutôt rouge. Avec un peu de vaseline, je couvris le tout et en fus quitte pour faire peau neuve quelques jours après. Aller contre le vent, c'est le plus sûr moyen de se faire geler, et même les chiens ne s'en soucient guère. Ce vent est si pénétrant, que, même avec les meilleures fourrures, on a la sensation de n'avoir rien sur la peau. Vos lèvres glacées se gercent et se fendillent, et le nez n'est pas en meilleur état. Enfin tout est fini au moins pour quelques mois.

Je termine cette longue lettre, car nous attendons d'un jour à l'autre le premier bateau, quand du moins la glace voudra bien nous quitter. Songez donc, cette douce amie nous aime tant qu'elle se fait prier pour nous quitter. Nous voilà au 6 juin et nous avons encore quatre bonnes lieues de bonne, solide glace autour de nous. Le Yukon est libre; presque tous les autres ports sont libres, mais notre île garde sa barrière et nul ne peut nous approcher.

Un bon vent de Sud aiderait la marée, et la glace nous quitterait. Mais le vent est Nord et ne veut pas changer. Enfin quelques jours encore de prison et puis la mer libre et les bateaux. Quel beau temps nous avons cependant! Nous avons eu même 70° Far., un peu plus de 20°, c'est notre maximum; mais le soleil a peu d'effet sur la glace, quoiqu'il travaille de deux heures du matin jusqu'à 10 heures et demie du soir. Plus de nuit; jour continuel et cela jusque vers le milieu du mois d'août. Quel beau pays que l'Alaska!

Mes meilleurs souvenirs à tous ceux qui veulent bien se souvenir encore du pauvre vieux; dites-leur de prier pour moi et ma pauvre Congrégation ou aggrégation, car ce peuple a peu de tête et encore moins d'union.

Tout vôtre en N.-S. et Marie.

R. CAMILLE, S. J.

St-Michael-Alaska, juin 1907.

Mon bien Cher Père, P. C.

Comme je n'ai encore jamais pu déchiffrer votre signature, je vous envoie cette lettre, comme les autres d'ailleurs par votre Révérend Père Recteur.

Combien je vous remercie, et les autres Pères de l'Alaska le font aussi, de toutes les bonnes lettres que vous nous envoyez si souvent. Vous êtes le seul à nous donner des nouvelles de l'Eglise et

de la Compagnie. Pour les autres nouvelles des Etats, nous les connaissons : elles se résument en ces quelques mots : meurtres, suicides, incendies, trains déraillés, et surtout émeutes et grèves. Pour les autres choses qui pourraient nous intéresser dans les Etats, nous sommes tenus dans la plus complète ignorance. Un Père avait commencé un petit système de lettres circulaires, contenant quelques détails sur les choses intéressant l'Eglise en Amérique, mais le Père étant revenu en Alaska, les lettres ont cessé de paraître. Heureusement que vous êtes encore là, et nous pouvons compter sur votre grande charité. Merci donc.

Que vous dire de nouveau sur cette charmante contrée de l'Alaska ? Que cette contrée commence à se peupler de blancs et se dépeupler d'Indiens. Je crois que vous devez savoir cela, ou du moins le supposer. Rien donc de bien nouveau. A part cela, tout va son petit bonhomme de train : la neige ne manque pas de venir, la glace ne veut pas se séparer de nous, et les routes sont en général bien entretenues aussi longtemps du moins que nos chiens les piétinent. Comme d'ordinaire, nombreuses courses cet hiver qui a été assez rigoureux. Puis, pour agrémenter cette aimable saison, nous avons eu en janvier une grande marée, qui a couvert notre tundra, détruit nos chemins et a causé de grands dommages. J'avais justement à voyager en ce temps-là et en certains endroits j'avais de l'eau par-dessus les genoux. Quelle étrange contrée que l'Alaska : même en hiver, quand tout devrait être gelé, vous pouvez encore prendre un bain de pied, qui est loin d'être chaud. Et puis, tous les chemins ont disparu et si je n'avais pas eu un Indien avec moi, je me serais entièrement perdu en des endroits où j'avais passé très souvent.

Nombreuses tempêtes cet hiver : le 27 mars, nous avons eu ici à St-Michael une terrible tempête qui a causé la mort d'un employé du gouvernement. Il a été gelé à moins de deux lieues de St-Michael, à un endroit d'où, par un temps à peu près beau, il aurait pu voir nos deux poteaux du « Wireless Telegraph ». Il était à une lieue à peine quand il a perdu son chemin, et les deux mules qu'il conduisait, ont alors refusé d'aller contre le vent et la neige. Il a, en vain essayé de les ramener dans le chemin, et on a trouvé des traces de sa lutte, mais les deux bêtes ont résisté et ne se sont arrêtées que lorsque la glace brisée les a empêchées d'aller plus loin. Il était alors à deux lieues et demie en mer. Le pauvre homme alors détela ses bêtes, attacha tout dans le traîneau, et revint vers la rive. Les deux mules restèrent près du traîneau et ne furent retrouvées que quatre jours après : elles avaient résisté à tout et

étaient encore en vie. Quant au pauvre homme, il ne fut retrouvé que dix jours après, enseveli sous la neige. Un de plus à ajouter aux nombreuses victimes de cette contrée de l'or!

Et en France, comment souffre-t-on? Vous êtes bien plus à plaindre que nous: ici du moins on ne nous persécute pas. Nous prions pour vous et pour notre chère contrée, car ici nous sommes plusieurs Français: il y a même une Ursuline française, chassée de Bordeaux par la persécution. Elle porte un nom bien connu dans la Province, étant de la famille Prévôt-Leygonie, de Poitiers. Si vos gouvernants ne changent pas, ce n'est certes pas la faute de ses prières. Elle est avec deux autres Ursulines dans une pauvre Mission, instruisant et surtout débarbouillant ses petites Indiennes. C'est heureux dans cette contrée que les Indiens du Yukon ne se baignent pas trop souvent: ils asphyxieraient tous les poissons de la rivière et même loin dans la mer! Quant à leurs parfums: hum! ça ne sent pas la violette! et heureux ceux qui n'ont pas de nez en Alaska.

Je ne sais vraiment pas que vous dire pour vous intéresser: ici, tout est si calme, si paisible! L'hiver est fini et tout l'été se passe à préparer l'autre hiver. L'été, c'est la mauvaise saison. Rien à faire avec les Indiens qui sont dispersés un peu partout, faisant la pêche aux saumons, qui leur serviront de nourriture à eux et à leurs chiens. En hiver, ils n'ont rien à faire et alors vous écoutent un peu. Si les blancs n'étaient pas au milieu d'eux et ne les avaient pas corrompus, ils eussent été assez faciles à évangéliser, mais le diable est partout!

Notre premier bateau vient d'arriver, 5 juin, quoique notre baie ne soit pas entièrement libre de glaces. Toute la population de St-Michel était là pour jouir de ce spectacle et voir comment étaient faits les hommes qui ont passé l'hiver aux Etats. C'est notre premier lien avec le monde civilisé: puisse ce lien être bientôt rompu. A force de vivre isolé, on devient un peu ours, et on en arrive à ne pas trop aimer la compagnie de ses semblables. Le dernier bateau est celui que j'attends avec impatience; après lui, le silence et le blanc manteau de neige et les excursions. Maintenant, c'est le bruit et l'agitation américaine. On ne marche pas, on court et gare au malheureux, qui va posément, on le bouscule et on le renverse. On parle de la furie française, que serait-ce si on décrivait la furie américaine; des volumes n'y suffiraient pas!

Adieu, Mon bien Cher Père. Adieu et merci.

Tout vôtre en N.-S. et Marie.

R. CAMILLE, S. J.

P. S. — Je viens de recevoir votre lettre du 28 mars; merci de tout cœur. N'oubliez pas, je vous prie, de me donner la liste de nos Morts.

Cette dernière lettre du P. Camille était arrivée depuis peu en Europe, quand le R. P. Provincial reçut en même temps d'Alaska les deux lettres suivantes du R. P. Lucchesi.

Mission de la Sainte-Croix, Koserefsky-Alaska.

2 août 1907.

Mon Révérend Père Provincial, P. C.

J'ai une bien mauvaise nouvelle à vous annoncer. Notre bon P. Rogatien Camille est mort mardi dernier, 30 juillet, à Saint-Michel, où il résidait depuis cinq ans. Je l'ai appris par dépêche et sans aucun détail. J'avais visité le cher Père quatre ou cinq jours avant sa mort; il était joyeux, plein de vie, et tout à l'espérance. Personne n'aurait pu supposer qu'il était presque à la porte de l'éternité. Il m'avait rendu compte de sa conscience, s'était confessé, — pour la dernière fois — j'avais trouvé toutes ses affaires parfaitement en ordre. Que le bon Dieu reçoive son âme généreuse et le récompense de tout ce qu'il a fait. A. M. D. G.!

5 août 1907. — C'est le 29 juillet que le pauvre P. Camille a succombé à une attaque d'apoplexie. Il était très bien le matin; vers midi et demie il rentra à la maison et fut presque immédiatement frappé. Le docteur fit tout ce qu'il put pour conjurer le mal, mais sans succès. A quatre heures de l'après-midi, le Père rendit le dernier soupir sans avoir sa connaissance.

Toute la ville a été dans la tristesse. Durant l'enterrement, partout les boutiques, les dépôts et les agences étaient fermés et la foule a accompagné le corps jusqu'au cimetière. Que son âme repose en paix!

Le P. Rogatien Camille Potiron était né à Nantes, le 12 août 1863. Elève durant huit ans au Petit-Séminaire de Bordeaux, il vint ensuite au Grand-Séminaire de Nantes où il fit un an de philosophie et un an de théologie. Au début d'octobre 1882, il arrivait au noviciat d'Aberdovey et rejoignait dans la Compagnie son frère Alphonse qui l'y avait précédé de deux ans.

La même ardeur généreuse au service de Notre-Seigneur animait les deux frères et leur inspirait le désir des missions lointaines. Tandis que l'aîné se sentait appelé au Zambèze, le cadet aspirait

aux missions des Montagnes Rocheuses. Chez tous les deux, les dons naturels joints à une forte santé semblaient promettre un long et fécond apostolat. Atteint dès le juvénat d'une maladie de poitrine, contre laquelle il lutta dix ans, le P. Alphonse mourut peu après son sacerdoce, le 28 août 1893.

Le P. Rogatien seul vit ses rêves réalisés après une longue attente. Ayant achevé son juvénat à Slough, il fit à Jersey ses études de philosophie et de théologie, encadrées dans sept années de surveillance et de professorat à l'école préparatoire à la Marine, de N.-D. de Bon-Secours. Les élèves aimaient ce surveillant plein d'entrain et ce professeur aux cours d'histoire et de géographie, préparés avec le plus grand soin et donnés de la façon la plus vivante.

Qui aurait jugé le P. Rogatien du dehors, l'aurait cependant peu connu. Sans doute, sous l'apparence un peu fruste, le dévouement se faisait vite voir, mais il était facile de méconnaître la valeur du religieux. Le P. Rogatien n'était pas l'homme des détails, et aurait pu passer pour sans-gêne aux yeux d'un observateur superficiel. On entendait résonner un peu partout sa parole forte et hardie, le plus souvent à contre-temps, et ni sa démarche ni sa tenue ne témoignaient en faveur de son recueillement intérieur. Mais laissait-il parler l'intime de son cœur, on se rendait compte et de suite combien il savait aimer Notre-Seigneur fortement et tendrement. Qu'on en juge par le trait suivant ! Etant en théologie à Jersey, il vint frapper à la porte de son voisin pour entamer une de ces conversations qui étaient sa joie. Tout à coup, sa figure prit une expression sérieuse et il dit ces paroles textuelles : « Mon vieux Jules, je ne ferai rien de bon si je n'ai pas une vie dure. J'aime me chauffer et j'aime causer ; j'irai en Alaska, où on gèle et où on ne voit personne. »

Il allait bientôt être servi à souhait. En 1900, après son troisième an fait à Frederick, dans la province du Maryland, pour se perfectionner en anglais, il arrivait enfin en Alaska. Ses lettres disent assez avec quelle héroïque simplicité, avec quel oubli complet de lui-même, avec quelle pleine vue surnaturelle, il s'y est gaiement dépensé jusqu'au dernier instant pour les âmes confiées à ses soins.

Sans doute, le diamant, pour avoir tout son prix, doit être taillé et serti, mais même perdu dans sa gangue, il n'en a pas moins sa valeur. Si l'avancement dans l'armée du Christ se mesure à la violence qu'on se fait à soi-même, ce n'est peut-être pas dans les derniers rangs de la Compagnie triomphante qu'il faut chercher notre si cher et si regretté P. Rogatien.

Lettre du P. Joseph Bernard. — (au R. P. Recteur d'Enghien.)

Nome. — P. O., Alaska, 15 août 1907.

Mon Révérend et bien cher Père Recteur, P. C.

Dans quelque cinquante ans, quand le chemin de fer Trans-continental traversera le détroit de Behring, on fera sans doute à Nome l'honneur d'une gare et sur les quais les employés, probablement des Esquimaux modernistes, s'égosilleront à crier la traditionnelle phrase: Nome, — 20 minutes d'arrêt: Buffet. — Alors il y aura longtemps que mon ossature ne fera qu'un avec le sol glacé de l'Alaska! — Pour le moment, Nome n'est qu'un camp de chercheurs d'or perdu, sur la côte de la mer de Behring et où nous avons une mission ou plutôt un centre de missions pour les Esquimaux. Quelques détails topographiques vous aideront à déterminer la position approximative de nos pénates sur l'écorce terrestre. — Nome, sur la mer de Behring se trouve juste au-dessous du cercle polaire, presque à l'entrée de l'Océan Arctique, — nous sommes, je crois, la mission catholique la plus au Nord et la plus éloignée de Rome, ce dont vous vous apercevez bien vite, car les nouvelles de Rome ou de la Compagnie ne nous atteignent pas; c'est à peine si nous recevons les suffrages, — entre parenthèse, je vous dois et je devrais plutôt dire, nous vous devons un grand merci pour votre charitable assiduité à nous envoyer Chine-Ceylan-Madagascar, journaux et brochures. — Cette absence des nouvelles de la Compagnie est une grosse privation; l'on sent vraiment que l'on est perdu tout au bout du monde et séparé de toute civilisation. Les bâtiments de la mission, tout en planches, bien entendu, sont sur la grève; derrière se dresse toute une série de hautes montagnes pelées, sans un arbre, sans un buisson; c'est la nature morte. Notre champ d'action, à peu près les deux tiers de la France, s'étend de l'embouchure du Yukon au sud, à la mer de Behring à l'ouest, et au pôle Nord et l'Océan Arctique au Nord; quant à l'est, on n'en parle pas, notre zèle n'ayant aucune limite sur ce point cardinal; après tout, c'est quelque chose d'avoir le pôle Nord dans sa paroisse. Que vous dire du climat? les novices ou scolastiques qui s'entraînent au froid pourraient faire par ici d'immenses progrès en peu de temps; bon et pas cher! — Nous ne connaissons que deux saisons: l'hiver qui dure huit mois, et ce que l'on est convenu d'appeler l'été qui en dure quatre. Vers novembre, la mer gèle comme un vulgaire étang et les glaces ne quittent notre rivage qu'à la fin de juin. Durant l'été, la chaleur n'a rien d'excessif: c'est durant

cette saison que les steamers viennent nous visiter; il leur faut huit jours pour venir du port le plus proche, Seattle, sur la côte du Pacifique, un peu plus que pour traverser l'Atlantique du Havre à New-York. C'est le moment d'activité. Nous recevons nos provisions, la plus grande partie de votre courrier, et les notes à payer (cela ne fait jamais défaut). Et les subsides, me direz-vous? — De cela il n'est point question; aucun secours ne nous vient, soit des supérieurs, soit du gouvernement américain, qui, entre nous, a une sainte horreur des œuvres catholiques et n'a pas la libéralité de l'Angleterre vis-à-vis des missions. Aussi tirons-nous le plus souvent le diable par la queue, sans cependant arriver toujours à nous tirer d'affaire. Pourtant notre vivre et couvert est des plus modestes; le menu varie du poisson bouilli au poisson fumé, du poisson fumé au poisson séché, du poisson séché au poisson gelé, et pour y mettre quelque nouveauté nous passons du poisson gelé au poisson séché, du poisson séché au poisson fumé et du poisson fumé au poisson bouilli. Il y a bien une autre façon de préparer le poisson, mais elle ne nous donne pas grand appétit; c'est extrêmement simple et ferait bonne figure dans un livre de recettes de cuisine à l'usage de nos maisons; prenez poisson frais, de préférence saumon, enfouissez tel quel dans un trou de 1 m. 50 de profondeur sur 0 m. 30 de largeur; recouvrez soigneusement d'une peau de morse préalablement huilée; remplissez le trou avec sable et terre; tassez fortement, laissez mijoter dans son jus pendant 6 mois; servez par un froid de 50 à 60° F au-dessous de 0°, quand l'appendice nasal a perdu toute sensation du monde extérieur; les Esquimaux s'en délectent ni plus ni moins que vous, les civilisés, d'un morceau de Roquefort; chimiquement parlant, le procédé d'élaboration est le même.

Le thermom., à Alaska, atteint 75° F et même 80° F au-dessous de 0°; une température à se souffler sur les doigts. Déjà à 40° F au-dessous de 0°, il est fort dangereux de toucher un objet en métal; cela produit l'effet d'une brûlure. Durant nos longues et froides nuits d'hiver, vous pouvez entendre les fermes de nos cabanes qui sous l'action du froid se contractent et font craquer le bois. Nous jouissons de nuits polaires; vers les 11 heures du matin, M. Phœbus s'étire paresseusement, sort le bout du nez de dessous ses draps et sans doute trouvant que nos glaces et neiges absorbent trop de sa précieuse chaleur, rentre précipitamment dans ses couvertures; à 1 h. 1/2 ou 2 heures de l'après-midi, il faut allumer les lampes. — Le sol naturellement est foncièrement gelé; même en été à 50 ou 60 centimètres de profondeur l'on rencontre la glace. Au-dessous de cette croûte il y a souvent de l'or, en plus ou moins grande quan-

tité; c'est ainsi que nous dormons sur « le vil métal », ce qui n'ajoute rien à notre maigre budget.

« L'hiver dernier ne fut qu'une suite de tempêtes de neige appelées ici « Blizzards ». — Pendant plus d'un mois et demi, nous fûmes gratifiés en moyenne de deux de ces « blizzards » par semaine, dont un régulièrement du samedi matin au lundi soir. Pendant un blizzard le vent fait généralement du 100 ou 150 à l'heure avec accompagnement de tourbillons de neige qui vous aveuglent et d'un petit froid polaire qui vous gèle jusqu'à la moelle; on ne voit pas à plus de 3 mètres devant soi en plein jour; tout est blanc; cabanes, sentiers, collines, tout se trouve englobé dans le vaste tourbillon; vous perdez toute notion de la direction à suivre. — Ces blizzards sont un des grands dangers de l'Alaska, car ils durent souvent deux ou trois jours, et ce qui vous attend, c'est de mourir gelé. — Si vous avez de bons chiens et surtout un bon chien de tête, ils vous tireront probablement d'affaire, à moins que le vent ne soit directement contre eux; autrement... autrement faites un trou dans la neige, enfouissez-vous dans le sus-dit, mettez les chiens par-dessus vous et priez votre bon Ange de veiller à ce que le froid ne vous envahisse pas. Tous les ans, des voyageurs, des blancs surtout, périssent ainsi gelés dans un blizzard et l'on retrouve leur corps à la fonte des glaces. C'est dans un blizzard que l'on sent le mieux le peu que nous sommes: être perdu dans une immense solitude de neige, à peut-être 50 ou 60 kilomètres de toute habitation, seul enveloppé dans un tourbillon de neige qui vous aveugle, qui pénètre dans vos fourrures et vous glace tout le corps. L'hiver dernier je n'ai été pris que dans la queue d'un blizzard, tandis que le R. P. Supérieur a dû, pendant toute une nuit et la moitié d'un jour, lutter contre la tempête sans même savoir où il était ni où ses chiens le conduisaient; heureusement que nous avons d'excellents chiens, qui comprennent leur devoir et font honneur à la mission.

Puisque le mot mission vient sous ma plume, il serait plus que temps de vous parler de notre apostolat au milieu des Esquimaux pour lesquels, après tout, nous nous sommes enneigés tout au haut de l'Alaska. La mission de Nome ne date que de quatre ans, et par conséquent est une partie toute nouvelle du champ du Père de famille. Nous avons ici une église pour les blancs, les chercheurs d'or; et une pour les Esquimaux, la partie la plus intéressante de notre paroisse. Donc, il y a quatre ans, le R. P. B. La Fortune, de la province du Canada et qui fut à Paris pendant un an, fut envoyé à Nome et commença l'évangélisation des Esquimaux de la côte de Behring.. Vous dire les difficultés qu'il dut surmonter serait

trop long. La plus grande vint de la langue qu'il dut apprendre mot à mot en causant avec les Esquimaux. Je puis vous assurer que ce n'est pas une langue facile, et pourtant je profite de toute l'expérience du R.:P. La Fortune. Petit à petit les conversions se multiplièrent et nous comptons maintenant environ 250 Esquimaux catholiques en plus de ceux que nous avons expédiés chez S. Pierre avec un billet de logement en règle. — Ce chiffre va vous paraître assez maigre; de fait, comparé à ceux de la Chine, notre résultat est bien médiocre; et c'est bien là que se trouve une difficulté toute spéciale à nos missions d'Amérique, tant parmi les Indiens que parmi les Esquimaux. Par ici, pas de conversions en masse; pas de légions d'enfants à envoyer au Paradis. Il faut glaner les âmes une à une, lentement, péniblement, sans cette consolation spirituelle si légitime et si reconfortante d'un missionnaire qui, chaque année inscrit à son avoir 400 ou 600 baptêmes. Ces 250 Esquimaux catholiques sont disséminés tout le long de la mer de Behring et de l'Océan Arctique, la minorité reste à Nome. De là pour nous la nécessité de voyager pendant des mois pour visiter ces nouveaux convertis, les encourager, les instruire, baptiser les enfants, leur donner une occasion de recevoir les sacrements. La plupart d'entre eux descendent à Nome pendant l'été sur leurs bateaux de peau de phoque; c'est alors le gros travail; instruire et préparer les nouveaux catéchumènes, fortifier la foi chez ceux qui sont déjà baptisés, les préparer au sacrement de la confirmation, s'occuper des malades..., le tout en langue esquimau, comme de juste. Tous les soirs, de 7 à 10 ou 10 heures et demie, il y a instruction pour les catéchumènes auxquels nous expliquons le catéchisme par groupe de 6 à 7 Esquimaux. Le R. P. La Fortune, notre Supérieur depuis un an, est sévère pour l'admission au baptême; il faut savoir le catéchisme, les prières et faire preuve d'une réelle bonne volonté. Il y a ici en effet pour nos pauvres Esquimaux le danger des soi-disant missionnaires protestants qui infestent la contrée; tous, ou à peu près, sont mineurs d'or et surtout trafiquants pour fourrures. Ils disent pis que pendre de la religion catholique et nos convertis doivent être capables de réfuter leurs calomnies. Cette sévérité pour l'admission au baptême a porté d'excellents fruits. — N'étaient les attaques et mensonges des protestants et les exemples dégradants des baleiniers qui hivernent avec les Esquimaux, l'évangélisation de cette contrée n'offrirait pas de réelle difficulté de la part des Esquimaux eux-mêmes; car ils sont naturellement bons et les suites du péché originel ne semblent pas les avoir beaucoup atteints; c'est dû, je pense, à leur vie de privations et au rude climat. Les deux grands

obstacles à l'évangélisation de toute nation païenne, l'immoralité et la superstition, n'existent pas parmi nos Esquimaux. De superstition, peu ou pas de trace, bien qu'ils connaissent le démon et disent d'un homme qui, à leur avis, ne vaut pas grand'chose « qu'il prie le diable ». — Quant à la moralité, ils observent scrupuleusement la loi édictée par le Créateur au début du monde. — Le mariage est un contrat pour la vie; ils ne connaissent ni la pluralité, ni les échanges si fréquents parmi nos Indiens d'Amérique, les Corbeaux, par exemple, dont les femmes plantent là leur maître et seigneur tous les 6 mois, sans y manquer; c'est réglé comme les phases de la lune. Que faire avec de pareilles mœurs! — De plus, nos Esquimaux sont naturellement religieux, très dociles et très pacifiques. — Il y a ici tout le long de la mer de Behring et de l'Océan Arctique une magnifique moisson d'âmes à glaner; malheureusement, je le répète, nous ne sommes que deux, et ne pouvons que visiter de temps à autre les camps esquimaux; en vain nous supplient-ils de venir résider au milieu d'eux et les instruire: « rien que deux ou trois petits mois, Père! » Il faut refuser la mort dans l'âme; c'est matériellement impossible! mais combien c'est dur! car nous ne savons que trop, pour l'avoir vu mainte et mainte fois, ce qui va arriver. Un beau jour, un soi-disant missionnaire protestant flairant là une bonne aubaine pour le trafic et pour le profit de sa bourse, viendra s'implanter parmi eux au titre de « maître d'école officiel » logé, chauffé, nourri, blanchi, par le gouvernement américain, toujours généreux pour les sectes opposées à l'Eglise catholique; il débitera ses calomnies, et peu à peu prendra de l'ascendant sur les jeunes Esquimaux dont il se fera l'intermédiaire obligé entre eux et les marchands de fourrures. Il captera leur bonne volonté par les chants et réunions dans une cabane appelée église; et voilà notre œuvre d'évangélisation rendue dix fois plus difficile! Si nous étions arrivés avant le loup-berger, tous ces Esquimaux seraient devenus catholiques! — Et être obligé d'assister impuissant spectateur à de semblables catastrophes! — L'histoire de la mission d'Alaska est tout entière dans cette phrase: « Nous arrivâmes trop tard, la place était prise par les Protestants, » et cela faute de missionnaires. Car je puis bien le dire, étant le dernier arrivé, nos Pères ont été héroïques de vertu et de courage: que le bon Dieu inspire à quelques-uns des Nôtres la bonne pensée de venir nous aider; — il y a toujours dans une Province de vieux surveillants, dont la tête cassée n'a jamais pu savourer les beautés de Dame Philosophie, — pour laquelle j'ai d'ailleurs un respect qui touche à la vénération, — et qui n'étant pas « capaces » pour les brillants ministères de la vieille Europe, feraient

à merveille dans notre contrée de glace; — les surveillants sont gens frugaux et endurcis qui n'ont pas besoin de lit pour dormir et peuvent enfiler sans difficulté un pantalon de peau de phoque! — Qu'ils viennent et je leur promets la vie de missionnaire et de chercheur d'âmes « ut sic ».

Faut-il vous parler de la langue Esquimau? — C'est une langue qui, à mon humble avis, est très rationnelle. Toute l'importance dans la phrase est donnée au verbe dans lequel, par suite de diverses modifications, on fait entrer toutes les nuances principales de la pensée. C'est ainsi que le verbe tout d'abord absorbe le pronom. Par exemple, en français vous dites: il me donne; — en esquimau, cela se dit en un mot: « aittoraanga »; le sujet et le complément sont absorbés par le verbe; de plus, la terminaison du verbe m'indique de suite que le complément est à la première personne du singulier et le sujet à la troisième; — au contraire « aittoraatigout » (il nous donne) m'indique de suite que le complément est à la première personne du pluriel et le sujet à la troisième du singulier. Comme nous avons un duel pour les pronoms « nous, vous, ils » cela est assez compliqué, bien que très judicieux. — Dans le verbe l'on fait aussi rentrer l'idée de désir qui, en français, serait exprimée par un second verbe, par exemple: l'archange Gabriel, le jour de l'Annonciation, dit simplement, en esquimau à la très sainte Vierge: « Katounrarouviong Jésus? » — voulez-vous être la mère de Jésus? Le « voulez-vous » du français est exprimé par la particule « rou » en esquimau. — La nuance futur prochain ou futur éloigné se trouve aussi comprise dans le verbe: il viendra, se dit: « Kaékléoktok » c'est le futur indéterminé. — « Kaélrataktok » signifie: il va venir dans un instant, c'est le futur prochain. — « Kaékléokpaléayok » signifie: « il viendra peut-être »; c'est le futur douteux!

Les Esquimaux aiment les phrases directes; par exemple, au lieu de dire, cet homme est mon fils, ils disent: « Je fils cet homme ». — « Katounrégá ouna angoun » — c'est ainsi que les paroles de la consécration se traduisent: « Je corps ceci » — ouna timigigiga » — « Je sang ceci » — « Ouna aouigiga » — Il y a de longs mots, par exemple: « parennayouarékoplogou », qui signifie se rappeler.

Nos Esquimaux aiment la musique. Le R. P. La Fortune a traduit pour eux les principaux cantiques français. Voici par exemple, le si joli cantique de Noël: « les Anges dans nos campagnes, etc.

Kigérouyet (les Anges), nounnakoutmi (dans nos campagnes) atoktout (chantent) sillam (du ciel) atououlranik (l'hymne); cripta (des montagnes) agioulra (l'écho) agiourok (redit) atououlranik (l'hymne) — Gloria,...

Farennasouarlarout (cherchons) nakousok (l'heureuse) nounnaakrit (contrée) taabroumani (où) anisok (est né) mixchoak (ce petit) Kou-nouxigout (notre Sauveur). — Gloria...

Kitoumoun (qui) koyesouvisi? (célébrez-vous?) tchouammi (pour-quoi) attokpisi? (chantez-vous?) Kina (quel) akimmasoak (conquérant) pighikpa (mérite) taapkoa (ces) atououlret (chants). — Gloria...

Mais ce langage barbare semble fatiguer les cordes vocales du pauvre lecteur et je ne me pardonnerais pas d'érailler tant soit peu une voix qui dans quelques années se fera sans doute entendre sous les voûtes des cathédrales; il faut tenir aussi compte de la patience de l'auditeur qui n'est pas tenu à posséder la longanimité de nos Esquimaux.

Je n'irai pas au troisième an cette année-ci, mais resterai à Nome. Nous allons pousser vigoureusement la fondation de notre nouvelle mission Mary's Igloo. De l'ouvrage à revendre; beaucoup de catéchumènes parmi les Esquimaux qui sont descendus à Nome de l'Océan Arctique. J'en ai baptisé quinze pour mon compte d'un coup le dimanche 1^{er} septembre. Tous les soirs, classe pour les catéchumènes de 7 1/2 à 10 heures, en esquimau. Il y a de merveilleux coups de grâce. Je vous dirai tout cela dans mon prochain journal à la fin de l'hiver. L'été fut mauvais, pluvieux et froid; une moyenne de 12° au-dessus de 0° seulement. Mieux vaut l'hiver qui sera, je crois, précocé. La neige et la glace ont fait leur apparition à la fin d'août.

Nous appartenons à la Province du Canada depuis le 15 août. C'est une grande bénédiction pour l'Alaska. Le fait que nous ne pouvons correspondre avec les Supérieurs que très difficilement pendant les huit mois d'hiver rend notre situation différente de celle des autres missions.

Encore une fois grand merci pour toutes vos lettres, cartes et brochures. On nous promet un meilleur service postal l'hiver prochain: les toutous vont faire des merveilles! Pour le moment, j'entretiens et nourris dix-sept de ces bons chiens; chaque chien valant en moyenne 250 francs, c'est presque un capital. J'ai entassé dans mon hangar, près de ma chambre, 1200 kilos de poisson (saumon) séché pour mes chiens; ils vivent de poisson et de phoque.

Adieu, Mon Révérend et bien cher Père; priez pour moi.

Joseph BERNARD.

France.

L'œuvre des Italiens, à Paris.

Mon Révérend Père,

POUR répondre au désir que vous m'avez exprimé, je viens vous exposer l'origine, la nature et le fonctionnement de l'œuvre des Italiens à Paris. Je vous dirai aussi dans quelle mesure je m'y suis intéressé depuis près de trois ans.

Arrivé à Paris au commencement de septembre 1904, je me trouvais privé de tout ministère pendant un mois et demi. A part quelques soirées passées à Belleville et à St.-Ouen, en compagnie des membres de l'Œuvre « des amis des Pauvres », je n'avais guère trouvé d'autre moyen d'occuper mes loisirs l'après-midi, que celui de visiter la capitale. Si utile fût-il, ce passe-temps ne pouvait guère être considéré comme un status de longue durée; j'eus d'ailleurs bien vite assez du métier de girovago et je m'en plaignis doucement: « Puisque vous vous êtes déjà occupé des Italiens, pourquoi ne feriez-vous pas de même ici? » me répondit-on. Arrêtez par les rues ceux que vous rencontrerez; tâchez de trouver un lieu de réunion, et faites du bien à ces pauvres gens. » Je ne me le fis pas dire deux fois; mon status était clairement exprimé. Après quelques jours de recherches inutiles, je reçus, à l'hôpital St-Michel, un précieux renseignement: une Sœur de Charité Italienne cherchait depuis longtemps un prêtre pour la section italienne de N.-D. des Champs. Il s'agissait d'assurer le ministère spirituel dans des paroisses assez rapprochées du quartier St-Lambert. L'affaire fut vite conclue avec la Sœur et l'on se mit à l'œuvre. Depuis six ans, il est vrai, Mgr Graffin disait la messe, le dimanche, dans la crypte de N.-D. des Champs, pour la paroisse italienne; mais la charge de professeur à l'Institut catholique ne lui permettait pas de s'occuper du ministère des âmes autant que son zèle l'eût désiré. Depuis deux ans, M. l'abbé Ferrari était mort. Ce saint prêtre que j'avais connu professeur au collège romain, avait fait beaucoup de bien pendant trois années, dans les quartiers de N.-D. des Champs, de St-Médard, de Boulogne et de Grenelle. Il fallait reprendre son œuvre dans la section de N.-D. des Champs; Mgr Graffin continuerait de dire la messe du dimanche, tandis que je prendrais soin du reste.

L'œuvre des Italiens, à Paris, doit son origine au vénéré abbé Planchat, de la Congrégation des Frères de Saint-Vincent de Paul.

Vers 1865, ce saint religieux commença de s'intéresser au malheureux sort de tant d'Italiens privés à Paris, de tout secours religieux. De ci de là, il en réunit un bon nombre, au temps de Pâques. Mais bientôt il ne suffit plus au travail, étant donné l'importance et la multiplicité de ses œuvres de charité. Il appela à son secours des Pères Barnabites Italiens résidant à Paris. Ceux-ci eurent vite fait de trouver, d'abord dans la banlieue, puis à Paris même, des groupes nombreux d'Italiens dont personne ne prenait soin.

Jusqu'en 1870-71, l'abbé Planchat et ces fervents religieux firent ainsi beaucoup de bien dans la colonie Italienne. Après le martyre de M. L. Planchat on put croire oubliés pour longtemps les pauvres Italiens de Paris. Cependant, l'œuvre fut bientôt reprise par le R. P. Pica, un de ceux qui aidèrent le P. Schouvaloff dans l'établissement des Barnabites en France (1865-66).

Jusqu'en 1884, plusieurs de ces religieux Italiens travaillèrent encore au salut de leurs compatriotes. Parmi ces apôtres qui parcoururent ainsi Paris et la banlieue pendant une trentaine d'années, il faut mentionner le R. P. Mancone. Ce bon Père, qui a connu M. Planchat, se dépensa sans trêve ni merci jusqu'au jour où la persécution le força à limiter son zèle et à se confiner dans la section des Ternes; c'est là qu'il réside maintenant comme prêtre habitué dans la paroisse Saint-Ferdinand.

Si belle fût-elle, cette œuvre des Pères Barnabites manquait de ressources et d'organisation; son avenir n'était pas assuré. Grâce à Dieu, un comité de dames patronesses allait bientôt se constituer et donner à l'œuvre une forme définitive. En 1897, S. E. le Cardinal Richard, dans une adresse aux fidèles de son diocèse, fit appel à leur charité en faveur des Italiens émigrés à Paris.

Voici en quels termes il rappela l'organisation de l'œuvre: « L'or-
« ganisation en est due, disait-il, à la foi et à la charité d'une géné-
« reuse chrétienne, Madame la Marquise di Rende. En visitant
« Paris durant la nonciature de son fils, Mgr l'archevêque de Bé-
« névent, elle fut touchée de la difficulté que les pauvres Italiens,
« ne parlant pas la langue française ou ne la parlant qu'imparfaite-
« ment, avaient pour remplir leurs devoirs religieux, et aussi de
« l'isolement où ils se trouvaient quand il eût fallu les secourir et les
« visiter dans la maladie.

« Elle eut l'heureuse pensée de demander à la Supérieure des
« Filles de la Charité de St-Vincent de Paul, des Sœurs de langue
« italienne pour donner des soins à leurs compatriotes. Cinq Sœurs
« furent accordées à Madame la Marquise di Rende et placées dans
« divers quartiers de Paris: à St-Christophe de la Vilette, à St-Eloi,

« à St-Médard, à St-Ferdinand des Ternes et à N.-D. des Champs.

« Dans chacune de ces paroisses, les Italiens trouvent un prêtre
« prêchant et confessant en langue italienne. Chaque dimanche, une
« messe est dite et, dans l'après-midi, un office célébré pour eux.
« Des retraites pascales, des missions, leur sont données de temps
« en temps. Ils ont aussi leurs pèlerinages du S.-Cœur de Mont-
« martre.....

« Il est une circonstance, ajoutait S. E., qui augmente pour nous
« l'intérêt que nous portons à cette œuvre: c'est le souvenir des
« trois années que j'ai vécues à Rome et en Italie, dans ma jeunesse
« sacerdotale, de 1846 à 1849; et il me semble, en embrassant les
« Italiens dans ma sollicitude pastorale, acquitter une dette de re-
« connaissance pour l'accueil bienveillant que je reçus à cette époque
« dans leur pays. Nous voudrions les aider à conserver les habitudes
« de foi et de piété alors si vivantes dans les populations italiennes, et
« qu'on a tant cherché, dans ces dernières années, à leur enlever. »

L'œuvre de l'assistance des pauvres Italiens, à Paris, sous le patronage de N.-D. du Très Saint Rosaire, avait été approuvée par S. Em. le Cardinal Guibert. Elle fut donc confiée, en 1884, aux Sœurs de la Charité et a pour Directeur le directeur des Œuvres diocésaine, aujourd'hui M. l'abbé Odelin, Vicaire Général.

Son but est l'assistance corporelle et spirituelle des pauvres Italiens, surtout des malades; elle se propose également d'enseigner le catéchisme aux enfants et de leur faire faire la première communion.

Quand la Marquise di Rende eut organisé l'œuvre générale, elle confia la direction du comité à Madame la Vicomtesse des Cars, dont le zèle infatigable et la sollicitude vraiment maternelle pour les pauvres ne se démentirent jamais. Après la mort de la comtesse des Cars, madame Standish, sa nièce, fut élue à sa place. La plupart des dames patronesses sont françaises. Chaque année, pour subvenir aux frais généraux de l'œuvre, elles ont soin d'organiser tantôt une vente, tantôt un sermon de charité. Souvent même, jusqu'en ces derniers temps, elles donnaient, dans quelque salon de Paris, une grande fête où l'on invitait comme actrices et comme spectatrices les personnes les plus riches et les plus en vue du monde parisien. Aux ressources extraordinaires ainsi procurées viennent s'ajouter de nombreuses cotisations annuelles de 20 francs; elles devront désormais se multiplier et suffire aux besoins de l'œuvre, les autres moyens, sermons de charité et grandes fêtes, devenant plus difficiles ou peu séants. Enfin, grâce à des dons très généreux, l'œuvre s'est constitué un petit capital.

Nous avons parlé de sermon de charité. Il convient de rappeler ici que le R. P. Monsabré, contribua puissamment à procurer à l'œuvre italienne les premières ressources nécessaires. Voici en quels termes pressants, il invitait ses auditeurs à délier généreusement les cordons de leur bourse :

Extrait du discours pour l'œuvre des Italiens, prononcé dans la chapelle des Dames du Sacré-Cœur, à Paris, le 15 juin 1885 :

« J'entends qu'on me dit : — Nous ne manquons pas de misérables
 « qui ont besoin de toutes sortes de secours temporels et spirituels.
 « Pourquoi aller chercher des étrangers ? — Nous n'allons point les
 « chercher, mes Frères ; ils sont venus, emportés par ce fatal courant
 « d'émigration qui pousse les peuples besogneux vers les pays for-
 « tunés, où ils espèrent trouver une vie plus aisée ou peut-être la
 « richesse. Qu'ils se fassent illusion, qu'ils comprennent mal leurs
 « véritables intérêts, c'est possible. Mais faut-il les abandonner lors-
 « qu'ils ont besoin de notre assistance ; et pouvons-nous leur opposer
 « comme une fin de non-recevoir auprès de notre charité leur titre
 « d'étrangers ?

« Des étrangers !... Il n'y en a pas pour un chrétien. Tous ceux
 « que le Christ a rachetés de son sang, tous ceux à qui il a donné
 « son nom, tous ceux qu'il a marqués de son caractère, tous ceux
 « qu'il a sanctifiés par sa grâce, tous ceux à qui il a communiqué
 « son Esprit, sont devenus en lui, une seule et même famille de
 « frères, et, selon l'énergique expression des Saintes Lettres, un
 « seul et même corps : *Unum corpus*. Dans ce corps, tous les mem-
 « bres se tiennent, aucun ne peut être privé de la communion des
 « biens ni du généreux échange des services. Ecoutez le grand apô-
 « tre. Il ne dit pas à ses chers Galates : « Faites-le bien à vos pa-
 « rents, à vos amis, à vos compatriotes, » mais, « faites le bien à
 « tous : *operemur bonum ad omnes* », et surtout à ceux qui, par la foi,
 « sont de la même famille, de la même maison que vous : *maxime*
 « *ad domesticos fidei*. »

Et l'orateur montrait ensuite que les Italiens sont bien, pour nous, du nombre de ces « domesticos fidei ». S'il y a union intime entre les nations sœurs, c'est bien plutôt dans la profession d'une même foi que dans l'harmonie des sentiments naturels ou politiques. Si les Italiens sont nos frères d'origine, ils sont nos ancêtres dans la foi et c'est parmi eux que réside le Pontife de notre sainte Eglise. Pour tous ces motifs nous devons faire large part de nos aumônes spirituelles et temporelles aux pauvres Italiens émigrés à Paris.

En 1903, la section de N.-D. des Champs étant devenue trop considérable, on en retranscha le quartier de Grenelle et Boulogne-

sur-Seine où les Italiens affluaient depuis quelques années. L'œuvre générale compta ainsi une 6^e section. Une religieuse et un prêtre vinrent d'Italie en prendre la direction.

Tout en s'intéressant beaucoup à l'œuvre en général, Mgr Gasparri, pendant vingt années environ, s'était occupé spécialement de la section de St-Médard et beaucoup aussi de N.-D. des Champs et de Grenelle. Quand il dut quitter sa chaire de l'Institut catholique, en 1897, il eut comme successeurs dans l'apostolat auprès des Italiens Mgr di Belmonte, de la nonciature, et Mgr Graffin. Avec Mgr di Belmonte et après lui travailla l'excellent abbé Ferrari de très douce et vénérée mémoire.

La section de N.-D. des Champs, laissée aux soins de votre serviteur, telle qu'elle est maintenant, compte encore le chiffre respectable de 15 paroisses de Paris, comprises entre le boulevard des Italiens, le Luxembourg, le parc Montsouris, le Grand Montrouge, Malakof, Issy-les-Moulineaux, Grenelle et la place de la Concorde. Il est bon d'ajouter que nous n'avons pas à faire ordinairement dans les paroisses du centre de Paris. Les nombreux Italiens qui s'y trouvent étant la plupart garçons de café, ou portefaix, ou tailleurs, tous ouvriers très occupés, et parfois très isolés des groupements italiens, nous n'avons guère l'occasion de les rencontrer que dans les hôpitaux, surtout à l'hôpital de la Charité. Les autres malades de la section se rencontrent dans les hôpitaux Broussais, Bon-Secours, Saint-Joseph et Necker. Une des charges principales des Sœurs Italiennes étant la visite des malades, chaque semaine, dans chaque section parisienne de l'œuvre, la religieuse qui y est attachée, visite au moins un des hôpitaux compris dans sa section. Les malades gravement atteints sont alors signalés au prêtre et bientôt visités par lui. Depuis l'origine de l'œuvre jusqu'à ces dernières années les Sœurs Italiennes entraient dans les hôpitaux à peu près comme elles voulaient; un jour pourtant le concierge de l'hôpital Broussais (hôpital réputé jusqu'à ces derniers temps pour son mauvais esprit), refusa l'entrée à la religieuse de la section de N.-D. des Champs; la sœur voulait, comme d'ordinaire, parcourir l'hôpital pour savoir s'il y avait des malades Italiens. Une réclamation faite auprès de l'Assistance Publique resta sans réponse; et ce ne fut que sur la demande de l'ambassadeur d'Italie qu'une autorisation à peu près libre fut octroyée aux sœurs Italiennes. Elles vont dans les hôpitaux aux heures réglementaires des visites, parcourent librement les différentes salles et, le plus souvent, elles n'ont même pas la peine de demander s'il y a des malades Italiens; les infirmières en chef, en général bienveillantes, les signalent elles-mêmes;

dans tel hôpital la tradition s'est même établie de présenter à la Sœur le registre de la salle. Souvent aussi les malades français signalent eux-mêmes leurs voisins Italiens. Plusieurs infirmiers de l'hôpital de la Charité et de Necker poussent le dévouement jusqu'à « porter sur le mouvement », c'est-à-dire sur la liste des grands malades, des Italiens qui ne sont pas gravement atteints; ainsi je puis les voir tous les jours; d'autres fois la visite du malade porté sur le mouvement ne sera qu'un prétexte pour en voir d'autres moins souffrants mais ayant plus besoin du prêtre. Une fois entré dans l'hôpital, il m'est ordinairement facile de circuler partout. En pareil milieu, on doit tenir compte de l'esprit du personnel, lequel dépend beaucoup de l'esprit du directeur. A Cochin, depuis plusieurs années, le directeur, en sa qualité de libre-penseur, veut, chose étonnante, la liberté pour tous ceux de sa maison; de fait, la porte de l'hôpital est ouverte au prêtre Italien et à la Sœur, à toute heure du jour.

Nos Italiens ont horreur de l'hôpital, et ils n'y vont guère que par nécessité absolue. Quelques-uns le méprisent, précisément parce que l'esprit religieux en est banni. J'ai rencontré cette année un brave portefaix du centre de Paris qui avait eu soin de choisir son logement dans la circonscription de l'Hôtel-Dieu; il voulait être sûr, disait-il, en cas de maladie, d'aller dans un hospice où il y eût encore des religieuses. Hélas! la nature de son mal l'avait contraint de se réfugier dans un hôpital laïque.

Il y a quelques années, une pauvre italienne ne sachant pas le français, était soignée à Cochin pour une maladie très grave. Elle ne cessait de demander la Sœur italienne, mais en vain. Heureusement une dame de charité vint à passer; elle comprit ce que voulait la malheureuse et demanda au directeur de l'hôpital la permission d'introduire la Sœur à une heure qui n'était pas réglementaire: « Dès l'instant que la malade demande la Sœur, répondit le directeur libre-penseur, vous pouvez l'envoyer. » La Sœur arriva le plus tôt possible, mais la malade avait perdu connaissance; elle courut néanmoins chercher un prêtre, rue Lhomond; il était près de 8 h. du soir. Avec l'autorisation du directeur, le prêtre fut immédiatement introduit auprès de la malade. Grâce à Dieu, elle venait de recouvrer connaissance; elle n'eut que le temps de se confesser et retomba aussitôt dans le délire; elle mourut peu après.

Dans ce même hôpital, je réussis moi-même, l'an dernier, à voir, après l'heure réglementaire, un jeune homme gravement atteint d'un coup de revolver. Le directeur venait de refuser à la police tout interrogatoire du malheureux, mais, sur mes instances et sur ma promesse de ne pas le faire parler, il me permit de l'approcher

(c.-à-d. de le confesser). Une petite jeune fille m'avait accompagné à l'hôpital: on crut qu'elle était parente du malade et je passai moi-même presque comme envoyé par la famille. Quand je revins remercier le directeur et lui prouver que ma visite avait été courte: « C'est bien, dit-il, vous avez été raisonnable ».

Ces confessions dans les hôpitaux sont singulièrement facilitées par l'usage de la langue italienne. Beaucoup de malades acceptent vite de parler intimement avec le prêtre, parce qu'ils ne sont pas compris des voisins. Mais comme les visites sont choses délicates en pareil milieu et qu'elles ne peuvent être aussi fréquentes qu'on le voudrait bien, on a parfois la douleur de voir des malades quitter ce monde avant d'avoir pu être amenés à la confession; chose plus triste encore à remarquer: quand un malade a refusé nettement le ministère du prêtre (ce qui est rare parmi les Italiens), trop souvent on le voit partir brusquement après le refus prononcé.

Pour d'autres, bien disposés, au contraire, Dieu fait presque des miracles pour leur procurer l'absolution. Témoin ce fait de l'an dernier: le prêtre Italien résidant à Boulogne, avait été appelé à l'hôpital Lariboisière, auprès d'un homme très gravement malade; ce malheureux vivait depuis longtemps dans l'adultère. En une ou deux visites, le prêtre l'instruisit et le prépara à recevoir l'absolution; il jugea bon de la différer encore jusqu'au lendemain. Quel ne fut pas son chagrin d'apprendre, le jour suivant, que le malade avait été transporté d'urgence dans un autre hôpital; une maladie contagieuse très grave s'était déclarée, la veille, quelques heures après la visite du prêtre et avait nécessité son transfert dans un lazaret. Comprenant qu'il y avait danger immédiat, et sûr que le pauvre homme voulait expressément recevoir l'absolution, le prêtre Italien courut chercher la soi-disant épouse en deuxièmes noces et l'emmena avec lui au lazaret, dans l'espoir d'obtenir ainsi plus facilement accès auprès du moribond. Mais le directeur se montra intraitable, disant qu'aucune personne étrangère à l'hôpital ne pouvait y pénétrer. Alors le prêtre se fâcha, le directeur aussi. Dans une langue qui n'était ni le français ni l'italien, l'abbé proféra des menaces qui furent pourtant comprises. Entendant parler de rapport à l'ambassadeur d'Italie, le directeur prit peur un instant (la grosse affaire est toujours de n'avoir *pas d'histoires*); mais ne voulant pas accorder de faveur au curé, il appela un sergent de ville pour le faire sortir de force. Le brave homme d'agent qui, lui non plus, ne voulait pas d'histoire, s'en tira adroitement: « s'il est vrai, dit-il au directeur, que le malade veut voir le prêtre, vous ne pouvez vous y opposer; assurez-vous-en et puis nous verrons. » Mais

le malicieux directeur fit demander, par téléphone, lequel des deux le malade voulait voir, ou du prêtre ou de sa femme. Heureusement le malade eut la générosité de réclamer le prêtre, et le bon abbé en fut quitte pour endosser successivement trois ou quatre blouses blanches et se désinfecter plusieurs fois les mains. Le malade mourut quelques heures plus tard.

L'aspect général de chacune des sections de l'œuvre est bien différent suivant l'origine et le métier des Italiens qui la composent.

A la Villette, par exemple, on ne rencontre que des pauvres, appartenant aux provinces napolitaines; ils travaillent comme débardeurs sur les quais des bassins ou dans les raffineries de sucre; quelques-uns sont musiciens des rues. Tel, à la jambe de bois, tire sans cesse son piano par les faubourgs de Paris; il met huit jours à faire le tour de la capitale, et, quand il a fini, il recommence encore. Ces braves Italiens de la Villette sont très simples et viennent encore très nombreux aux réunions pieuses de l'œuvre. L'immense quartier de Montmartre, qui dépend de la section de la Villette renferme beaucoup d'Italiens, d'origine et de métiers divers: toscans-mouleurs, napolitains-modèles, piémontais-fumistes ou tailleurs.

La Section des Ternes ne comprend plus, dans Paris, que des familles déchues, et encore, en petit nombre; les pauvres visités par la Sœur habitent Levallois-Perret. Entre Levallois et Paris, sur la zone militaire, le long de la route de la Révolte, il existe plusieurs villages de roulottes; certains sont uniquement composés de familles Italiennes, essentiellement voyageuses; des religieuses du Sacré-Cœur, tenant à Neuilly un orphelinat italien, s'intéressent à ces rouleurs et préparent les enfants à la première communion.

La Section Grenelle-Boulogne est composée de sculpteurs et surtout de manœuvres-maçons. La plupart des femmes et des jeunes filles sont blanchisseuses ou laveuses; « Facciamo nei focoli » comme elles disent. Il y a environ 6000 Italiens à Boulogne-Grenelle. Ils viennent surtout de l'Italie centrale.

Autour du Panthéon, sur les paroisses St-Médard, St-Etienne du Mont et St-Jacques, nombreux sont les tailleurs, les fumistes, les modèles et les musiciens à demeure stable. Cette section de St-Médard a aussi ses musiciens ambulants, près de la porte de Choisy-le-Roi. Ce gros village de roulottes italiennes fait face à un village français dont les enfants trouvent les secours spirituels dans un patronage du V^e arrondissement. Le village italien fournit chaque année une moyenne de quinze premiers communiant. De manières grossières, à quelques exceptions près, ignorants de tout ce qui est hygiène, ces rouleurs cherchent à attirer la compassion du public par tous les

moyens possibles; autour du piano ou de la vielle on accroche les bébés qu'on ne saurait laisser au village, tandis que les plus grands couverts de haillons ou de costumes aux couleurs les plus variées et les plus bizarres, dansent, un tambour de basque ou un accordéon en main; les femmes tournent la manivelle et les grands jeunes gens porteront l'accordéon ou le chapeau chinois avec grosse caisse et appendices sur le dos. Les hommes ne font rien. Chacun de ces musiciens se fait, aux plus mauvais jours, deux ou trois francs, de 10 heures du matin à 4 heures du soir. Dans les meilleures journées, ils gagneront par petits groupes une quinzaine de francs; une famille formant deux ou trois groupes pourra donc recueillir 40 ou 50 francs. J'en ai rencontré qui avaient fait pareil profit en une journée de fête; la mère de famille, à elle seule, avait ramassé 15 francs.

Tout ce monde de musiciens ambulants passe à Paris le semestre d'hiver et l'autre en province; on va en Normandie, en Bretagne, en Gascogne, à Bordeaux ou à Lille. Je me souviens d'avoir donné la première absolution à un petit rouleur italien qui se mourait à l'hôpital St-Julien de Laval. Les parents pleuraient beaucoup leur petit garçon: « Songez donc, mon Père, il était si gentil! par ses manières amusantes, à 13 ans, il gagnait jusqu'à 13 francs par jour, au bord de la mer, et il était nourri par le public qui le gâtait de friandises, de vin, de liqueurs, de fruits. » Hélas! ce fut précisément la ruine de ce pauvre enfant. L'irrégularité, je ne dirai pas dans les repas mais dans le manger, et le manque de nourriture saine gâtent bien de ces jeunes estomacs; inutile de parler longuement des dangers d'autre nature auxquels sont exposés des nomades vivant dans une telle promiscuité en roulottes et en villages de roulottes: jalousies, querelles, désordres moraux. Malgré toutes ces difficultés, la plupart de ces girovagi conservent de profonds sentiments religieux; je connais plusieurs petites jeunes filles qui ont un extérieur très modeste et recueilli; elles ont même soin, en poussant leur instrument par les rues, de réciter assez souvent des Ave Maria. Rien de plus consolant que de préparer à la première communion ces enfants et ces jeunes gens chez qui se révèlent alors des sentiments de la plus sincère dévotion!

La Section de la Nation comprend une nombreuse colonie de Toscans, la plupart ébénistes ou mouleurs, marchands ambulants de statuettes en plâtre. A l'âge de 15 ans, le gamin toscan quitte son pays; presque toujours c'est de Lucques qu'il vient; il commence par porter péniblement ces immenses paniers remplis des objets en plâtre les plus variés; puis, après quelque temps de ce dur métier, il devient ouvrier mouleur à l'atelier, tandis qu'un autre gamin frai-

chement arrivé, le remplace aux coins des rues, sur les ponts ou les bornes, sur les bancs ou les escaliers des boulevards.

De temps en temps, la police fera un procès à ces petits marchands non autorisés; mais 20 francs d'amende ne les empêchent pas de circuler, d'exposer et de vendre. En Angleterre, ils vendent plus que jamais des statuettes de saints; en France, pareille marchandise n'est plus estimée: « autrefois, disent-ils (c'est-à-dire avant la persécution religieuse), nous faisons de la sainteté, maintenant nous faisons de la nudité. » C'est le goût public qui le veut. Pauvres jeunes gens! Moindre mal encore quand leurs patrons sont bons! autrement leur condition servile est comparable à celle des petits verriers dont nous parlerons bientôt.

La section parisienne qu'il nous reste à considérer est celle de *N.-D. des Champs*.

Dans les quartiers de Vaugirard, Plaisance et Montrouge, l'élément toscan, pas le meilleur, domine avec les mouleurs et les sculpteurs. Le nombre des mouleurs diminue de plus en plus; depuis 1901 les grandes maisons du quartier St-Sulpice étant ruinées, les ouvriers mouleurs (je parle de ceux qui font la sainteté en grand) sont partis à l'étranger, en Amérique surtout; et les quelques maisons de Paris qui font encore travailler n'ont plus à fournir que l'étranger, l'Amérique surtout. De tous les Italiens, les Toscans sont les plus maniables et les plus sociables pour nous, Français; il faut pourtant excepter les sculpteurs de Massa et de Carrara. Ces derniers pays sont très travaillés par le socialisme et la franc-maçonnerie; les hommes qui nous en arrivent sont déjà plus ou moins imbus de mauvaises idées; à Paris, ils retombent sous l'influence des sectes et beaucoup ne tardent pas à perdre ici tout sens moral.

A côté des sculpteurs et des mouleurs vivent dans les quartiers de Plaisance, Montrouge et N.-D. des Champs de nombreux Napolitains, modèles de leur métier; mais un abîme sépare ces deux races d'Italiens qui ne peuvent pas se sentir. Les Napolitains, c'est-à-dire les habitants des provinces méridionales, ont plus que les autres l'esprit de famille; mais ils sont célèbres pour leur rapacité, et le vol, parmi eux, n'est pas considéré comme un bien grand mal, si ce n'est quand on en est la victime. Au dire des Italiens du Nord, les Napolitains déshonorent le nom italien et font honte à tous leurs compatriotes par leur grossièreté et leur saleté. Il y a du vrai dans cette appréciation, mais, aux yeux de Dieu, je crois que les modèles valent mieux que les sculpteurs; ils ont plus de foi; il faut reconnaître pourtant que leur foi est peu éclairée, ce qui explique comment la tête leur tourne en présence de l'impiété de beaucoup de Français.

Venus ici pour l'argent, une fois entrés à Paris, ils ne voient plus que le gain. Tout est sacrifié au travail, santé de l'âme, santé du corps, et comme beaucoup d'artistes et d'entrepreneurs font travailler le dimanche, on perd l'habitude d'aller à la messe. Les mères de famille n'entendant jamais parler des fêtes religieuses, ne distinguent plus guère les jours fériés du dimanche; plus d'appels de cloches, plus de foules se dirigeant vers l'église; on fait comme les voisins: on continue les occupations de la semaine. Des enfants trouveront encore moyen d'aller quelquefois à la messe, le soir, c'est-à-dire à la bénédiction du Saint-Sacrement; mais d'Italiens pratiquant complètement leur religion, il y en a peu dans cette nombreuse colonie de la section de N.-D. des Champs. Par superstition, ceux qui ne pensent guère à la messe le dimanche, n'omettront pas d'y aller en semaine, à l'anniversaire d'une fête du pays. On mangera sans aucun scrupule de la viande le vendredi, mais on s'en abstiendra rigoureusement, le mercredi, en l'honneur de saint Gérard, ou de la Madone del Carmine. Grâce à Dieu, nos Napolitains ne sont pas tous tombés si bas; ces détails, du moins, montrent ce que vaut l'instruction religieuse dans l'Italie méridionale.

Modèles de métier, beaucoup de Napolitains le sont aussi par la vertu; les artistes savent bien le dire, et si pareil métier est un danger certain et recherché par les jeunes Français, il n'en est pas de même pour les Italiens. Tous ceux qui connaissent bien ce triste milieu sont unanimes à le reconnaître. D'ailleurs, même parmi les incrédules, le nombre des artistes qui tiennent à respecter leurs modèles, est plus grand qu'on ne croit. Ce n'est pas à dire que les Napolitains n'aient pas à souffrir d'un pareil genre de travail. En tout cas il est facile à comprendre que de pauvres pères de famille gagnant 0.50 fr. par jour à travailler la terre en Italie, se laissent fasciner par le métier de modèle où un homme gagnera 10 fr. dans sa journée, un enfant 3, 4 fr. dans une demi-journée, et une jeune fille 15 fr. quand elle fera la pose du soir. Dans certaines bonnes journées où poseront tous les membres d'une nombreuse famille, il y aura un gain de 60 à 80 fr. Ce sont des journées bien rares il est vrai, mais je ne compte pas tous les cadeaux en nature ou en argent, les vêtements donnés, les promenades payées... Un enfant de 12, 15 ans, se fera plus de 2000 fr. par an, s'il a le vrai type napolitain. Du mois de juin au mois de septembre, la plupart de ces Napolitains vont par les rues vendre des glaces; ce qui leur rapporte de 10 à 15 fr. par jour. Malheureusement, l'amour du gain et un peu l'avarice poussent ces braves gens à toujours plus d'économie: soi-disant par économie on vivra dans un taudis, dans

la saleté; par économie et par goût on mangera à la napolitaine, sans tenir compte des exigences du climat français; on achètera des meubles, des lits d'occasion; on couchera dessus sans draps et avec des couvertures sales; tel ce vieux, gisant dans un réduit, sur un méchant lit, et cela durant plusieurs mois de maladie; il restait à demi habillé, faute de draps et de couvertures, un pantalon mis sur la tête en guise de bonnet de coton; il avait pourtant des rouleaux d'or sous son lit! mais c'était pour ses enfants d'Italie! Que d'enfants ou jeunes gens meurent prématurément en France, parce que leurs parents ont refusé de se plier à un genre de vie plus en rapport avec leur condition nouvelle. Quelques familles arrivent en peu de temps à se faire une belle petite fortune. L'an dernier une famille napolitaine quittait Paris pour retourner au pays; depuis le commencement de l'exposition de 1900, le père et les deux fils, comme chauffeurs de machines (16 fr. par jour) ou comme manœuvres-maçons, la mère et les filles comme modèles, avaient fait le chiffre respectable de 30.000 fr. de bénéfice net! Ils eurent le bon esprit de s'en contenter et de rentrer chez eux.

Parmi ces nombreuses familles napolitaines il n'en est guère qui n'envoie, chaque année, au pays, un de ses membres pour y porter les économies; beaucoup, au temps de Pâques, font le voyage en trois semaines: un train spécial les emmène presque pour rien, le lundi des Rameaux, et les ramène, à la fin de la semaine de Quasimodo.

Ce récit vous aura fait connaître un peu ce que sont mes paroissiens. Pour les connaître moi-même aussi bien que possible, au début de mon ministère, je m'étais fait un devoir d'en visiter le plus grand nombre à domicile ou à l'atelier. Après avoir vu de près les Napolitains avec lesquels je devais être plus en contact dans la suite, je parcourus aussi, durant deux mois, les ateliers de sculpture et de moulure. Partout je fus bien reçu; à peine deux ou trois ouvriers me firent-ils mauvaise figure; un seul refusa d'entrer en conversation avec moi, mais il fut bien remis à place par son patron. Dès le début de l'entretien, les indifférents, les socialistes, les impies acceptaient ordinairement la discussion religieuse; le plus souvent même ils la provoquaient et j'ai dû pouvoir la soutenir dans l'atelier, pendant une heure, une heure et demie et même deux heures. Dans ces milieux franco-italiens, tous les ouvriers, ordinairement intelligents, ont beaucoup lu ou entendu parler de l'histoire ecclésiastique, mais ils savent presque tout de travers; au fond ils sont profondément ignorants des choses religieuses, mais aussi très avides de s'en faire instruire; ils émettent de leur propre

crû ou emprunteront à d'autres les idées les plus saugrenues, les opinions et les principes les plus faux; ils les serviront avec grand fracas, mais ordinairement leur hostilité n'est pas profonde; parfois même elle est toute factice; ils cherchent surtout l'occasion de s'attirer des réponses sérieuses et instructives.

Tous ces malheureux sont embrigadés par les mauvaises sociétés ou paralysés par le respect humain; l'inconduite en a plongé plus d'un dans une situation fausse, d'où ils ne peuvent plus sortir. L'an dernier j'ai donné ou fait donner, dans un patronage de M. l'abbé Soulange Bodin, une série de conférences qui m'ont mis en relation avec un plus grand nombre de sculpteurs et de mouleurs. C'est tout ce que j'ai pu faire jusqu'ici pour cette catégorie d'Italiens, la plus difficile à aborder.

Pour les Napolitains et pour les autres Italiens, j'ai monté, l'an dernier, un petit patronage où la préparation à la sainte communion peut se faire avec plus de facilité. Depuis plus de vingt ans, la Sœur réunissait tant bien que mal les enfants dans un réduit humide et sans lumière; ni salle ni cour pour retenir les enfants. Maintenant nous avons une grande salle et une cour pour les filles, une autre salle moins grande et une autre cour pour les garçons, plus une petite pièce pour recevoir les visites et entendre les confessions. Depuis Pâques même un oratoire a été érigé dans la grande salle et la messe y est célébrée les jours de précepte. Des dames Françaises nous aident à faire le catéchisme aux enfants qui savent mieux le français que l'italien. Les instructions communes à tous sont faites tantôt en italien, tantôt en français. En confession, on s'arrange comme on peut; un pénitent parlera français, l'autre italien, un autre moitié français, moitié dialecte; quelquefois la confession commencera en dialecte et se terminera par un acte de contrition en Anglais; la plupart, les femmes surtout, parlent un charabia composé de mots français à terminaisons italiennes « *besogna s'arrangiare et travagliare molto* ». Il n'est point rare de rencontrer des familles où les enfants ne comprennent qu'imparfaitement les parents et vice-versa.

L'an passé, une trentaine de jeunes filles ont été faire une retraite au château de Courcelles; plusieurs hommes et jeunes gens sont allés à Epinay. Cette année-ci, nous aurons à Epinay, une retraite spéciale, tandis que des enfants et des jeunes filles iront dans diverses colonies de vacances.

Voilà, mon Révérend Père, ce que j'ai cru bon de vous dire sur l'Œuvre italienne. Ne pouvant entrer dans plus de détails, je terminerai ma longue lettre par un aperçu général sur la condition

des Italiens de la banlieue de Paris et tout spécialement des verriers.

A *Nogent-sur-Marne* où je fus appelé, il y a deux ans, M. le curé désirait que l'on s'occupât d'une portion nombreuse de son troupeau abandonnée depuis trente ans; sur 12.000 habitants de la paroisse, près de 2.000 sont italiens; les hommes sont maçons ou fumistes; les femmes et les jeunes filles font des boas en plumes. Cette nombreuse colonie est presque uniquement composée d'Italiens de Plaisance (*Piacenza*). Après leur avoir donné, l'an dernier, une première retraite pascale, j'ai obtenu que, dans la communauté des Sœurs de *St-André*, à *Nogent*, une Sœur italienne fût plus spécialement mise au service de ses compatriotes. C'est là que l'excellent P. René Jouïon a donné, cette année, la première de ses quatre retraites pascales; l'auditoire fut le double de l'an passé. Espérons, qu'un jour, la section italienne de la Nation aura un aumônier assez libre pour s'occuper de la colonie nogentaise.

Il y a deux ans aussi, je fus appelé à *Sèvres*, par les Petites Sœurs de l'Assomption qui embrassent, à la fois dans leur ardente charité les Bretons et les Alsaciens, les Français et les Italiens. Dans une maison où vingt-huit religieuses vivent d'aumônes, au jour le jour, on trouve encore moyen de faire à autrui d'abondantes aumônes spirituelles et temporelles. Une Sœur alsacienne a appris l'italien pour enseigner le catéchisme aux pauvres petits verriers du *Bas-Meudon*. Avec quel dévouement elle est allée chercher, un à un, toutes les semaines, durant un an, une quinzaine de pauvres enfants ou jeunes gens. Après les avoir arrachés au sommeil ou détournés du bois, il fallait encore leur donner du café pour les tenir éveillés. Abrutis par un travail excessif, ces pauvres enfants, grâce à Dieu et à la persévérance de la Sœur, ont pu enfin apprendre le strict nécessaire pour faire leur première communion. Je ne connais pas d'enfants plus dignes de compassion que ces petits Italiens en haillons, brûlés par le feu, exténués par la privation de sommeil et de nourriture, couverts parfois de plaies, effets des coups de cannes rougies au feu, dont ils sont trop souvent gratifiés.

Une Œuvre italienne, fondée par Mgr Bonomelli, en faveur des émigrés en Europe, s'est occupée tout spécialement des enfants et des jeunes gens mineurs. Voici le compte-rendu d'une enquête faite par un membre de l'œuvre, sur la condition des petits verriers en France. Vous jugerez, mon Révérend Père, de la misère imméritée de ces pauvres petites créatures.

Plusieurs extraits aune conférence faite à Milan, par le professeur de Maschi.

Il y a environ 400.000 Italiens qui chaque année quittent leur patrie, temporairement ou pour toujours. Ils sont dispersés sur la terre entière: de l'Argentine jusque sur les glaces de Sibérie, du Haut-Nil à la Baltique.....

La plupart des émigrants qui demeurent en Europe, s'adonnent à des travaux manuels et aux plus lourds: ils sont manoeuvres, terrassiers, maçons, plâtriers, charbonniers,ourniers, tailleurs de pierre, débardeurs, mineurs, verriers, beaucoup sont aussi marchands ambulants. On les reconnaît facilement, dit le rapport de notre secrétariat de Fribourg, au visage bronzé, aux vêtements usés, à la démarche typique, aux mains dans les poches. Excellents ouvriers, vifs, patients, extraordinairement sobres, ils sont pourtant mal vus des populations parmi lesquelles ils vivent. Ces populations, plus instruites, aisées, accueillent cette foule mal vêtue, peu instruite, ne parlant point leur idiome, avec une certaine méfiance qui va jusqu'au mépris pour leur qualité d'Italiens.....

Il résulte de l'enquête du Docteur Ugo Catiero que ce sont les districts de Sara et de Isernia qui fournissent les plus forts contingents de petits malheureux destinés aux verreries françaises. Dans ces établissements industriels, la main-d'œuvre est divisée en trois catégories: l'*ouvrier* proprement dit qui souffle le verre et donne la forme aux objets; le *gamin* qui recueille la pâte pour la donner à l'ouvrier, et le *porteur* qui saisit l'objet façonné par l'ouvrier et le porte à un second four. L'ouvrier est toujours un adulte, et le gamin et le porteur sont des enfants mineurs. Le *gamin* doit demeurer de longues heures devant le four dont la température est presque toujours de 1.400°. Le *porteur* dans les fabriques de bouteilles, doit reporter au four près de 1000 bouteilles par jour. C'est l'Italie qui fournit la plus grande partie, sinon la totalité de ces *gamins* et *porteurs* qui, après trois ans, lui reviennent décharnés et *tuberculeux*. Ils sont vendus pour 100 francs par an, pour une période de trois ans aux *incettativi*, qui les louent aux verreries françaises pour 50 francs par mois; et durant trois ans, les petits malheureux sont logés dans des locaux incommodes, sans air et sans lumière, nourris d'un peu de pain et de soupe et obligés sous peine de mauvais traitements, à envoyer à leurs parents ou connaissances, en Italie, des relations mensongères sur leur *belle* condition d'existence.

La durée journalière du travail doit être réglementairement de 8 heures; mais en général ils travaillent 12 à 16 heures par jour

afin de procurer un supplément de bénéfice à l'infâme *négrier* — lisons — *incettativo*.

Voici les dépositions de deux petites victimes :

J'étais obligé de travailler 12 heures consécutives devant le four ; je ne possédais pas de chemise de rechange quand j'étais couvert de sueur. Un jour je tombai évanoui. Quand je revins à moi, le contre-maître m'obligea à reprendre immédiatement le travail. Je m'évanouis de nouveau ; on me porta alors à l'hôpital où je demeurai cinq mois, après quoi on me renvoya en Italie, incurable.

L'autre raconte :

A la verrerie Legras, on m'obligeait à souffler la pâte en fusion, sous peine de coups. Blessé à la tête, brûlé un peu partout, on me permit de changer de travail. On m'occupa alors aux transports et j'étais tenu d'effectuer *par jour* 1.400 voyages de 20 mètres chacun !

Un matin, un de mes camarades d'infortune qui se sentait malade et qui ne pouvait se lever, fut forcé par l'*incettativo* à aller travailler : à minuit on le rapportait agonisant. Transporté à l'hôpital, il y est mort le lendemain.

Il y a trois ou quatre cents de ces petits martyrs à Givors ; plus de huit cents dans les faubourgs de Lyon ; autant à Rive-de-Gier...

On sait que l'industrie verrière est répandue sur un grand nombre de points de France, mais nous devons limiter nos investigations aux trois régions qui constituent les trois principaux groupements verriers : les faubourgs de Lyon (la Mouche, la Mulatière, Oullins) ; la Haute-Loire (Givors, Rive de Gier, St-Romain-le-Puy, St-Galmier, etc...) ; enfin la banlieue parisienne (la Plaine-St-Denis, Choisy-le-Roy, Bas-Meudon, Pantin). Dans ces trois groupes de verreries, on fabrique uniquement la bouteille, fabrication pour laquelle la main-d'œuvre des enfants est non seulement utile, mais nécessaire, si l'on veut obtenir le maximum de rendement avec le minimum de dépense. C'est dans ces verreries que l'on rencontre les plus fortes agglomérations d'enfants italiens. Jusqu'ici nos recherches n'ont porté que sur les deux premiers groupes et encore n'avons-nous pu les visiter que superficiellement.

L'industrie de la fabrication des bouteilles dans la région lyonnaise et dans la Haute-Loire est des plus anciennes : à Rive de Gier, où elle est favorisée par un riche bassin minier, elle date de plusieurs siècles. La main-d'œuvre piémontaise y est abondante et remonte très loin dans le passé. Elle se recrute surtout dans les districts de Turin et de Mondovi ; mais là, les Piémontais, à l'instar des Français, travaillent dans les verreries, comme *ouvriers*, avec des salaires

variant de 10 à 20 francs par jour. Un grand nombre d'ouvriers piémontais y ont fait venir leur famille; ils envoient leurs enfants aux écoles communales jusqu'à l'âge de treize ans, après quoi ils les font engager dans leurs verreries comme *porteurs*; après dix-huit mois, ils passent *gamins*, puis *grands-garçons* et enfin *ouvriers*.

C'est à la vérité, une pénible profession, mais les salaires élevés qu'on y gagne, permettent à l'ouvrier économe de se constituer après vingt ans de travail, une retraite suffisante pour lui (s'il survit à son labeur) et pour les siens.

Les enfants des ouvriers français et piémontais représentent un peu plus du quart des mineurs qui travaillent dans les verreries. Les autres, c'est-à-dire la grande masse, proviennent presque tous de l'Italie méridionale, des provinces de Caserte et de Campobasso et un plus petit nombre de Aquila et de Rome.

L'émigration des méridionaux, des *Napolitains*, comme on les appelle vulgairement, est assez récente.

Je n'ai pu préciser l'époque où elle a commencé, mais, en tout cas, elle n'a pris d'extension que depuis 1890; aujourd'hui, elle constitue un facteur important de la fabrication des bouteilles et cette industrie en tire de grands avantages sans aucun égard pour les plus élémentaires principes d'humanité.

Une des principales difficultés qu'offre cette industrie, réside dans l'énorme disproportion numérique qui doit être maintenue dans la main-d'œuvre, entre l'élément *ouvrier* (qui est infime) et celui des *porteurs*, *gamins*, *grands-garçons*, *chauffeurs*, etc... Or, comme les ouvriers français et piémontais n'engagent leurs fils comme porteurs que s'ils ont la promesse qu'après un stage relativement court, ceux-ci passeront ouvriers, on est obligé pour remplir les vides (en moyenne 5/6 de la main-d'œuvre infantile), de faire appel aux misérables populations de la Campanie.

Pour attirer ces malheureux, les maîtres-verriers accordent le logement et le chauffage gratuit à toute famille qui dispose de deux garçons capables d'être embauchés comme *porteurs*: de son côté le père est engagé comme *manœuvre* à raison de trois francs par jour et de plus il reçoit 40 fr. par mois pour chaque enfant mineur présenté par lui. C'est ainsi que de nombreuses familles originaires des provinces méridionales de l'Italie sont venues s'installer à Rive de Gier, en quête d'une aisance relative, poursuivie et acquise au prix de la santé de leurs pauvres enfants qui, dès qu'ils atteignent l'âge d'homme, sont renvoyés de l'usine malades et sans métier, pour faire place à une nouvelle génération d'enfants.

Parmi ces méridionaux, je n'ai pas trouvé un seul adulte qui

travaillât comme *ouvrier*; et c'est à peine si quelques-uns d'entre eux ont pu obtenir le poste de *grand-garçon* avec un salaire de 3 à 5 francs par jour; et encore ces derniers ont dû, pour obtenir cette faveur, présenter des frères plus jeunes, pour être embauchés comme *porteurs*.

Un certain Francesco Bianco, émigré à Rive de Gier, n'avait qu'un fils âgé de 13 ans (c'est l'âge que prescrit la loi française); pour en présenter un second, il fit venir de Cervaro l'acte de naissance de sa fille Maria qui avait 14 ans et changeant habilement l'a final en o, de Maria il fit Mario.

L'acte en question dit bien que le nouveau-né est du sexe féminin, mais Bianco, certain que les autorités françaises, ne connaissant pas la langue italienne, ne reconnaîtront pas la falsification, présente comme étant à lui un petit garçon de 11 ans, Fortuné Canale, que le père lui cède moyennant 10 francs par mois et qu'il fait embaucher à la verrerie comme son fils...

Les uns utilisent les actes de naissance de fils décédés, d'autres se procurent auprès de compères des actes de naissance quelconques au prix moyen de cinquante francs... et le même acte servira deux, trois ou quatre fois pour faire engager comme *porteurs* des enfants n'ayant pas l'âge exigé par la loi.

Si abominable que soit l'exploitation des enfants mineurs par leurs propres parents avides de gain, elle n'est rien en comparaison de celle exercée par les « *Incettativi* » qui, moyennant une redevance annuelle de 100 fr. par tête, payée aux parents, louent les enfants, qu'ils placent ensuite comme *porteurs* dans les verreries françaises. Ces négriers disposent généralement de dix, quinze et même quelquefois de vingt petits malheureux qu'ils réduisent à la condition d'esclaves. Leurs victimes se reconnaissent à leur aspect lamentable, à leur accoutrement misérable, à leur teint livide, à leur face décharnée, conséquence d'un travail pénible qui est au-dessus de leurs forces et d'une alimentation notoirement insuffisante. On les nourrit de pain et de soupe et quelquefois de déchets de viande ou de légumes que la femme du « *padrone* » va recueillir dans les marchés, détritiques immondes dont des mendiants ne voudraient pas. « C'est de la pourriture qu'on leur donne, — qu'ils sont malheureux les petits Italiens! » me disaient quelques enfants français qui jouaient près de la verrerie Combes à Rive de Gier. « On ne leur donne pas à manger, et s'ils se plaignent, on les frappe. »

Il n'y aurait plus de ces « *Incettativi* » ou tout au moins leurs exécrables iniquités ne seraient pas possibles sans la tolérance, et j'ose le dire, sans la connivence des propriétaires des verreries pour

lesquels l'*incettatore* est un instrument pratique et surtout utile.

L'*incettatore* est pour le maître-verrier ou plutôt pour le chef du personnel, l'homme le plus commode et le plus raisonnable du monde. Au lieu d'avoir à faire à dix chefs de famille ignorants, qui ne parlent que leur dialecte, le chef du personnel préfère traiter avec un seul individu intelligent, parlant bien le français et d'une complaisance à toute épreuve. Jamais l'*incettatore* ne se plaint ni de la durée du travail, ni des conditions dans lesquelles il est fait, que ce soit de jour ou de nuit; jamais non plus il n'exige des garanties quant à l'avenir des sujets présentés par lui. Plus ces infortunés peinent, plus son profit est grand; si ceux-ci, au lieu de travailler comme les ouvriers, 8 heures par jour, travaillent 12 heures, leur infâme exploiteur touche 70 francs par mois au lieu de 45 francs; si leur journée est, comme cela arrive souvent, de 16 heures consécutives, c'est 90 francs par mois qui reviennent à l'*incettatore*.

S'il arrive que la température des fourneaux soit montée à un degré extrême et que les *gamins* suffoqués par cette chaleur infernale, s'enfuyent en criant: « Jetez-nous dans le feu, si vous voulez, mais nous ne pouvons plus tenir ici, » l'inspecteur — l'*incettatore* — accourra, arrêtera les fugitifs et, tout en les brutalisant, les ramènera de force au lieu du supplice; mais le travail ne souffrira pas d'interruption, les pauvres petits dussent-ils tomber d'inanition ou d'épuisement — ce qui arrive souvent.

L'*incettatore*, d'autre part, a soin d'avoir constamment sous la main un personnel jeune; il possède régulièrement un stock de garçons de 13 ans qui, comme porteurs, sont tout ce qu'il y a de mieux; il les tient solidement attachés à sa fortune pendant 4, 5 ou 6 ans, après quoi, si la mort ne les a pas déliés de leurs engagements, il les renvoie exténués à leurs parents, après avoir obtenu pour eux le rapatriement *gratuit* qui est de droit pour les *infirmes*. Et entre temps un nouveau contingent de mineurs lui arrive pour remplacer ceux que les souffrances et les privations ont rendus à tout jamais impropres au travail.....

Les révélations faites par cette enquête ont vivement ému l'opinion publique; mais la première impression passée on a vite oublié les petits verriers et, jusqu'ici, le gouvernement français n'a rien fait de sérieux en leur faveur. Une centaine d'ouvriers ont été rapatriés par les soins de l'œuvre des émigrés et des consuls italiens, mais la cause du mal existe toujours et les petites victimes des *incettativi* sont encore très nombreuses.

L'Union des Retraites-Régionales.

Cette œuvre, organisée depuis quelques années à peine, a pour but de promouvoir dans les diverses régions de France, l'usage des *Retraites fermées* pour les hommes du monde et les ouvriers.

Il est déjà plusieurs *Maisons de Retraites fermées*, où les hommes de toutes les classes de la société, peuvent suivre les *Exercices* de Saint Ignace pendant trois jours. Mais elles ne sont pas assez nombreuses ni suffisamment réparties à travers la France pour être à la portée de tous ceux qui consentent à faire des Retraites.

« *L'Union des Retraites-Régionales* », dont le *Secrétariat Central* est installé, 368, rue Saint-Honoré, à Paris, s'efforce d'y suppléer en organisant une ou plusieurs Retraites dans chaque contrée et en fournissant volontiers tous les renseignements et les concours utiles pour en organiser.

On établit des *Comités régionaux* dont les membres, signataires des invitations lancées dans le pays, s'appliquent à recruter les Retraitants, à s'entendre avec eux pendant la Retraite pour organiser de nouvelles Retraites et s'associer pour se faire les auxiliaires des œuvres anciennes, les promoteurs d'œuvres nouvelles, œuvres apostoliques et sociales dans la région même où leur influence s'exerce.

Les Retraitants, qui, souvent sont des « autorités sociales » dans le département, sont plus facilement attirés aux Retraites par leur voisinage d'habitation, de relations, d'affaires, d'œuvres, dont ils peuvent encore après la retraite tirer le parti le plus avantageux pour l'apostolat.

L'œuvre a pris une extension dont les résultats sont bien pour encourager. On peut s'en rendre compte par le tableau suivant.

	1902	1903	1904	1905	1906	1907	TOTAL	
Epinay (Semaine Ste)	—	48	54	53	52	57	275	} 600
» (» »)						11		
» (Septembre)	9	9	36	40	24	38	156	
» (Octobre)	21	24					45	
» (Octobre)	14	17	38	15	18	22	124	} 317
Rennes (Messieurs)		17	52	31	31	32	163	
» (Étudiants)			24	28	24	31	107	
» (Ouvriers)						20	20	} 116
Redon					11	16	27	
Lannion				24	23	17	64	
Moncontour (Messieurs)						23	23	} 116
» (Ouvriers)						29	29	
Quimper				18	15	14	47	} 94
Sarthe (Corbuon)					6		6	
Anjou	35	23	20	25	21	30	154	} 94
Pontlevoy (Messieurs)				25	28	27	80	
» (Ouvriers)					14		14	} 43
Manche (Messieurs)				14	11		25	
» (Ouvriers)					18		18	
Cracouville (Eure)					15	15	30	
Bourbonnais (Moulins)	20	15	16	15	17	13	96	
Caen (Étudiants)						11	11	
Creule (La Fôt)						18	18	
Clamart						21	21	
Total par année :	99	153	240	288	329	445	1553	

Angleterre. Canterbury.

Cinquantaine du R. P. Georges Longhaye.

LE 17 octobre 1907, toutes les communautés de Saint-Mary's college étaient en joie. On célébrait le cinquantenaire de Compagnie du très aimé et très vénéré maître, qui, sur un demi-siècle de vie religieuse, a déjà donné plus de quarante années à l'enseignement, dont 27 consacrées à la formation religieuse et littéraire de nos juvénistes. Innombrables furent ceux qui de loin, par leurs lettres et leurs prières, prirent part à cette fête filiale. Mais déjà, novices, juvénistes, et jusqu'aux Pères du troisième an, sortis un instant par grande exception de leur Thébaïde, formaient autour du Père une belle couronne d'élèves présents, passés et futurs. Ore Place avait envoyé sa députation, théologiens et professeurs, anciens

jeunes collègues au jувénat, anciens élèves déjà montés au rang des maîtres. Boulogne même et Higham, « la Champagne continentale et la Champagne coloniale » étaient représentés.

La journée s'ouvrit par une messe d'action de grâces que le Père tint à offrir pour le jувénat : « Même en ce jour, disait-il, alors que mes souvenirs se reportent sur toute ma vie religieuse, je ne puis me résoudre à dire le Saint Sacrifice pour une autre intention que pour mes jувénistes. »

A midi, plus de 150 convives étaient réunis dans la grande salle. Les tentures rouges et blanches, les écussons, la verdure cachaient le désordre d'une grande bibliothèque en cours de déballage. Au milieu, dans un superbe bosquet de chrysanthèmes, Notre-Dame présidait. A ses pieds, en manière d'ex-voto, s'étaient étalés une vingtaine de volumes, toute l'œuvre littéraire, biographique, polémique, dramatique du Père Longhaye.

Durant le repas, plusieurs racontèrent ou chantèrent le passé. Un vieux professeur d'histoire en retraite nous décrivit quelles furent les premières visions d'Alsace du jeune novice arrivant à Issenheim, juste au moment où son aîné, de Brugelette, le P. Instructeur, en parlait. Un tertiaire poitevin nous dit quels souvenirs on garde encore à Poitiers, des catéchismes et conférences que, pendant une dizaine d'années, 1870-1880, le P. Longhaye avait faits dans la bonne vieille ville, aux beaux temps de Mgr Pie. Il nous rappela comment, il y a six ou sept ans, à la nouvelle que le Père allait revenir prêcher à la cathédrale, ce fut chez ses anciens, aujourd'hui graves pères de famille à trois et quatre chevrons, une explosion de joie. Un ancien de Saint-Joseph avait envoyé son tribut de vers : « A son vénéré et excellent maître, le P. G. Longhaye, le seul survivant des trois premiers auditeurs du Cours supérieur de littérature à Poitiers, octobre 1870. »

Le R. P. C. y rappelait qu'à Poitiers :

« Sur une scène étroite, au fond du long préau »,

on avait eu les prémices de La Vallette, Connor O' Nial, les Flavius, Bouvines, ces « tragédies de collègue » qui ont mis de l'idéal à tant de générations d'enfants.

« Les héros peuvent-ils parler français plus beau ? »

Là encore avait été ébauchée dans ses grandes lignes, pour un auditoire de jeunes gens, auxquels venaient se mêler de graves magistrats, cette *Théorie* que le poète résumait d'un mot :

Le sens français chrétien, le sens commun vieux jeu.

Et il ajoutait :

Et pour vous applaudir, le grand siècle se lève,
Le grand siècle si bien vôtre, en tous ces discours,
Qu'à l'entendre, à le lire, il semble votre élève.
Qu'eût objecté Bossuet s'il eût suivi vos cours ?

Puis sont venues les années d'exil, et un ancien d'Aberdovey raconte ce qu'était la vie du juvénat, il y a 27 ans :

... « Vous la rappelez-vous la classe où le grand vent
« Entrait sifflant, chantant, pleurant et soulevant
« Les feuilles de papier sur les tables bancales ?
« Combien qui gribouillaient du papier, sous vos yeux,
« Qui parlaient d'avenir batailleur et joyeux :

« Combien s'en sont allés avant l'heure et là-haut
« Veillent sur vous, partis si tôt, partis trop tôt,
« Avenel, Besnardeau, Tricard, Tampé, vingt autres,
« Tous aimés, tous formés par vous pour être apôtres !

... Nous avions là deux maîtres,
« De ces maîtres choisis qu'on ne peut oublier ;
« A leur voix les esprits n'avaient qu'à se plier,
« Le cœur, se laisser faire entre leurs mains de prêtres.
« L'un pénétrait dans l'âme et lisait jusqu'au fond ;
« D'un geste net et sûr, il vous fixait la route...
« Comme l'autre savait à notre intelligence
« Dévoiler l'idéal dans sa virginité... !
« Et tous deux ils n'avaient qu'une règle sans plus :
« Et l'art et la prière, et la vie et l'histoire,
« Tout fondre et tout lier autour du seul Jésus !

Mais par-dessus tout, c'est l'enseignement du « maître » ; que les élèves aiment à chanter. Que de fois il a commenté sa définition de l'éloquence : « Parler, c'est dire quelque chose à quelqu'un ». Formule qui résume tout le livre de la Prédication. On s'en est emparé pour quelques applications piquantes :

« La parole est maîtresse aujourd'hui de la terre ;
« Mais quel étrange abus l'on fait de son crédit.
« Tel tribun de faubourg et tel parlementaire
« Parla toute sa vie, et n'a jamais rien dit.
« L'orateur trop souvent pervertit l'auditoire ;
« L'auditoire parfois pervertit l'orateur.
« Au vil rhéteur il faut la honteuse victoire ;
« Au vil public, il faut parole à sa hauteur... »
Aussi, c'est un bonheur bien rare qu'on admire
Dans le maître et l'auteur que l'on fête aujourd'hui,
Qui, quarante ans et plus eut *quelque chose* à dire
De vrai, de beau, devant *quelqu'un*, digne de lui.

Ce « quelque chose », ce fut

... l'austère et noble *Théorie*,
L'âme qui se maîtrise en gardant son élan
Qui sous l'ardent contact des choses vibre et prie
Pour que jaillisse enfin le verbe étincelant,
Ce furent les leçons de la vraie éloquence...
Les exemples féconds du grand siècle de France...

Quant au « quelqu'un » l'auditoire

« Qui de ces belles choses
Eut la primeur, cher maître, il fut digne de vous.
Dispersés par le monde, au service des causes
Que vous aimez comme eux...
... grands chefs de nos armées,
Orateurs, écrivains, maîtres, comme autrefois
Gardent le souvenir de ces classes aimées...
Où s'éveillait leur jeune ardeur, à votre voix.

Les poètes et les musiciens ont fini; c'est maintenant le tour de la prose, et de la prose latine. Le R. P. Vice-Provincial se lève, et lit une lettre venue de Rome (1). Le T. R. P. Général a voulu s'as-

I.

LETTRE DU T. R. P. GÉNÉRAL

Romae, d. 11 Oct. 1907.

Reverende in X^{to} Pater, P. X^{ti}.

Audio R^{am} V^{am} post paucos dies expleturam suam ab ingressu in Societatem annum quinquagesimum, atque Nostros in domo Cantuariensi accingere se ad celebrandum felicem hunc anniversarium diem.

Etsi mos non est ut Praepositus Generalis aliquid singulis hujusmodi celebrationibus contribuat, non possum tamen non prae oculis habere R^{am} V^{am} per longissimi illius temporis dimidiam partem et amplius utilissimo carissimae nostrae juventutis instruendae officio totum se devovisse, idque cum non minus praeclara simul et sana rei litterariae intelligentia quam egregio successu.

Accedit quod, exemplo non minus quam praecepto Juniores nostros edocens, ad ipsorum et multorum praeterea aliorum eruditionem eos de litteris et eloquentia libros R^a V^a composuit, quorum editio Societati nostrae laudem non mediocrem apud cultos viros conciliavit.

Quare volo, occasione recurrentis ipsius anniversariae diei sinceram R^{ae} V^{ae} gratias agere nomine Provinciarum Galliae imprimis, quarum Juventutem ita constanter et diligenter excoluit, sed etiam totius Societatis, cui non parum dignitatis atque decoris addidit.

A Deo D^{no} nostro enixe peto ut eas R^{ae} V^{ae} vires conservare dignetur, quibus ipsa Societati nostrae et catholicae religioni per multos adhuc annos inservire valeat.

Interim, quam ante paucos menses R^{ae} V^{ae} cum ultima sua volumina ad me misit, impertivi et jussi a P. Substituto significari, benedictionem ex animo confirmo.

Multum me commendo ejus orationibus et SS. SS.

R^{ae} V^{ae}

Servus in Christo,
Franciscus Xav. Wernz,
Praep. Gen. Soc. Jesu.

socier à la fête de Cantorbéry. Sans doute, ce n'est pas l'usage à lui, de dire son mot chaque fois qu'on célèbre une cinquantaine. Mais celle-là ne ressemble pas à beaucoup d'autres. Il ne peut oublier que de ces cinquante ans passés dans la Compagnie, plus de la moitié a été consacrée à former notre chère jeunesse, avec un succès égal au dévouement. Il n'oublie pas non plus l'honneur qui a rejilli sur tous, en France, des nombreuses et solides publications littéraires de l'écrivain.

La parole de Notre Père est soulignée de longs applaudissements, au milieu desquels le jubilaire se lève à son tour pour répondre. De son petit discours, plein d'allusions délicates aux présents et aux absents, retenons quelques traits épars. « Vous comprenez bien, nous dit-il, que, en ce jour, toute ma reconnaissance va à la Compagnie. D'après un axiome chrétien, Dieu a voulu tout nous donner par la T. S. Vierge. Je puis dire, sans faire tort à la T. S. Vierge : Dieu a voulu que j'aie tout par la Compagnie..... Je l'atteste, car les circonstances peuvent donner plus de solennité à ma parole : le peu que je sais, le peu que je vau, le peu que je puis, je le sais, je le vau, je le puis grâce à la Compagnie..... On a dit tout à l'heure en vers ce que je voulais vous rappeler : *« mea doctrina non est mea. »* J'entends parler parfois de mes idées ; si quelqu'un venait m'en parler, je me permettrais de protester respectueusement et de lui dire : Mes idées ! J'espère n'en avoir pas d'autres que celles de l'Eglise et de la Compagnie. Si j'ai des idées à moi, j'espère n'y pas tenir trop ; ce ne sont pas mes idées, bien que j'aie essayé de les étendre dans un domaine inférieur comme la littérature.

« Et maintenant je forme pour vous deux souhaits, spécialement pour nos jeunes frères novices et juvénistes. Je vous souhaite un enthousiasme réfléchi pour la vérité catholique, rigoureusement orthodoxe ; ensuite, de vous former assez pour la répandre telle qu'elle est, lumineuse, exacte, précise. Soyez de doctes, de lumineux catéchistes devant tous les auditoires de grandes personnes et d'enfants, et dans toutes les chaires, dans les petites comme dans les grandes, si le Bon Dieu vous donne d'y monter, catéchistes de Celui qui est le Centre de tout, de Jésus-Christ. Je vous souhaite une passion réfléchie et lumineuse de N.-S. Jésus-Christ. Je vous souhaite de la répandre et de la communiquer à tous. »

La fête se termina, le soir, par une petite séance, dont le R. P. Longhaye fit tous les frais. Sous le titre général de *Pages choisies des grands écrivains*, on recueillit un certain nombre de passages plus caractéristiques, dans l'œuvre du poète et du prosateur. Groupées autour de deux idées maîtresses, l'amour de Jésus Christ,

l'amour de la Compagnie, elles résumèrent sous une forme peut-être un peu austère, tout l'enseignement du maître et de l'écrivain.

Pour conclure, la parole fut rendue aux poètes, et le dernier mot fut donné par le « vieux barde », qui jadis était de toutes les fêtes et que la maladie enchaîne aujourd'hui dans sa petite chambre d'hospice à Rennes. De ses pauvres mains paralysées, le P. Delaporte avait écrit quelques vers; et il les envoyait après avoir mis deux ou trois jours à les recopier lui-même lisiblement.

La Jeunesse vous fête, et je lui porte envie;
J'entends vos fils chanter vos cinquante printemps;
Ils sont la joie, ils sont l'espoir, ils sont la vie;
Ils sont ce qu'on n'est plus quand on a soixante ans.

Moi, comme eux, aux échos de la terre bretonne,
Je chante aussi; du moins, j'essaie, à tous hasards;
Excusez, si ma voix tremble, hésite ou détonne,
Comme une voix d'aveugle au coin du Pont des Arts.

Vieux barde fraternel qu'enchaîne la souffrance,
Je me sens rajeuni par votre Jubilé;
Et je vous dis, de loin, mais du pays de France,
De notre France en deuil: « Longs jours à l'exilé »!

Albion fut vingt ans votre « Terre d'asile »;
Vous, maître du bon goût et du parler français,
Père, vous êtes bien de ceux que l'on exile,
De ceux que l'on punit, pour cause de succès.

Mais vous êtes de ceux qu'on admire et qu'on aime;
De ceux chez qui le cœur est égal à l'esprit;
De ceux dont l'idéal reste toujours le même:
« Plus de gloire toujours au seul Roi Jésus-Christ! »

C'est pour lui rendre gloire en le faisant connaître,
Que vous semez le vrai, que vous prêchez le beau;
Et, depuis cinquante ans, c'est pour Lui, pour le Maître,
Que la plume, en vos doigts, marche comme un flambeau.

Un jour, vous me disiez — je crois entendre encore:
« Bien à plaindre, qui n'ose ou ne sait réagir;
« Soyons humblement fiers; à la dernière aurore,
« De nos œuvres, nos fronts n'auront pas à rougir. »

Oh! non, vous n'aurez pas à rougir; d'âge en âge;
S'il est un avenir, une postérité,
Tous vos écrits rendront de vous bon témoignage,
Bon ouvrier du Christ, semeur de vérité.

Père, soyez béni de notre Mère aimée,
Vous êtes son orgueil, son vrai fils: Oh! longtemps,
Aux conquêtes du Beau, formez sa jeune armée...
C'est mon vœu, ma prière au soir des cinquante ans.

NÉCROLOGIE

De R. P. Charles Noury 1837-1906.

LE samedi 18 août 1906, mourait à Jersey le P. Charles Noury. Les longues années qu'il passa au scolasticat, de 1882 à 1906, l'ont fait connaître d'un grand nombre de Pères que leurs études amenaient dans cette maison. Son souvenir n'est point de ceux qui s'oublient. On se souvient du vieux professeur de physique, fervent jusqu'à la fin pour son enseignement, et davantage encore du religieux simple et loyal dont l'aspect un peu rude et austère cachait un cœur excellent. Le scolasticat de Jersey lui doit beaucoup, pour le bien qu'il y a fait, et aussi à cause des relations d'estime qu'il a su lui créer dans cette population de Jersey, très ignorante de l'Institut des Jésuites et pleine de préventions contre eux. Par ses travaux géologiques sur l'île, il a pris contact avec bon nombre des habitants, et sa droiture, sa bonne franchise, lui ont conquis de durables amitiés. C'était certainement le Père le plus en vue de la maison et c'était une bonne recommandation que de se prévaloir de sa connaissance et de son amitié. On vit bien quelle estime il avait conquise quand on donna nouvelle de sa mort. Un de ses amis publia dans le *Jersey-Times* du 25 août 1906 un article « dans l'intention, disait-il, de ne pas laisser inaperçue la mort du professeur et savant géologue qui avait passé de longues années parmi eux et qui avait eu une particulière affection pour l'île et ses habitants. » Les *Lettres de Jersey* ne sauraient faire moins et elles doivent garder le très spécial souvenir du P. Noury, qui a été, pour nous tous qui l'avons connu, un bon professeur et un excellent modèle de régularité et de dévouement religieux.

Le P. Charles-Jean Noury naquit à Pleudihen (Côtes-du-Nord), le 14 octobre 1837, de parents profondément chrétiens qui donnèrent à Dieu, pour le servir dans la vie religieuse, deux de leur trois fils et quatre de leurs six filles. Ces nombreuses vocations nous disent combien grands étaient la foi et l'esprit de sacrifice dans cette famille. Le P. Charles Noury conserva toute sa vie cet esprit de foi que rien n'altérait et il ne recula jamais devant le sacrifice. — De son enfance, il garda aussi cette endurance qui lui faisait faire bon marché des fatigues et petites souffrances. Ses goûts d'enfant l'auraient porté vers la rude vie de marin, et son bonheur était d'aller en barque sur la Rance et de descendre jusqu'à Saint-Malo. Il fit ses études au Petit Séminaire de Dinan, où son travail soutenu lui mérita de bons succès. Un de ses frères était entré dans la Compagnie de Jésus; la porte du noviciat lui

était ainsi entr'ouverte. Nous ne savons quelles circonstances entourèrent sa vocation, mais nous pensons qu'elle fut comme toutes les décisions de sa vie sagement étudiée, et que, la conviction une fois bien établie que l'appel de Dieu était là, Charles Noury marcha tout droit et ne se laissa pas arrêter par les pénibles impressions que cause toujours l'adieu à une famille très aimée. Le noviciat commencé à Angers, en 1857, se termina à Saint-Acheul. — En 1861 et 1862 le P. Noury fut professeur de grammaire à Metz. Il remplit les mêmes fonctions pendant les deux années suivantes au collège de Poitiers. — En 1885, il fut envoyé à Laval pour y étudier la philosophie pendant trois ans. A cette époque, il prit goût pour l'étude des sciences physiques et naturelles, et on le désigna pour leur enseignement. Le choix fut bon et désormais le P. Noury sera professeur de physique, à Poitiers pendant trois ans, à Vaugirard pendant un an, à la rue des Postes pendant cinq ans, et enfin à Jersey pendant dix-sept ans. Cette carrière très uniforme ne fut interrompue que par les études de théologie à Laval, de 1871 à 1875, et par l'année de troisième an qui les suivit. Cette permanence dans la charge de professeur est un éloge des qualités de celui qui l'exerça. — Dans son enseignement, le P. Noury mettait cette conscience sérieuse qu'il apportait à toutes choses; il était clair, méthodique. Il étudiait les difficultés des élèves et travaillait à les résoudre; aussi il connaissait bien son milieu et se tenait à sa portée. On travaillait en commun avec lui et on travaillait avec goût, parce que le P. Noury aimait son enseignement et s'y donnait avec ardeur. A cette époque on n'apportait pas dans l'enseignement des sciences cet esprit de critique minutieuse dans lequel on entre maintenant, et de plus on croyait très ferme à l'objectivité des hypothèses. Au point de vue didactique et pour un enseignement élémentaire, cette manière est bonne, et le P. Noury s'y conforma. Les expériences de cours furent toujours travaillées par lui en vue de la démonstration. Quant aux mesures précises de laboratoire, auxquelles maintenant on attache tant d'importance, elles ne le préoccupaient pas, et il en fut de même pour les démonstrations mathématiques. Avant tout il était professeur, et son travail allait tout entier à ses élèves. Rendre le cours instructif et intéressant, était tout son but. — Il s'ingéniait alors pour construire des appareils permettant de nouvelles expériences. Ses anciens élèves se souviennent aussi des « clous » traditionnels, qui égayaient la classe et fixaient dans la mémoire une loi importante — Pendant les longues années de professorat du P. Noury, que de découvertes se firent dans le monde scientifique! Toutes l'intéressaient et il se tenait

au courant pour les exposer dans son cours. L'enseignement se modifiait aussi; la difficulté d'adaptation était plus grande, il fallait abandonner de bonnes vieilles méthodes, changer ses notations, se mettre au courant des nouvelles mesures. Le P. Noury sentait la nécessité de ce changement et courageusement il remettait son cours sur le métier. Il adopta la notation atomique avant même qu'elle fût exigée par les programmes. Il exposa les expériences de Tesla, les oscillations électriques de Hertz, les courants polyphasés, bien avant qu'on ne les enseignât dans les collèges.

Mais toutes ces choses entraient difficilement dans le cadre de ses méthodes. — Il abandonnait difficilement le *bonhomme* d'Ampère pour prendre le *tire-bouchon* de Maxwell, et le vieil usage des pôles boréal et austral était difficilement chassé par les lignes de force!

L'outillage aussi devenait nouveau; il fallait dire adieu aux piles et prendre les accumulateurs. Il introduisit deux dynamos dans le laboratoire, acheta ampèremètre et voltmètre; mais ces instruments nouveaux n'avaient pas sa confiance, il se sentait un peu vieux pour manier ces êtres mystérieux. Sans amertume, mais non sans tristesse, il pensa que sa carrière d'enseignement était fini. Le jour de ses vingt-cinq ans de professeur de physique, on lui fit une petite fête à la maison de campagne, et il en fut très touché. En remerciant, il fit presque ses adieux.

En même temps que la physique et la chimie, le P. Noury enseignait l'histoire naturelle. L'occasion lui fournit un sujet d'études qui fit connaître et très honorablement apprécier sa science de géologue. Quand il vint à Jersey en 1882, en quittant la Rue des Postes, sa santé était affaiblie et, d'après l'ordre des médecins, il devait le plus possible mener la vie au grand air. Son esprit observateur et laborieux lui fit remarquer les curiosités géologiques de l'île et il songea à profiter de ses promenades pour relever toutes les particularités intéressantes qui avaient échappé aux investigations trop rapides des premiers géologues. De fait, la variété des roches éruptives est très grande à Jersey et dans cet espace restreint, on trouve outre des schistes primitifs, de nombreux types de granites, diorites, diabases, porphyres, et de plus, dans la partie Nord-Est, un conglomérat pétri de débris de toutes sortes de roches. — Le P. Noury se mit donc à excursionner et à échantillonner. Ceux qui ont travaillé avec lui savent avec quelle conscience il discutait chaque point douteux. Il revenait souvent sur place vérifier un contact. A marée basse il allait le plus loin possible pour ne rien ignorer de l'île. — Quelles enjambées! Il avait une manière à lui de marcher dans les

roches et on avait grand mal à le suivre. Avec son petit marteau et son sac noir en cuir, il était connu de tous les habitants et les propriétaires ne faisaient guère de difficultés pour le laisser entrer dans leurs domaines pour y poursuivre ses recherches. — Au retour de ses promenades il analysait et étiquetait ses cailloux, couvrait de hachures multicolores la carte à grande échelle pendue dans sa chambre et écrivait de petites notes sur des bouts de papier. — Les matériaux de la géologie de Jersey se rassemblaient ainsi, et quand ils furent disposés, le P. Noury écrivit ce petit ouvrage, qui mérita les justes éloges des plus compétents. Il suffit de dire que M. de Lapparent l'apprécia beaucoup, et ce maître en géologie eut dès lors avec le P. Noury de fréquentes et cordiales relations. Il vint même le voir à Jersey et excursionna avec lui. Avant de publier sa Géologie, le P. Noury avait voulu offrir à la Société Jerseyaise une collection des principales roches de l'île et la carte géologique qu'il avait dressée. — Le 28 janvier 1887, le secrétaire de cette Société lui écrivit pour lui faire part du vœu unanime manifesté par tous les membres dans la dernière séance, de le voir prendre rang parmi eux. Cette nomination fit plaisir au Père, car il voyait en cet honneur qui lui était rendu une marque de sympathie envers les habitants de Saint-Louis. Attaché comme il l'était à la Compagnie de Jésus, il faisait remonter vers elle la considération et les éloges. Aussi il estima encore davantage les remerciements qui lui vinrent de la part de ses Supérieurs et du T. R. P. Général. — Si le P. Noury était estimé par les notabilités savantes de l'île, il était aimé et même vénéré par tous ceux que des rapports plus intimes mettaient en relation avec lui. C'est qu'en lui, le religieux était exemplaire. On sentait que le surnaturel était le fonds de sa vie; c'était vraiment le juste qui marche en présence de Dieu. Nous savons telle conversion qui fut provoquée par ce surnaturel sortant de sa personne. Les doutes furent dissipés par d'autres, et l'instruction vint d'ailleurs, mais le branle avait été donné par la vue et l'étude du P. Noury.

Il faudrait dire ici avec quelle charité il offrit ses bons services aux Petites Sœurs des Pauvres et aux vieillards de leur hospice. Hiver comme été et par tous les temps, il partait de Saint-Louis à 5 h. 30 pour aller dire la messe à Hauteville, Après la messe il passait dans les salles et disait des mots d'encouragement à ses vieux amis. Aussi comme ils l'aimaient! Ils parlaient avec émotion du P. Noury, et, par lui, on arrangeait bien des choses. — Ce religieux d'aspect un peu rude et austère, avait vraiment une splendide charité. Le sentiment y était pour bien peu, mais le dévouement était

absolu; il priait et voulait souffrir et beaucoup pour assurer le salut de toutes les âmes qui avaient eu quelque rapport avec lui. Dans les dernières années de sa vie, cet apostolat de la souffrance ne lui manqua pas. A ce moment-là, il se souvint de ce qu'il avait désiré et demandé, et c'était une grande consolation pour lui de pouvoir ainsi faire œuvre d'apôtre. — Lorsqu'en 1899, il abandonna définitivement l'enseignement de la physique, il fut nommé Père Spirituel, et là encore il se fit apprécier. Ce professeur fut en effet un bon directeur. Les loisirs que lui laissaient ses vacances avaient toujours été consacrés en bonne partie à donner des retraites, dans lesquelles très simplement il disait ce que Dieu lui conseillait à lui-même pour l'avancement dans la sainteté. Sa profonde foi et sa conviction raffermisssaient bien des âmes. Sa direction était faite de foi et de bon sens.

Bientôt la douleur, et une douleur continue et humiliante, vint parachever l'œuvre de sainteté et de purification à laquelle sans trêve le P. Noury avait soumis son existence. Une bronchite suivie d'un asthme persistant brisa cet homme, dont le rude tempérament ne connaissait pas les exigences de la maladie. Il en était presque déconcerté. Ce n'était pas une souffrance vive et rapide qu'il eût courageusement et rudement endurée, c'était la langueur, l'étouffement progressif. Le martyre était méritoire, il fut accepté. En 1901, le P. Noury fut envoyé à Tours et pendant la belle saison on crut que l'asthme allait se calmer et que le bon tempérament allait prendre le dessus. C'était un vain espoir. Après cette embellie, les jours et plus encore les nuits apportèrent leurs longues et monotones souffrances. — Des étouffements empêchaient le Père de se coucher, et quand il revint à Jersey en 1902, jusqu'au jour de sa mort en 1906, il ne put reposer que dans un fauteuil. Et puis toutes les infirmités de la vieillesse s'ajoutèrent aux angoisses de l'asthme. « Il s'en allait, disait-il, en morceaux », et c'était vrai. De larges plaies se formaient aux jambes et sur le corps. — A ce moment le P. Noury recueillit les fruits précieux du parfait sacrifice de lui-même auquel il s'était perpétuellement exercé pendant sa vie. Il était prêt à l'abandon total, et de fait, c'était ce que le Bon Dieu demandait de lui. — Plus aucune occupation, une impuissance humiliante, une sorte d'oubli tombant autour de lui. Tous ces jeunes gens qui étudiaient à St-Louis ignoraient presque ce grand vieillard, qu'ils voyaient parfois passer tout courbé et se traînant dans les corridors. Il se résigna à ne plus parler qu'à Dieu de cette souffrance sans trêve dont la confiance aurait fini par fatiguer. — Le 9 mai, le Père, se trouvant fort mal, demanda et

reçut l'Extrême-Onction. Il voulut dire quelques mots pour demander pardon de ses fautes et remercier les Pères de la Compagnie; il recommanda à tous l'obéissance et la parfaite ouverture de cœur avec les Supérieurs. « C'était, disait-il, sa grande consolation de n'avoir rien caché à ses Supérieurs et d'avoir toujours agi selon leur direction. » L'heure de la mort n'avait pas encore sonné; le Père put même dire quelques messes, c'était pour lui l'effort suprême mais bien désiré. Ce ne fut que le samedi 18 août qu'il rendit son âme à Dieu, pendant un de ces instants d'assoupissement qu'il avait le matin après les crises de la nuit. Le F. Infirmier, qui le veillait, l'avait quitté pour aller entendre la sainte messe. A son retour, il le trouva sans vie.

Cette mort, après ce long effacement, réveilla toutes les sympathies. Dès qu'elle fut annoncée à l'extérieur, tous ses amis, et ils étaient nombreux, écrivirent au R. P. Recteur pour lui dire combien ils étaient affectés par la perte de ce religieux modeste et savant. Le jour des funérailles, le cortège différa de celui qui d'habitude accompagne nos défunts. Les membres de la Société Jersiaise étaient représentés par ceux qui avaient plus particulièrement connu le Père, et la reconnaissance des bons vieux des Petites Sœurs leur avait donné encore des forces pour gravir la rude montée du cimetière et aller dire un dernier adieu et une pieuse prière auprès de la tombe de leur bon Père.

Le Père Noury laissera une mémoire chère à tous ceux qui l'ont connu. Pour ses frères en religion, il sera un exemple, car ç'a été le mérite de cette vie d'avoir été imperturbablement conséquente avec les grands principes surnaturels qui devaient la soutenir. Le P. Noury était un juste. Sa foi et son bon sens lui montraient ce qu'il devait faire. — Il se le disait à lui-même dans ces simples et fermes commandements qu'il consignait dans le petit cahier de ses résolutions — et ce qu'il se commandait, il le faisait. Il était loyal avec Dieu, avec les hommes, avec lui-même. Aussi cette âme forte a-t-elle été aimée et estimée; l'imiter sera le désir de ceux qui veulent comme lui se dévouer tout à Dieu.

